UNE CORRESPONDANCE ROMANTIQUE

MADAME D'AGOULT
LISZT
HENRI LEHMANN



FLAMMARION

UNE CORRESPONDANCE
ROMANTIQUE

MADAME D'AGOULT
LISZT
HENRI LEHMANN

UNE CORRESPONDANCE
ROMANTIQUE

MADAME D'AGOULT
LISZT
HENRI LEHMANN

Présentée par SOLANGE JOUBERT

FLAMMARION, ÉDITEUR
26, rue Racine, Paris

UNE CORRESPONDANCE ROMANTIQUE

MADAME D'AGOULT
LISZT
HENRI LEHMANN

AVANT-PROPOS

Il y a un peu plus de cent ans... exactement en janvier 1839, Liszt et la comtesse d'Agoult quittaient Florence et se fixaient à Rome. De Genève à Venise, en passant par Nohant, ils avaient erré au gré de leurs désirs. Cependant une obscure souffrance s'emparait de leurs cœurs...

Quelques mois plus tôt, Lehmann à l'aide de petites économies péniblement amassées, résolut de visiter l'Italie. Il avait vingt-cinq ans.

Issu d'une famille de Hambourg où son père exerçait la profession de peintre en miniature. Henri Lehmann montra dès l'enfance une rare aptitude artistique. Dessiner était pour lui une distraction : mieux, une joie. Sa famille décida qu'il serait peintre et, le 26 juillet 1831, Paris

accueillit un timide adolescent qui devait, bien des années plus tard, embellir ses monuments et souffrir de ses désastres.

Dès le soir de son arrivée, il vit chez Hittorff, trois des peintres les plus célèbres de l'époque : Guérin, Léopold-Robert, Ingres. Un instant suffit à combler son jeune espoir.

Ingres venait d'ouvrir un atelier ; conseillé par le baron Gérard, ami des siens, Lehmann y fut admis et se plaça très vite au rang de ses meilleurs élèves. — « Mon plus grand bonheur me semblerait être de devenir grand dans le domaine des arts du dessin » écrivait-il à ses parents, et, devant les chefs-d'œuvre de l'époque gothique, il ajoutait : « J'espère un *sursum* considérable. La tête, l'âme et le cœur flambent plus ardemment vers une œuvre, mais le devoir commande l'étude. » — Ces derniers mots définissent le disciple d'Ingres. Studieux, il le fut toujours, à travers de pénibles alternatives de doute et d'espérance, ne reculant devant aucun effort, toute sa volonté tendue vers le but à atteindre. Comment n'aurait-il pas été parmi les préférés du Maître ? Ne le nommait-on point déjà ainsi lui-même ?

Il n'avait que vingt ans lorsqu'il exposa le *Départ de Tobie,* très remarqué au Salon, puis les *Fiançailles de Tobie et de Sarah* consacrèrent en 1837 sa réputation et ses succès. Delacroix, Decamps, Marilhat avaient appelé l'intérêt du public sur les pays orientaux ; Lehmann sut inter-

préter ces sujets bibliques avec justesse et originalité.

« Ma soif de savoir plus dans l'Art et en dehors de l'Art est immense ! » s'écriait-il. Dédaignant honneurs, richesses, il partit pour Rome. Son origine étrangère ne lui laissait pas l'espoir d'obtenir le titre de pensionnaire de l'Académie de France, dont Ingres était alors le directeur ; il logea au Palazetto Borghèse et, modestement, redevint l'élève respectueux et soumis. A cette soumission s'ajouta l'abnégation, lorsqu'il renonça à terminer les œuvres qu'il devait exposer au Salon pour aider le Maître qui l'en avait prié. C'est ainsi que plusieurs parties du *Portrait de Cherubini* et de la *Vierge à l'hostie*, ont été préparées ou exécutées par le jeune peintre.

La loyale conscience d'Henri Lehmann devait diriger toute sa vie : aimant la France et ayant résolu de s'y fixer, il multiplia les démarches nécessaires à sa naturalisation ; il l'obtint sous le règne de Louis-Philippe. Entre temps, toutes les récompenses lui échurent sans qu'il en sollicitât aucune ; il avait tenu à acquérir par ses seuls efforts, le droit au titre de Français.

Après avoir obtenu une importante commande pour la décoration de la basilique Sainte-Clotilde et commencé à l'exécuter, mécontent de son œuvre, il renonça soudain à la terminer et la détruisit avec une probité d'artiste qui a dû être bien rarement imitée. Tout entier à sa patrie

d'adoption, lorsque, plus tard, les incendies de la Commune eurent anéanti deux de ses œuvres principales (la décoration de l'Hôtel de Ville et de la Cour des Comptes), il éprouvait un sentiment en quelque sorte de satisfaction, d'avoir ainsi participé aux malheurs de la France. Avec l'élévation de caractère innée en lui, sentiment qui devait ainsi se manifester à toutes les époques de sa vie, Henri Lehmann était bien qualifié pour donner une amitié précieuse et rare.

Dans quelles circonstances connut-il Liszt et Mme d'Agoult ? Nul ne le sait, mais il est permis de supposer que ces trois fervents de l'Art se rencontrèrent à la Villa Médicis. Souvent on y faisait de la musique de chambre. Le grand « fascinateur » Liszt interprétait des sonates de Beethoven, de Mozart, « notre Raphaël en musique », disait Ingres, aussi attentif à manier l'archet que le pinceau. Mme Ingres, plus charmée que compréhensive, Marie d'Agoult, grave et songeuse, formaient l'auditoire, tandis que Lehmann notait dans sa mémoire, l'éclair d'un regard ou le pli d'un sourire. Soirées d'intimité exquise...

Pourtant la plus douloureuse crise morale accablait la compagne de Liszt. Pour le suivre, elle avait détruit son foyer, éloigné les siens, dénoué les plus tendres liens, et voici que, défaillante, mais lucide, elle entrevoyait le proche effondrement de ce qu'elle avait cru, passionnément, être le bonheur. Liszt, fêté, admiré, artiste épris de liberté,

échappait à son emprise ! Certes, elle vivra encore de beaux jours enchantés d'illusions : ils deviendront de plus en plus rares.

C'est alors que « l'agréable présence » de Lehmann apporta à Mme d'Agoult, confiante dans le regard à la fois naïf et profond des yeux bleus de son cher « Clear Placid », l'apaisement qui lui manquait.

Fervent admirateur de Liszt, il sut être l'hôte discret, le confident ému de ce couple célèbre, envié et déjà malheureux.

A Rome naquit leur fils Daniel. Il fut mis en nourrice à Palestrina, dans les montagnes de la Sabine, et Lehmann, pour rassurer la mère absente, se chargea de veiller sur l'enfant. Lors de la séparation définitive, n'accepta-t-il pas le rôle ingrat de médiateur ? Ami fidèle, adorateur rougissant, il défendit la jeune femme contre la calomnie, et, si son cœur battit pour elle, un peu plus fort qu'il ne l'eût voulu, ce sentiment secret, ainsi que l'exprimait joliment Sainte-Beuve, resta toujours « en avril » !

Les lettres que l'on va lire (1), achèvent de nous montrer le vrai visage de Mme d'Agoult, que sa belle et émouvante correspondance avec Liszt, publiée par M. Daniel Ollivier, a rendu si vivant.

(1) Lettres retrouvées dans des archives familiales. Mon arrière-grand'mère avait épousé H. Lehmann en secondes noces. Cette union ne laissa pas de postérité. S. J.

Ces pages, empreintes du charme de son style, de la vivacité de son esprit, permettent de suivre les transformations apportées en peu de temps au caractère de Marie d'Agoult ; elle y apparaît à la lumière de l'amitié. De neuf ans plus âgée, elle prend volontiers pour écrire à Lehmann le ton d'une sœur aînée qui le conseille, lui reproche ses découragements, excuse ses caprices d'artiste et proclame son talent. — En une phrase courte et précise, comme elle sait résumer un jugement, avouer une émotion, définir un état d'âme !

Elle eût été une amie incomparable si sa susceptibilité orgueilleuse n'eût pas suscité autour d'elle de nombreuses brouilles et de cruelles mésententes.

Henri Lehmann, afin de reconnaître la bienveillance de Marie d'Agoult, avait commencé pour elle un album de dessins, représentant les personnalités les plus variées de cette intéressante époque, avec la précision du trait, la souplesse de l'exécution, le souci de la ressemblance qui caractérisent sa manière et que, récemment encore, un portrait de Stendhal a rappelé aux fidèles de l'école d'Ingres.

En revoyant Henry Bulwer-Lytton, Émile de Girardin et Delphine Gay, Mignet, Alfred de Vigny, Horace de Viel-Castel, Ponsard, Georges Herwegh, Emerson, Émile Augier, Alexandre de Humboldt et tant d'autres, celle qui, romancière et moraliste, sous le pseudonyme de Daniel Stern, devait écrire une remarquable *Histoire de la Révo-*

lution de 1848, a pu revivre un passé toujours présent à son cœur.

Daniel Stern, recevant la visite de *l'abbé* Liszt, Henri Lehmann, président de l'Académie des Beaux-Arts...

Qui aurait pu y songer en 1839 ?

Tous trois aimaient les cimes. Au prix de quels différents efforts, pensaient-ils les atteindre !

Liszt, dans l'enthousiasme, la générosité de son génie ; Marie d'Agoult, dans la fierté, l'amertume d'un esprit trop clairvoyant ; Lehmann dans la recherche scrupuleuse de la beauté absolue. Plusieurs années, ils gravirent ensemble le même chemin, puis, se séparèrent, pèlerins désunis...

De leur rencontre, ces quelques lettres demeurent : feuilles bruissantes encore de leurs pensées, feuilles jaunies, tombées de l'arbre de l'Amitié, abattu par la vie...

S. J.

Après la naissance de Daniel Liszt, en mai 1839, *la santé affaiblie de Mme d'Agoult nécessita une saison d'eaux ; elle quitta Rome accompagnée de Liszt et de leurs filles Blandine et Cosima. Ils s'installèrent sur le penchant d'une colline, dominant la vallée de Lucques, à la Villa Massimiliana dont Sainte-Beuve fut l'un des visiteurs et qu'il célébra en vers.*

Mme d'Agoult à Lehmann.

Florence, 24 *juin* 1839.

On s'habitue vite au bien ; encore plus vite au mieux. L'homme croit toujours que ce qui lui plaît, ce qui le charme, ce qui l'attache est dans l'ordre naturel de sa destinée. Il se fait sourd au cri de cette vieille, hargneuse, ridée et édentée qu'on appelle l'expérience, laquelle lui répète incessamment et impertinemment qu'il ne doit jamais que *traverser* la joie, à peu près comme le flot traverse les rives fleuries, charriant avec lui son limon et son gravier, mais pour quitter ce style fleuri, ceci veut dire que vous nous manquez beaucoup, oui, beaucoup. Je regrette Rome, Florence me semble mesquin. Son petit tapage m'assourdit, je m'étais accoutumée à ce profond et sublime

silence de la vieille cité et dans ce silence, si cher à ceux qui ont souffert et aimé, je faisais comme Marie, ma patronne : « Je repassais ces choses dans mon cœur. »

Ces choses qui font ma vie intime, ma vie cachée à tous, ces choses qui remplissent mon âme et la rendent inaccessible aux vaines joies du monde et à ses peines plus vaines encore que ses joies, vous les avez si bien devinées, senties, comprises, que vous avez tout à fait cessé d'être un étranger pour moi, ou plutôt vous n'avez jamais été un étranger ; vous êtes venu tout naturellement prendre votre place auprès de nous, vous vous êtes assis à notre foyer comme un hôte attendu, comme un absent qui revient ; rien n'a changé c'est bien le cas de le dire, il y a eu un ami de plus. Aussi depuis que nous nous sommes quittés les importuns me sont encore plus importuns, les insupportables encore plus insupportables, les insipides encore plus insipides. Le malheur veut que ce soit là le pain quotidien, ce qui fait que j'ai changé le *Pater* et ne manque jamais de dire au Bon Dieu : « Délivrez-nous de notre pain quotidien. »

Je ne vous parle pas de mon voyage. Blandine (1) a été pour nous l'ange Raphaël, elle a conjuré toutes les disgrâces.

Assise m'a vivement intéressée ; je ne vous dis rien des peintures : vous les connaissez mieux que

(1) Née en 1835, épousa en 1857 Émile Ollivier et mourut prématurément en 1862.

moi ; d'ailleurs vous savez que je ne me permets guère d'avoir une opinion en peinture. Je crois bien difficile que les femmes en aient une valable en ce qui concerne les arts plastiques; nous sommes des êtres trop subjectifs, notre éducation nous éloigne trop des réalités dans l'ordre physique comme dans l'ordre moral ; nous ne savons pas *voir*. Aussi, malgré la vivacité de mes sympathies et de mes antipathies, je sens que je ne fais guère autre chose que deviner instinctivement le beau, la base manque à mes appréciations : j'aime parce que j'aime et voilà tout. Vous saurez pourtant que je n'aime point la fresque d'Overbeck (1). Il est possible que cette composition satisfasse à certaines conditions de l'art, mais elle manque de la plus essentielle selon moi : la vérité et la vie. On sent là dedans le parti pris. Cette peinture respire je ne sais quel parfum de couvent et de sacristie qui ne me va pas, mais *basta* (2) !

Vous aurez sûrement vu depuis notre départ ce jeune peintre aristocratique qui demeure au palais Albani. Il vous aura dit qu'il nous a escortés à cheval de Civita Castellana où nous l'avons rencontré, jusqu'à la cascade de Terni ; ce qu'il ne vous aura pas dit, c'est que je l'ai trouvé fort aimable et qu'il m'a même semblé avoir une individualité assez tranchée, chose rare et dont je fais

(1) Frédéric Overbeck, peintre allemand, chef de l'école catholique romantique allemande, auteur de grandes fresques religieuses (1789-1859).

(2) Assez.

le plus grand cas. Nous nous sommes un peu disputés à l'occasion de votre Madone. Il prétend entre autres critiques qu'une des mains de l'Enfant est très mal dessinée, ce à quoi j'ai répondu que cela ne se pouvait pas, attendu que les élèves de M. Ingres ne pouvaient pas mal dessiner ; voyez un peu le bel argument ! Enfin, tâchez de le voir et dites-moi ce que vous pensez de lui. Franz est aussi attiré vers lui.

J'ai retrouvé ici mon vieux Bartolini (1) avec un plaisir extrême. Vous ne sauriez croire combien je l'ai rendu heureux en lui parlant de M. Ingres et en lui contant nos bonnes soirées de la Villa Médicis. Il n'en parle lui-même qu'avec une profonde émotion et m'a répété vingt fois que le rêve de sa vie eût été de la passer avec M. Ingres et il ne peut, dit-il, « songer de sang-froid que des influences étrangères lui aient aliéné le cœur de l'homme qu'il estimait et qu'il aimait le plus au monde ». J'ignore quelles sont les influences dont il veut parler, mais je mettrais ma main au feu qu'il ne saurait avoir eu de tort sérieux envers M. Ingres. On ne regrette pas ainsi quand on a pu manquer à l'amitié. Franz l'a à peu près décidé à venir à Paris l'hiver prochain et à passer de là à Londres. Il faut qu'il gagne de l'argent, car il n'en a pas, et il faut que ses compatriotes apprennent par les journaux étrangers qu'ils ont parmi

(1) Loranzo Bartolini, sculpteur italien (1777-1850) qui connut Ingres dans l'atelier de David.

eux un grand artiste, chose dont ils ne se doutent guère. Bartolini ira prendre un certificat de M. Delécluze (1) ou de Jules Janin (2) ! C'est là où s'achète, ou plutôt, où s'emprunte la gloire aujourd'hui !

Le petit personnage étriqué qu'on appelle Stürler (3) achève péniblement son *Triomphe de Cimabue.* Il a trouvé joli d'ajouter à sa composition une longue pancarte dans le goût des tables de billard et d'y inscrire le nom des grands hommes de Florence, puis il a mis quelques bouquets de fleurs aux mains de ses personnages féminins et voici comme quoi son tableau s'achemine vers le *beau idéal !* Il était fort inquiet de savoir comment vous feriez pour vivre sans nous à Rome. Je l'ai rassuré en lui apprenant que vous alliez venir nous rejoindre. Nous sommes retenus ici jusqu'à demain soir parce que Franz a promis de jouer pour une pauvre artiste. Nous sommes tous les deux devenus féroces d'ennui au milieu du tapage des fêtes.

Venez bientôt: arrivez à Lucques ou à Livourne et faites-moi savoir le jour pour que j'aille vous y prendre. La voiture de Florence à Lucques part tous les jeudis ; arrangez-vous en conséquence.

Faites-moi l'amitié de m'apporter deux petites

(1) Peintre, littérateur et critique (1781-1863).
(2) Critique littéraire et dramatique (1804-1874).
(3) Élève d'Ingres. Le maître lui donna une preuve de sa fidèle amitié en lui offrant, en 1861, l'un des derniers portraits qu'il dessina : celui de Mme Mathilde Stürler.

écharpes dont une noire et l'autre bleu ciel, plus deux ou trois pierres gravées antiques dans le prix de une à deux piastres. Mme Ingres sait l'adresse des écharpes et vous remettra la somme voulue sur le petit pécule que j'ai laissé en dépôt chez elle. Surtout apportez-moi de bonnes nouvelles de Palestrina.

Adieu, cher Placid. Soyez toujours « Clear », toujours « Placid », mais pas assez pourtant pour nous oublier.

M.

A propos, nous avons perdu Othello, en descendant ici à la pension S... où il ne s'est pas trouvé de place ; le pauvre chien a disparu, on l'a vu sortir de Florence par la porte de Rome, peut-être sera-t-il retourné jusqu'à Rome; il y a des exemples aussi étonnants. Parlez-en à toutes vos connaissances dans toutes les sphères de l'intelligence et de l'ordre social, afin que si on voit un chien noir à jabot à l'anglaise, on sache que c'est un chien à nous et qu'il y aura récompense honnête. Nous en sommes fort mélancoliques. Adieu encore. Parlez de nous à M. Ingres aussi longuement que vous croirez pouvoir le faire sans l'ennuyer, dites-lui que nous lui sommes à jamais dévoués. Rappelez-moi particulièrement à Mme Ingres qui a été si bonne pour moi.

Lehmann à Mme d'Agoult.

Rome, 16 *juin* 1839.

Depuis votre départ j'ai voulu amortir toute espèce de regret en travaillant comme une bête, de sorte qu'arrivant le soir à la table commune j'étais las et sans aucune défense contre les platitudes qui venaient m'assaillir.

J'ai été voir Sainte-Beuve sans le trouver, il m'a rendu cet honneur, mais comme avec lui je tiens plutôt au plaisir, je me propose d'aller le prendre aujourd'hui pour dîner.

Lorsqu'il y a quelques jours je voulus porter à M. Ingres les croquis qu'il m'avait demandé de lui montrer, il me pria de venir prendre le café chez lui dimanche pour les examiner en tête-à-tête. J'y allai donc ce matin et j'eus le bonheur de faire accepter à M. Ingres un dessin dont il parut enchanté et qu'il encadra devant moi à la place d'une gravure. Ses facultés sont décidément dérangées, car il dit n'avoir jamais vu d'aussi beaux dessins que certains croquis que j'ai eu peur de lui montrer tant je les trouve médiocres. Après avoir causé très longtemps, surtout de vous deux et de Moucheron (1), il me fit monter à son atelier, où j'ai admiré bien des choses et où le regret de

(1) Surnom de Blandine Liszt.

voir cet homme ne plus produire m'a paru bien plus sensible encore. Je crois qu'il serait touché et flatté si vous lui écriviez quelques lignes de nouvelles.

18 *juin.*

Sainte-Beuve qui a eu la bonté d'accepter mon invitation part aujourd'hui. Hier à dîner, il était charmant, tel que vous le connaissez. Dans la conversation il m'a fait l'effet d'une mouche phosphorescente. Il semble abriter son esprit derrière les banalités des propos, mais à chaque coup d'aile, une étincelle le trahit. Il emporte une singulière idée de l'influence d'un long séjour à Rome, elle est peut-être vraie au fond, mais jusqu'alors elle ne me semble avoir d'autre valeur que celle d'une trouvaille d'esprit à laquelle on s'accommode et subordonne toutes ses observations tant bien que mal. Il veut que Rome rende dévot ; il y voit la dévotion d'Overbeck, celle d'Ingres ou Raphaël, celle d'un certain sculpteur suédois, à la « Grècité », celle de la princesse Volkonsky à la Rome religieuse, celle d'une masse de jeunes Polonais croyant aux plus grands miracles, enfin il compare Rome à d'énormes catacombes, où chacun trouverait à se creuser une demeure. Je lui fis observer que malheureusement ces demeures étaient des tombeaux ; alors il secoua aimablement ses ailes et une nouvelle étincelle vint nous aider à prendre une nouvelle route.

Hier à dîner, je fus surpris par l'arrivée de Georges Lubomirsky ; il était avec Bryczinsky (1) et nous avons fait le projet de partir ensemble pour Lucques ; je vous vois d'ici trouver ce trio charmant et ne pas comprendre comment nous ferons pour mettre un peu de sel et de salpêtre dans notre conversation, nous qui sommes tous trois Clear Placid !

Nous avons été à Argentina avec Sabatier (2) et Lubomirsky et j'avoue que la représentation des *Montecchi e Capuletti* (3) m'a paru infiniment moins déplorable que tout ce que j'ai vu dans ce genre à Rome. Il y avait de l'entrain et de l'ensemble.

La Bouillerie (4) a pris l'habit et la tonsure il y a quelques jours à la Trinité du Mont.

28 juin, veille de la Saint-Pierre, illumination de la Coupole.

Comment vous dirai-je la joie que m'a donné votre adorable lettre trouvée hier au soir au retour de Palestrina ?

Que je contente d'abord votre cœur de mère

(1) Polonais, ami de Liszt et de Mme d'Agoult.
(2) Écrivain français (1803-1877).
(3) Roméo et Juliette.
(4) François-Alexandre de la Bouillerie (1810-1882) accompagna en 1848 l'archevêque de Paris, Mgr Affre sur les barricades où ce dernier fut mortellement blessé. Il fut évêque de Carcassonne en 1855, puis coadjuteur du cardinal Donnet de 1872 à 1882. Il laissa des travaux littéraires et philosophiques.

en vous disant que le prince Daniel (1) se porte parfaitement, qu'il grandit et engraisse et devient très causeur. Arrivant avant le lever du soleil, je suis allé surprendre ces braves gens de très bonne heure un jour de semaine et je les ai trouvés, eux et leur maison, aussi propres que vous les avez vus ; ils m'ont chargé comme vous pensez d'infiniment de saluts *per sua excellenza* (2), ils nomment Liszt *il nostro principe* (3). Je vous donnerai oralement d'autres précieux détails.

Je suis comme un homme qui s'est cru destitué et qui apprend qu'il ne l'est pas, je me rappelle que j'ai quelque part une place que ni lieu ni temps ne saurait m'enlever, j'avais très besoin de cela. Je vous remercie.

Votre lettre a fait encore un autre heureux : c'est M. Ingres que je crois vraiment un peu amoureux de vous ; je pense que Franz admettra ce rival sur tous les rapports ; il ne cesse de s'extasier sur votre esprit, sur votre amabilité, sur votre bonté, sur la noblesse de vos manières et de vos traits, et il me fait l'honneur de trouver que j'ai parfaitement saisi tout cela : il a vu vos portraits et en est ravi, il me les a fait porter à Mme Ingres ; il dit des blasphèmes, « que mon portrait de Franz (4) vaut mieux que le sien », il me charge de vous

(1) Daniel Liszt est mort à 20 ans au cours d'un voyage à Berlin le 13 décembre 1859.
(2) Pour son Excellence.
(3) Notre prince.
(4) Grands médaillons de Liszt et de Mme d'Agoult exécutés en mai 1839 à Rome

l'écrire. Il a paru aussi fort content de mon ébauche.

J'ai vu en effet M. Chevandier (1) ; il m'a toujours plu mais surtout depuis qu'il m'a parlé avec tant de franchise de ma *Vierge,* d'ailleurs il est dans les extrêmes car il est encore plus coiffé de ma *Sainte* (2) qu'il ne détestait la *Vierge,* il trouve cela divin, voilà son expression ! Il m'a fait d'autant plus de plaisir en me portant de vos nouvelles et en me parlant de vous admirativement, que j'étais privé de ce pain quotidien depuis longtemps ; il est très reconnaissant des bontés que vous lui avez prodiguées. Jamais je n'ai été plus apte à apprécier de pareils êtres ; j'en suis arrivé à trouver extrêmement juste ce que me disait Liszt un des premiers jours de notre amitié : « qu'il aimait presque mieux vivre entouré de gens ne sachant que vivre, plutôt qu'avec ceux qui savent beaucoup de choses excepté cela ».

Quant à Bartolini, nous en causerons. M. Ingres après une longue conversation m'a donné carte blanche pour faire ce que je voudrais.

Vos commissions sont faites : je vous apporte trois pierres choisies par M. Ingres et moi, votre portrait et une écharpe noire.

Le prince Lubomirsky ne sachant pas bien ce qu'il veut, a dérangé notre projet qui venait de

(1) Paul Chevandier, né en 1817, peintre paysagiste.

(2) *Sainte Catherine portée au tombeau par les anges.* Tableau exposé au Salon de 1840.

lui ; Bryczinsky part ce soir et vous verra dans deux jours ; l'heureux ! Moi je partirai d'ici, lundi soir avec un bagage énorme.

Othello est probablement volé ou vous reviendra. Je suis impatient de vous revoir. Embrassez la blonde, douce et silencieuse créature pour moi, embrassez aussi le blond tapageur et laissez-vous embrasser par lui ; tout cela pour mon compte.

Adieu mes chers, chers, chers.

CLEAR PLACID.

Je ne comprends pas comment on ose envoyer une lettre comme celle-ci en réponse à la vôtre et j'ai peur que vous ne le compreniez pas non plus, mais enfin... Les lettres sont comme les ballons qu'on lance sans savoir dans quel élément ils vont tomber, peut-être au moment où vous la recevrez serez-vous disposée à la trouver drôle de bêtise, voyez comme mon optimisme se console !



Lehmann rejoignit bientôt à Lucques, Liszt et Mme d'Agoult. C'est durant son séjour à la Villa Massimiliana qu'il fit leurs portraits. Le jeune peintre, désirant les montrer à son maître Ingres et le fond des tableaux n'étant pas terminé, les emporta à Rome où il revint en septembre. A cette époque ses amis avaient quitté Lucques. Ils pas-

saient les derniers jours de leur bel été sur la plage de San Rossore où ils avaient loué une cabane de pêcheurs, puis à Pise, avant de se séparer à Florence.

Rempli de sollicitude pour le jeune Daniel, Lehmann va le voir à Palestrina et envoie de ses nouvelles à la blonde Marie. Début d'une correspondance suivie où les deux amis s'efforcent de se tenir au courant de leur vie et qui révèle une intimité croissante.

Rome, 18 *septembre* 1839.

Enfin... j'ai pu aller à Palestrina hier seulement, c'est une des raisons qui me font ne vous écrire qu'aujourd'hui.

J'ai trouvé Daniel excessivement grandi, presque beau sauf le nez qui reste inexpliqué tant il est court, des yeux bleus magnifiques, d'une vivacité d'autant plus surprenante que je ne le compare qu'à sa mouque-sœur, me prenant la barbe avec un faux air d'intelligence et faisant de grands efforts pour articuler quelques sons. Nourrice et papa toujours très aimables. Lorsque je le fis déshabiller pour me convaincre que son petit corps était aussi bien portant que sa tête, je vis que la nourrice cachait dans son sein une amulette tombée de ses langes. Ainsi, vous voyez qu'il est sous la protection particulière de quelque saint et vous pouvez être tranquille sur son compte.

Après m'être servi de Daniel comme de jeunes auteurs se servent de la préface de quelque célébrité, pour se faire lire, je vais me croire en droit d'écrire une lettre sans intérêt. S'être couché à deux heures du matin et avoir peint un ciel dans la journée, est-ce une excuse ?

J'aurais pu commencer ma lettre en sentimental, par un gros soupir : Ah ! que vous me manquez ! ! ! Phrase connue. Je n'ai pas seulement vécu avec vous, j'étais tellement entré dans votre vie que je m'étais habitué à trouver toujours votre personnalité aux confins de la mienne, utilisant gratuitement ce qui émanait de vous et exagérant ainsi beaucoup mon revenu intellectuel. Tout ceci disparaît d'un seul coup, et pourtant je n'ai plus cette odieuse sensation d'être de l'humeur d'un chien qui a perdu son maître, cette sensation dont je vous parlais après notre première séparation ; non, je suis tout à fait sûr de vous et ne doute pas un instant que, non seulement vous ne cassez pas de sucre sur mon dos, mais encore que vous pensez à moi avec plaisir ; voilà pourquoi je me promène dans Rome avec un certain orgueil qui toutefois m'accompagne incognito.

Pédant comme je le suis, je m'imagine devoir vous parler de mon voyage. Sur le bateau la société était bien entendu divisée, d'une part la haute aristocratie : quelques nobles Français, Polonais et Allemands — parmi lesquels d'exquises caricatures que vous verrez ; — à l'autre bout, quelques

jouvenceaux nobles et bourgeois se moquaient des autres et se divertissaient de mes caricatures. Entre les deux groupes, la classe moyenne où l'on s'amusait à peu près comme suit : une naturaliste invétérée dit qu'elle avait l'habitude de laisser dépasser ses pieds hors du lit le matin, ce qui les fit voir à un monsieur indiscret qui entra brusquement, mais elle ne le regrette pas car ses pieds sont d'une grande beauté ; les dames de s'indigner ! Et, la comtesse de Barbarousse, essayant probablement de mettre la conversation sur un sujet plus comme il faut : « On m'a dit qu'il y a beaucoup de collines dans Rome. » Je réplique que tout dernièrement on en avait compté sept, ce qui n'impressionna nullement ses connaissances topographiques. Des perturbations violentes provoquées par le mal de mer me firent peur, je m'éloignai et pus admirer avec délice, en pensant à sainte Catherine, un coucher de soleil qui s'étendait à perte de vue, un ciel sans pareil, et l'immense surface lisse sur laquelle se balançait légèrement le bateau, comme le fait Franz, mais un peu plus en mesure. Je fis mettre mon matelas sur le pont, le dos contre le tuyau chaud, caressé par la brise fraîche de la nuit, et lorsque le matin j'ouvris mes yeux mignons, j'aperçus devant moi Civita Vecchia !

J'arrivai à Rome dimanche soir sans autre accident que la perte de mon passeport.

Ma première visite fut pour Ingres. Je trouvai sa femme qui prit de vos nouvelles avec tout l'in-

térêt que peut vous porter une vieille amie. Elle me dit qu'Ingres était très en train et finirait son portrait à la fin du mois.

Le duc de Luynes fait restaurer son château de Dampierre près Versailles par M. Duban (1) ; il a depuis longtemps le désir de posséder quelque ouvrage de M. Ingres, mais connaissant son aimable humeur il n'ose lui en parler, charge Duban d'écrire à sa femme et lorsqu'elle répond qu'Ingres est disposé à exaucer les prières du duc, celui-ci écrit une lettre ravissante dans laquelle il encense M. Ingres, lui disant entre autres : « Je ne veux pas seulement laisser à ma famille une œuvre digne des plus beaux siècles de l'art, mais je veux encore lui donner une leçon de haute morale, je veux que devant votre œuvre mes enfants lèvent la tête avec fierté, ou la baissent avec confusion. » Quelle tâche magnifique ! Après avoir mis à la disposition de M. Ingres deux grands murs d'une galerie construite expressément pour recevoir ses peintures, il ajoute : « Je suis honteux de vous parler d'un prix, je vous paierais le double de celui dont vous a parlé M. Duban que je me croirais encore votre obligé ; quand vous aurez peint Dampierre, soixante-dix mille francs (pour deux tableaux) sont à votre disposition (2), etc... etc... »

(1) Architecte qui dirigea les travaux de restauration du Louvre (1797-1870).

(2) *L'âge de fer* et *L'âge d'or* commencés vers 1841 et abandonnés définitivement par Ingres en 1850.

Chez M. Ingres (qui pour pouvoir accepter Dampierre est obligé de terminer son petit tableau, faire cet hiver celui du prince de Russie et l'année prochaine exécuter un grand tableau pour le duc d'Orléans à qui il avait promis de ne plus travailler que pour lui), je vis une épreuve de l'admirable portrait de M. Molé par Calamatta (1).

Mon œuvre me fit joliment peur à l'arrivée. Cette peur est surmontée maintenant, les modifications faites, et j'espère y travailler beaucoup jusqu'à la fin octobre. Après quoi je m'occuperai du fond du portrait, ce qui doit beaucoup l'embellir. J'attends le conseil d'Ingres que je ne veux pas importuner car il travaille vraiment maintenant. C'est ainsi que je vis dans le cercle des bêtises de mes amis, d'où je me retire souvent dans ma cellule.

J'espère que vous me direz longuement comment vous vivez dans votre forêt au bruit des vagues, comment est Mouche que j'embrasse et ensuite, s'il reste de la place, tous les cancans possibles (Mme Sand, etc.).

Dieu me pardonnera peut-être ces pages, car Il est tout bonté, mais vous ? Soyez donc embrassée : « je vous salue, je vous embrasse » (Lied de Schubert). Quel bonheur qu'on ne puisse pas détonner en écrivant ! A vous.

H. L.

(1) Graveur-peintre né à Civitta-Vecchia en 1802.

Mme d'Agoult à Lehmann.

Pise, 26 *septembre* 1839.

Si j'étais comme vous de ces gens estimables qui n'écrivent que lorsqu'ils ont quelque chose à dire, je ne sais pas trop, mon bon Clear, si je vous écrirais aujourd'hui. Nous venons de passer quinze jours à San Rossore ; ces jours ont été bien beaux, bien purs, bien harmonieux... mais ces choses-là ne se décrivent point ; on ne peut guère qu'indiquer à certaines belles et poétiques créatures, dont vous êtes, le côté de leurs souvenirs où elles doivent chercher pour trouver des émotions semblables, des joies analogues. Le bon Bryczinsky, nous voyant déterminés à rester là, s'est établi à Pise et semble avoir pris à tâche de vous remplacer, tant il devient aimable, charmant et « d'agréable présence ». Il porte en ce moment une cravate et un gilet à fleurs avec lesquels il ressemble pas mal à un fils d'apothicaire paré des quatre fleurs pectorales de la boutique de son père ; il va au manège afin de pouvoir m'accompagner dans les courses que je fais à cheval par la Manlira.

Qu'est-ce que ce nez court de Daniel ? Comme vous dites, il reste inexpliqué. Au fait les choses inexpliquées sont les meilleures.

Mouche a repris toutes ses belles couleurs, mal-

gré un petit accès de fièvre, mais qui n'a pas eu de suite. Figurez-vous qu'elle vient à moi vers midi et me dit tout tranquillement : « J'ai la fièvre, il faut me coucher, je ne pourrai pas dîner, il faut me faire une soupe. » Elle avait si peu l'air malade que j'ai d'abord ri de cette idée de fièvre, mais au bout d'un quart d'heure elle a commencé à grelotter. N'est-ce pas drôle qu'un enfant de cet âge se rende aussi compte de ce qu'elle éprouve ? Je vous dirai en passant que ma santé est aussi infiniment plus satisfaisante et que mon humeur et même mon esprit s'en ressentent. Je travaille un peu pour l'*uomo distintissimo* (1) et j'ai trouvé le titre de mon prochain livre ! Je vous disais donc que nous avions passé quinze jours al Goubo ; la pluie, qui avait l'impertinence d'entrer dans nos appartements et de tomber en douches naturelles sur nos lits, nous en a chassé. Maintenant, autre projet ! Construction d'un chalet suisse dans la forêt : mobilier rustique, fleurs, chevaux, cuisinier et on y vient passer huit mois de l'année avec ces quelques amis *choisis* qui sont plus ou moins près de la perfection zyotique (2) suivant qu'ils sont plus ou moins semblables à Clear Placid ! Ceci sera exécuté au retour d'Angleterre et de Russie, c'est-à-dire dans 18 mois environ. Pour le moment je suis logée sur l'Arno

(1) L'homme le plus distingué.
(2) Zy ou Zyi, surnom de Mme d'Agoult dont on ignore l'origine. Peut-être provient-il de « zygi » peuple sauvage qui habitait sur les bords du Bosphore cimmérien.

et Franz (voyez la sympathie) Piazza Sta Catharina al Angelo.

Tous les détails que vous me donnez me charment. M. de Luynes se conduit en vrai gentilhomme. Je ne comptais pas sur un aussi complet succès de vos portraits auprès de vos camarades et amis ; peut-être ne me dites-vous pas les critiques ? Peut-être me taisez-vous prudemment qu'on trouve que vous avez outrageusement embelli et rajeuni ma vieille machine détraquée ?

Chevandier a tout plein de Byron dans la manière ; il est vrai que les Byron *moins Childe Harold* et les Sand *moins Lélia* ne sont pas rares ! A propos de Sand (1), la Marliani (2) m'a renvoyé ma lettre en me disant qu'elle ne se chargeait pas de l'envoyer, qu'elle espérait que je changerais d'avis attendu que l'effet de cette lettre serait certainement très opposé à celui que j'espérais, etc. etc. Là-dessus envoi direct à Mme Sand avec explication du retard : lettre à la Marliani pour dire que je ne suis plus à cet âge charmant où l'on regrette aujourd'hui ce qu'on a fait hier et où l'on déplorera demain ce qu'on a fait aujourd'hui, etc. etc. que d'ailleurs l'effet que je désire est avant tout une explication, etc. etc. Je dois avoir très prochainement une réponse au point.

(1) Liszt fut présenté par Musset à George Sand et la fit connaître à Mme d'Agoult en 1835. Début d'une amitié exaltée, défiante, orageuse ; coupée de brouilles et de réconciliations jusqu'à la rupture définitive.

(2) Carlotta Marliani, Milanaise, femme du Consul d'Espagne à Paris où elle avait un salon à la mode.

Ronchaud (1) m'a envoyé des vers que voici (2). Ils sont bien, mais trop longs :

Au poète, au croyant dont l'ardente parole,
Prêchant la vérité dans un siècle d'airain :
Et qui, le front brillant d'une double auréole,
Nous montre réunis Dante et Savonarole,
Prophète en ses écrits : martyr dans son destin !

Je ne vais pas à Naples, le 15 nous partons pour Gênes et là nous nous partageons le monde comme Abraham et Loth, Franz prend l'Orient et moi l'Occident.

M. Neipperg (3) ni Castle (4) ne peuvent venir en ce moment, mais Castle va passer l'hiver à Paris. « Je serai, dit M. Neipperg, la première personne qu'il verra » et il me prie de lui faire sa position d'homme de génie. Ainsi tout est pour le mieux. Enfoncé Mercier avec sa phrénologie !

(1) Louis de Ronchaud, écrivain historien d'art resté l'ami et le confident de Mme d'Agoult jusqu'à sa mort (1816-1887).

(2) Ces vers de Ronchaud dédiés « à M. de Lamennais » ont été également retrouvés sur un fragment de lettre adressée à la comtesse d'Agoult : « Voilà, Madame, la muse aussi est à vos ordres et vous obéit ni plus ni moins que le cœur de Ronchillaud. Comme moi, elle fait ce qu'elle peut et si vous n'êtes pas contente, elle recommencera... J'écris en même temps qu'à vous à Mme de Lamartine et devinez à qui ? au vicomte de Launay (Delphine Gay). Je ne sais si je vous ai raconté la visite que je lui ai faite avant mon départ de Paris et ce qu'elle m'a dit. Elle a eu soin de me faire connaître ce qu'il en était de son amour conjugal dont elle fait tant de bruit dans des revues et des feuilletons, elle est très amusante et médit fort bien. Cet hiver j'irai vous raconter les causeries de salon. Je ne lis rien de ce qui paraît, je n'ai autour de moi que de vieux livres et très peu de nouveautés, sauf la *Revue des Deux Mondes.* »

(3) Beau-fils de l'Impératrice Marie-Louise.

(4) Protégé de Neipperg.

J'ai écrit à Bocella (1) une énorme lettre pour lui remettre sous les yeux depuis a jusqu'à x ce qu'avaient été et ce qu'auraient dû être nos relations. Là-dessus il répond un petit billet évasif, humble, chrétien et gauche et nous en restons là pour le quart d'heure. Avec lui la guerre n'a pas d'intérêt et la paix n'a pas de charme. L'ami Gay (2) au contraire, lui, ne voit dans son catholicisme qu'un moyen d'aimer plus et mieux ceux mêmes qui ne pensent pas comme lui. Il a écrit à Franz une lettre extrêmement touchante (et vous savez que je suis peu sensible à la phrase catholico-sentimentale) ; il sera à Livourne le 12, ne manquez pas de le voir à Rome. Je serais bien trompée, ou ce sera à tout le moins un excellent prêtre dans la haute acception du mot, peut-être saura-t-il être prêtre et artiste, comme Fra Bartolomeo, qui sait ? Si vous rencontrez La Bouillerie, dites-lui que je pense bien souvent à lui, avec le plus vif intérêt.

Une jeune femme qui n'est ni bête, ni sotte, ni bourgeoise, ni coquette, ni pimbêche, ni bel esprit, ni prude, s'est beaucoup amusée de vos caricatures en remarquant qu'on n'eût pas cru qu'un talent aussi beau et aussi sérieux pût se plier à ces facéties.

Figurez-vous que Bartolini ne répond ni à moi,

(1) Marquis Cesare Bocella qui écrivit le texte d'un lied de Liszt.

(2) Mgr Charles Gay (1815-1892) musicien, ami de Liszt et de Gounod, évêque d'Antidon, auxiliaire du Cardinal Pie, auteur d'ouvrages religieux très remarquables.

ni à Liszt qui lui a récrit ! A propos, Thalberg (1) répond au roi de Saxe qui le complimente : « Sire, j'accepte les compliments de Votre Majesté jusqu'à ce qu'elle ait entendu Liszt. » Le *bravo suanatore* (2) commence ce matin un *fragment dantesque* qui le fait donner au Diable. Il est tout enchanté de ne pas aller à Naples afin de pouvoir terminer cette œuvre (destinée à rester en portefeuille !)

Ayez bon courage pour la *Sainte Catherine.* Franz détonne tous les jours un lied de Schubert à votre intention. Il croit que cela vous aide.

« Tous sont très sages mais ils sont tristes, tristes, parce que le peintre n'est plus avec eux. Il faut que le peintre écrive bientôt une lettre pédante et aimable (3). »

Je cachète avec le loup ravissant d'azur lampassé de gueule pour faire de l'effet sur le café Greco !

Lehmann à Mme d'Agoult.

Rome, 6 *octobre* 1839.

Laissez-moi vous dire de suite, ô bonne Marie, quel ineffable baume votre charmante lettre a répandu sur moi. Je l'ai trouvée au café et l'ai savourée sur le Pincio, au soleil couchant. Je suis

(1) Sigismond Thalberg, pianiste compositeur qu'on opposait à Liszt comme rival (1812-1910).
(2) Le brave pianiste.
(3) En italien.

donc rempli du sentiment d'une amitié reconnaissante et j'éprouve le besoin de l'écrire. Merci !

Je suis horriblement sur *mon carré*. Franz sait ce que cela veut dire ! Que ne peut-il venir me rendre un peu de courage et le « ton », car toute ma machine que vous vous plaisez à trouver si harmonieuse, détonne horriblement ; par moments il n'y a en moi que regrets et craintes, je ne vois dans tout ce que je fais que les défauts, et je me demande pourquoi je suis peintre, tout ce que j'essaie pour m'étourdir est sans effet, il faut que j'attende que la crise soit passée. Décidément il me manque quelque chose de très important ; je crois bien que j'irai vivre dans un grenier chez vous, bien avant que vous ne le pensiez, et je n'étudierai plus que la science « de la présence agréable ».

Ce que vous m'apprenez de mieux, c'est votre santé retrouvée. Qu'elle se fortifie pour qu'au mois de février je trouve le plus ample de tous les profils zyotiques. Une autre trouvaille est celle du titre de votre prochain livre. Ne pourrait-on le savoir ? Et puisque vous êtes si bien en train de trouver, ne pourriez-vous me découvrir celui de mon prochain tableau (1), je joindrai les renseignements nécessaires.

Le paisible diagnostic de Mouk-Ange est touchant ; je voudrais l'embrasser ; ces jours derniers

(1) Sainte Catherine.

il s'en est fallu de bien peu que je ne le fisse ; avec quelques tours de plus et un peu moins de pédantisme, je tombai chez vous comme un boulet en temps de paix. J'étais si épuisé, si triste, et abattu comme une journée de sirocco, j'allais chercher l'oubli en compagnie d'un livre dans cette délicieuse Villa Borghèse dont vous n'imaginez pas le charme quand la nature est de belle humeur, mais qui, dans son accablante immobilité, ne me montrant que ma propre image, était peu propre à aiguiser mes esprits émoussés. Qu'est-ce donc que ce doute épouvantable de mes moyens ? Mon Dieu, pardon... je croyais vous parler.

L'autre jour, je me plaignis à je ne sais qui, de ne savoir exceller en rien, j'oubliais que je savais vous être commode à tous deux mieux et plus longtemps que tout autre, je me le rappelle en relisant votre lettre. Vous ne vous moquez pas de moi, n'est-ce pas ? Un autre en la lisant en serait convaincu ; mais j'ai conscience que vous me dites toutes ces bonnes choses sérieusement, aussi me consolent-elles de beaucoup d'autres moins bonnes. Le sympathique habitant de Sta Catharina al Angelo (on vous dit séparés) a bien deviné ; cent fois je détonne : « Cœur, que la consolation ne t'abandonne pas ; il y aura encore plus d'une lutte » (1) mais elle m'abandonne quand même.

(1) Lied de Schubert.

Enfin... En somme je vis de vos souvenirs. L'attente de vos lettres, la pensée que je vais vous écrire, l'espoir de vous revoir, la lecture de vos livres, les petites occupations que me donnent vos commissions ! J'ai fait écrire à Naples pour les coraux qu'on vous enverra directement à Paris.

Le renvoi de la Marliani m'étonne peu, un de nous trois le prédit lors de l'envoi de la lettre. Je suis très curieux de la réponse.

Chevandier, le sympathique, le byronien Chevandier, arrive l'autre jour et en lisant mon nom écrit sur ma porte, s'écrie : « Serait-ce ici la demeure du « Clair et limpide Leman » (1)? A ces mots de zyotique mémoire, mon inexorable porte s'ouvrit pour lui. Il a loué une maison en pleine campagne où il vivra l'été prochain avec chevaux, chiens et amis.

Je suis fâché de ne pouvoir encore vous dire l'avis de M. Ingres sur les portraits ; il a eu le malheur d'attraper la fièvre au moment où, mieux en train que jamais, revenu après mille essais « à ses premiers moutons », il espérait finir le « maudit tableau ». Dans les bonnes soirées que je passe seul avec lui, il me fait quelquefois des confidences assez intéressantes. Il me parla d'un bras du malade (2) dont il a fait deux cents croquis et qu'il a peint cinquante fois. Il me dit qu'il avait pris

(1) Voir page 78 les vers de Sainte-Beuve.

(2) *La maladie d'Antiochus* ou *Stratonice* (musée Condé à Chantilly).

le mal de nerfs qui le tourmente si souvent, en se « butant » sur le morceau de draperie qui va du genou jusqu'au pied du Christ de la Trinité du Mont (1) : « Quinze jours du matin au soir, j'ai fait et défait ce morceau, toujours les yeux sur la même couleur ; et d'autres fois, cela vient tout seul. Ainsi pour mon *Homère* (2) ! J'apprends la commande à mon atelier ; arrivé à la maison, ma composition était faite ; mais quand cela ne va pas, il faut bien recommencer. Pour ce bras, je suis sûr qu'il est mieux à présent qu'il n'a jamais été. J'en ai la preuve a + b puisque *j'ai essayé tous les autres.* »

Quelle volonté, quelle patience et quel manque d'imagination ! Il me demande avec un très vif intérêt de vos nouvelles. Pour que je puisse lui lire quelques phrases de vos lettres, mettez-en donc toujours une ou deux à cette intention. Il fait des gestes de contrition et de remords fort comiques, quand il dit vous devoir une réponse ; je suis persuadé que vous l'aurez aussitôt après le départ de son tableau. A propos de cela il me dit que, bien que faisant revoir ses lettres par « la langue française » (comme il appelle son secrétaire), il aimait à les écrire tout seul dans certains cas : « Parce que mes idées ont une certaine originalité, qui s'en va sous la lime ! » Quelle drôle de naïveté

(1) *Jésus-Christ remettant les clefs à Saint Pierre*, grand tableau peint à Rome en 1820 pour l'église de la Trinité du Mont.

(2) *L'apothéose d'Homère* (musée du Luxembourg).

du grand homme ! Il a encore accepté avec la plus touchante tendresse un dessin de moi, qui est encadré comme le premier au-dessus de sa table de travail ; je suis très bien en cour comme vous voyez, j'y dîne assez souvent ; l'autre jour avec le léger M. Clerget que sa barbe entière embellit positivement en cachant la moitié de sa figure. Cambis (1) porte la sienne deux fois plus longue, et les cheveux courts et frisés, cacophonie affreuse pour l'œil. M. de Rayneval (2), que Mme Ingres appelle « le diplomate sans barbe » et « le gentilhomme obligeant », adore la bonne musique ; il écoute trois sonates de Mozart que Besozzi (3) tape avec rage et dédain !

Un soir consacré à Beethoven, Mme Ingres ne cessa de demander : « La belle en *si*, la belle en *si*, quand donc entendrai-je la belle en *si* ? » M. de Rayneval tout ébahi : « Vous comprenez donc cette musique, Madame ? » Mme Ingres avec fierté : « Je n'en ai jamais compris d'autre ! » En revanche, M. Ingres dit en riant à M. de Rayneval : « Vous êtes, ma foi, le premier secrétaire d'ambassade qui aime cette musique. » M. Lemoine feint admirablement d'avoir oublié le nom de Franz. Avez-vous des nouvelles de M. ... comment s'appelait-il donc votre ami ? » C'est à mourir de rire. M. Ingres lui prouve la

(1) Comte Henri de Cambis, attaché d'ambassade.
(2) Comte Alphonse Gérard de Rayneval, premier secrétaire de l'ambassade de France, plus tard ambassadeur à Rome.
(3) Compositeur, pensionnaire à l'Académie de France.

beauté des sonates de Mozart en lui disant : « Puisque Liszt me les a fait venir exprès de Vienne et me les a données ! »

Dugasseau, qui est de notre société à présent, est une excellente acquisition, il est plein de bonnes idées et a d'excellentes manières. Il a le bonheur d'avoir la seule inspiration qu'il m'aurait semblé digne d'exécuter en peinture ; il m'a fait repasser en revue tous mes anciens projets préférés dont l'exécution a toujours dû céder le pas à ce qui procurait plus directement le pain. Je lui dois au moins « le souvenir d'idées » sinon des idées.

Je ne puis me refuser le plaisir de vous envoyer les petites caricatures que voici. Je recommande la plus consciencieuse prudence pour celle du « patron » (en langage d'atelier).

J'espère que je serai l'un des premiers à qui vous écrirez de Paris et Franz de Munich. Je n'ose pas penser à vos adieux. Vôtre.

H. L.

Mme d'Agoult à Lehmann.

Pise, 4 *octobre* 1839 *Albergo del Nettuno.*

Je vous envoie, cher Placid, ce fragment d'une lettre que Franz vient d'envoyer à la *Revue Musicale* (en réponse à une lettre de Berlioz du 6 août), parce que j'imagine qu'il vous fera plaisir et que

sans doute la *Revue* ne parvient point à Rome.

« ... Une circonstance que je compte parmi les plus heureuses de ma vie n'a pas peu contribué à fortifier en moi le sens intime de ces choses. Un homme dont le génie, aidé d'un goût exquis et d'un mâle enthousiasme, a produit les plus belles créations de la peinture moderne, M. Ingres, m'admit à Rome dans une intimité dont le souvenir me rend encore fier. Je trouvai en lui ce que la voix publique m'avait annoncé et plus encore. M. Ingres, comme tu sais, a passé sa jeunesse dans l'étude constante et la lutte intrépide. Il n'a vaincu l'oubli, la méconnaissance, la pauvreté que par la persistance du travail et l'héroïque obstination d'une conviction inflexible. Parvenu aujourd'hui à l'âge de maturité, il jouit sans vanité d'une renommée acquise sans intrigues. Le grand artiste pour lequel l'antiquité n'a pas de secrets et qu'Apelle eût nommé son frère, est excellent musicien comme il est peintre incomparable. Mozart, Haydn, Beethoven, lui parlent la même langue que Phidias et que Raphaël. Il s'empare du beau partout où il le rencontre, et son culte passionné semble grandir encore le génie auquel il s'adresse.

« Un jour, que je n'oublierai point, nous visitâmes ensemble les salles du Vatican. Nous traversâmes ces longues galeries où l'Etrurie, la Grèce, Rome antique et l'Italie chrétienne sont représentées par d'innombrables monuments. Nous passions avec respect devant ces marbres jaunis et ces pein-

tures à demi effacées. Il marchait en parlant. Nous l'écoutions comme des disciples avides. Sa parole de flamme donnait une nouvelle vie à tous ces chefs-d'œuvre. Son éloquence nous transportait dans les siècles passés ; la ligne et la couleur s'animaient sous nos yeux ; la forme altérée par le temps et par la main des profanateurs renaissait dans sa pureté première et se montrait à nous dans sa jeune beauté. Tout un mystère de poésie s'accomplissait. C'était le génie moderne évoquant le génie antique...

« Puis, le soir, lorsque nous rentrâmes, après nous être assis sous les chênes verts de la Villa Médicis, après avoir causé longtemps cœur à cœur de ces grandes merveilles, je l'entraînai à mon tour vers le piano ouvert et lui faisant doucement violence : « Allons, maître, lui dis-je, n'oublions pas notre chère musique, le violon vous attend ; la sonate en *la* mineur s'ennuie sur le pupitre ; commençons... »

« O si tu l'avais entendu alors ! Avec quelle religieuse fidélité il rend la pensée de Beethoven ! Avec quelle fermeté pleine de douceur il maniait l'archet ! Quelle pureté de style, quelle vérité dans les sentiments ! Malgré le respect qu'il m'inspire, je ne pus m'empêcher de me jeter à son cou, et je fus heureux de sentir qu'il me pressait contre sa poitrine avec une paternelle tendresse... »

En même temps que cette lettre, Franz en a écrit une au comité pour le monument de Beetho-

ven. Figurez-vous le scandale ! La souscription dans toute la France a produit 259 francs ! C'est une honte ! Franz n'a pas pu se contenir. Il a couru à Florence s'entendre avec Bartolini qui promet de faire pour 50.000 un beau monument qui pourra être achevé en deux ans. Franz écrit donc au comité pour offrir de compléter à lui seul la somme exigée à condition qu'on prendra Bartolini. Si la proposition est agréée (et on ne peut la refuser sans plate sottise), il donnera trois concerts (à Vienne, Paris et Londres) et ce qui manquera, il le mettra de sa poche. Je suis enchantée qu'il ait eu cette pensée. Il convient à Liszt de faire le monument de Beethoven (1).

Dugasseau a écrit à Stürler que vos portraits étaient superbes et que sans nul doute ce seraient les plus beaux du Salon. En revanche Stürler est très satisfait de ses succès à l'exposition de Florence. J'y vais dans huit jours. Bartolini promet d'emballer mon buste devant moi et je lui donne encore trois séances ; il eût bien pu me les demander quand j'étais encore là, mais il aime mieux me faire voyager. Tout est pardonné dans mon esprit aux grands artistes. Ce sont les dieux du paganisme. Ils ont souvent les passions et les petitesses des autres hommes, mais ils ont toujours la grandeur et la puissance du génie.

Je pars toujours le 15. Mme Sand ne m'a point

(1) Le comité refusa d'accepter le projet de Bartolini et se décida pour le médiocre bronze d'un sculpteur allemand.

répondu. Cela reste inexplicable et inexpliqué comme le nez de Daniel. Vous aurez vu qu'elle a fait un drame reçu avec acclamations au Théâtre-Français (1).

Mme Ingres voudrait-elle me donner une lettre pour Duban afin qu'il m'envoyât son meilleur élève pour m'arranger un salon Renaissance et qu'il donnât lui-même quelques conseils au besoin ? Faites-lui bien tous mes compliments et dites-lui que je la prie de me nommer son commissionnaire en chef à Paris.

Rien de nouveau ici. Bryczinsky est toujours là. Bocella disparaît dans un brouillard de lieux communs sentimentaux. Ma santé va de mieux en mieux.

J'attends une lettre de vous au plus vite. Pise jusqu'au 14. Florence jusqu'au 18, Gênes ensuite. Choisissez.

Adieu. Je suis bête comme une huître. Les *Scienziati* (2) ont tenu leur première assemblée alla Sapienza. On a inauguré une méchante statue à Galilée. Rossini a déclamé un creux discours. La *banda* (3) a joué de plate musique. En tout pompe italienne. Solennité de marionnettes.

(1) *Cosima*, drame en cinq actes, représenté au Théâtre-Français le 29 avril 1840.
(2) Les savants.
(3) L'orchestre.

Lehmann à Mme d'Agoult.

7 octobre 1839.

Le ciel est toujours juste pour moi. Je m'étais cassé le dos à arranger l'architecture du fond du portrait de Franz aujourd'hui, la nuit me surprit au travail, j'étais mort. Voilà qu'entrant plutôt par habitude que par recherche au café, je trouve cette petite écriture enivrante. Je ne sais pourquoi j'avais peur d'ouvrir cette lettre. Enfin le résultat a été brillant, je trouve qu'on doit toujours toucher à M. Ingres avec un tel génie ! Ce que vous en dites est parfait. Je suis monté aussitôt après dîner et ai produit un effet inexprimable sur les deux époux. Il veut se cacher « sous les chaises » et veut vous dire lui-même tous ses sentiments par le courrier de jeudi. Quoiqu'il m'ait défendu de vous l'annoncer, je vous préviens que s'il le fait, je vous enverrai sa lettre à Florence poste restante ; il est probable qu'elle contiendra celle de Mme Ingres pour Duban. A la lecture des 259 francs il a caché son visage dans ses mains ; puis, se relevant en colère : « C'est bien fait, pourquoi va-t-on quêter pour ces grands hommes, chez les étrangers ? » D'ailleurs il a trouvé l'idée de Franz très belle, mais il craint qu'elle ne l'engage dans une entreprise périlleuse vu son opinion sur B... Moi je trouve cela magnifique, digne du seul Franz.

Peut-être d'ici là, pourrai-je faire quelques tableaux « pour m'associer » si l'on me veut.

Vous trouvez les artistes dieux, et moi, je les trouve enfants, même les grands : des enfants heureusement doués, de très petits enfants ; je les... enfin ! A cette phrase, M. Ingres a dit : « Elle est bien artiste elle-même cette femme ! » Et Mme Ingres voudrait écrire toute la journée si elle écrivait comme vous. Il m'a donné un baiser de trois minutes pour être transmis à Franz. « Je vous embrasse pour lui, il parle de musique et me nomme ! un tel homme ! mais c'est comme un frère. Dieu que je suis heureux, etc... etc... » Il pleurait presque !

Les écharpes blanches et vertes sont charmantes ; deux autres pierres seront achetées ainsi que les tasses.

Zys incomparables, soyez heureux !

CLEAR.



Florence ! étape pathétique dans la vie douloureuse de Mme d'Agoult. C'est à Florence « où tout ce que l'on voit, entend, respire, est pénétré d'une douceur incomparable » qu'elle quitta Liszt pour rentrer à Paris avec ses deux filles dont l'éducation devenait nécessaire. Séparation décidée, voulue, consentie. La tendresse paternelle de Liszt se préoccupait d'assurer l'avenir de ses enfants. Virtuose

et compositeur, il lui fallait s'adonner à son art. Il partit commencer la série de ses tournées artistiques et lointaines.

Marie d'Agoult, compréhensive, résignée, s'embarqua à Livourne, puis après une courte halte à Lyon arriva à Paris qu'elle avait quitté si hâtivement quatre ans auparavant. Elle sut dissimuler l'amertume du retour sous des propos légers et de plaisants projets. Seul à présent Lehmann pouvait lui parler de Daniel, de l'Italie...

Mme d'Agoult à Lehmann.

Florence, 14 *octobre* 1839.

Vos caricatures sont délicieuses, personne que Bryczinsky n'a vu celle du *patron*. Vous savez que je n'ai pas l'esprit folâtre et ne me laisse guère entraîner à des imprudences expansives. Soyez donc en repos. Puisque j'ai nommé Bryczinsky, vous saurez que nous avons eu une grande prise avec lui à la suite de laquelle il s'est déclaré notre dévoué à la vie et à la mort. Une série de petites inconvenances, de lardons à la Stürler, de lieux communs sur l'égoïsme et la tromperie en amitié, ont amené une explication catégorique qui a failli nous brouiller, mais qui heureusement a provoqué de son côté une confession très touchante par sa sincérité, des confidences sur son passé, l'aveu de

ses torts et enfin une reconnaissance très réelle pour la cordialité et la bonté des procédés de Franz et des miens envers lui. Il veut tâcher de vous ressembler, m'a-t-il dit. Quand il viendra à Rome, voyez-le. Tâchez de le faire dîner avec vous, arrangez-lui un peu sa vie. Faites-lui du bien enfin, il le mérite. Il est de ces bons qui peuvent facilement passer aux méchants, ne le laissons pas faire.

Je suis à Florence depuis samedi. Bartolini m'a trouvée superbement engraissée. Mon buste devient ravissant. Il veut 60.000 pour le monument de Beethoven. Il a refait son groupe d'*Astyanax* qui est la plus merveilleuse chose que j'aie jamais vue en sculpture : impossible de songer à un rapprochement entre lui et Ingres, ce sont deux fous de génie, et vous savez que ceux-là sont plus fous que les autres.

Une lettre de la Marliani ! pour dire que c'est elle qui a averti George que je n'étais pas une amie sincère. Conclusion tirée d'une ou deux lettres de moi dans lesquelles je parle de George avec légèreté. Là-dessus réponse de moi sérieuse, amicale mais très solennellement indignée : persistance à vouloir une explication directe de George. Franz ne croit rien à cette explication. Il prétend que c'est une avance détournée de George qui aura eu une grande colère de quelques phrases sur Mallefille (1) et Chopin et maintenant,

(1) Précepteur de Maurice Sand.

fâchée d'avoir été si loin, met la Marliani en avant. Elle est à Paris et va faire représenter un drame au Français. Sainte-Beuve qui m'a écrit une lettre ravissante (dans laquelle il met en vers une description que je lui ai faite naguère de la Villa Massimiliana) m'en fait une espèce d'analyse (sur ouï dire car il ne l'a pas vu étant lui-même brouillé avec l'auteur) qui me semble étrange... Il est intitulé : *La haine dans l'amour* et commence par une scène de confession. Si vous pouvez avoir à Rome un livre de M. de Montalembert intitulé : *Du vandalisme et du catholicisme dans l'art,* lisez-le. C'est fort curieux. C'est un catholique impitoyable mais qui au moins a étudié ce dont il parle. Et votre *Sainte Catherine?* vous ne m'en dites rien ? est-elle avancée ? Ne viendrez-vous donc à Paris qu'en février ? c'est si long encore !

Comment osez-vous écrire que je me moque de vous, cher Clear ? Les sentiments que Franz et moi vous avons voués sont bien plus entiers, bien plus profonds, bien plus constants que vous ne pouvez croire. Toujours, à propos de tout, votre nom revient sur nos bouches, toute comparaison finit toujours par : « mais il n'est pas aimable comme Lehmann ». L'autre jour, en nous promenant au Campo-Santo, Franz me dit tout à coup : « Lehmann est de tous mes amis celui que j'aime le mieux. » Je fus joyeuse de lui entendre dire cela comme s'il m'apprenait la plus heureuse nouvelle. Il me semblait qu'en ce moment je l'aimais

encore un peu plus lui-même de vous faire ainsi la première place dans son cœur.

Tous vos détails sur Ingres, Chevandier, Lemoine, etc... etc... sont très divertissants. Continuez toujours quand même je ne répondrais pas à chaque paragraphe. Je ne manquerai pas d'insérer dans chacune de mes lettres une phrase *ad hoc* pour le patron, j'y avais toujours songé jusqu'ici. Franz est à Livourne à attendre Gay, je l'attends ce soir, il partira deux jours après. Mon Dieu ! qui nous donnera la force ! et pourtant je vous souhaite de souffrir un jour ainsi !

Livourne, samedi 19.

La seule chose que je puis faire depuis que je l'ai quitté (vendredi matin à Florence) c'est de vous écrire. Si vous me manquez quand je suis triste, à moi qui ai toujours dit avec le poète : « J'ai un ami, ma peine n'a pas d'ami » combien il faut que je vous aime ! Je reprends la série des choses extérieures. Mme Possoz (1) m'a été de plus en plus sympathique. Je crois qu'elle m'aime. « Si Mme d'Ag. fait une secte », disait-elle, « j'en suis immédiatement ». Figurez-vous que dans la chaleur de l'entretien je lui dis en parlant de vous : « Il m'a chargé de déposer ses hommages à vos pieds. » Elle a paru surprise et flattée et m'a dit :

(1) (Femme de Possoz, maire de Passy (1787-1875).

« Mais j'en suis fort étonnée car il n'est pas venu me voir en passant à Florence. » Le portrait de Liszt par Stürler est toujours *fou*. Vous verrez bientôt Gay mais d'après ce que Franz m'a dit, il ne vous plaira pas. Il est extrêmement changé et tout à fait courbé dans la griffe catholique. Il ne pense plus à son art. Bartolini a terminé mon buste sauf les cheveux. Il rumine le monument de Beethoven. Une de ses idées serait pour symboliser la *Symphonie* ou l'*Harmonie* (la grande gloire de Beethoven) de représenter les sept notes sous la figure de sept jeunes filles groupées et entrelacées inextricablement. Ceci est un secret : mais trahissez-le pour M. Ingres, le priant de n'en parler à personne (pas même à Mme Ingres ceci étant une pure question d'art) et de me dire à moi son avis. Bartolini dit que sa petite-fille qui a cinq ans parle faux, c'est bien pis que vous.

Franz ne va pas maintenant à Munich : il veut être le 10 à Vienne pour entendre le *Paulus* de Mendelssohn et va droit par Trieste.

20 — 8 bre. — Je ne puis partir aujourd'hui ; la nourrice n'a pu s'embarquer à Gênes parce qu'on n'a pas mis Cosima (1) sur le passeport ! Je vais donc l'y chercher demain par la Maria-Antoinetta. Vous n'oublierez pas le dessin zyotique pour Franz, n'est-il pas vrai ? Il s'en fait une

(1) Cosima Liszt née à Côme en 1837. Elle épousa Hans de Bulow, chef d'orchestre, puis en secondes noces Richard Wagner.

telle fête. Je viens de recevoir un mot de lui en montant en voiture pour Bologne. Le chagrin a déjà rongé mon *profile ;* si j'avais un « carré », j'irais aussi : si j'avais le vôtre je serais presque consolée. Je ne puis combattre par *écrit* cette funeste disposition qui vous fait douter de vous-même. Les catholiques disent : « agissez comme si vous aviez la foi et la foi vous sera donnée ». Peignez donc, peignez beaucoup, ne fut-ce que par devoir. Un beau succès au Salon vous rendra courage. D'ailleurs n'êtes-vous pas le peintre ordinaire et extraordinaire de leurs altesses les Zyi. Ne faut-il pas vous rendre digne de ce poste honorable ? A notre dernier passage ici, Franz m'a acheté une écharpe de cachemire vert d'eau pour le profil zyotique, une robe à grandes raies que vous avez vue, un shall de cachemire tissé d'or superbe, etc... Vous ai-je dit que Stürler me conseille beaucoup un cabinet mauresque. S'il vous vient des idées mauresques, vous me les communiquerez. Il me semble que de petits divans recouverts en peau de tigre seraient jolis. Quant au salon Renaissance, nous verrons — je crains un peu les frais immenses et surtout la mode. Tout le monde veut de la Renaissance aujourd'hui. Ce ne sera rien de zyotique qu'un salon Duban, ce sera une pauvre imitation de ce qui se voit partout. Le titre de mon prochain livre (sous le secret) est *Aletheya* (Vérité), nom d'une fille de dieux dans certain système indo-grec.

Lehmann à Mme d'Agoult.

Rome, 16 *octobre* 1839.

J'ai tâché de me guérir de mon découragement en arrangeant le fond de vos portraits. Le vôtre surtout a beaucoup gagné. J'ai supposé un fond tendu de soie gris bleu, entrecoupé par des pilastres Renaissance en stuc ou marbre violet à fond doré, ornés d'arabesques en grisailles. Un des pilastres se voit presque dans toute sa largeur. Il fallait une arabesque ; au lieu de me la rendre facile en la copiant, j'ai préféré me la rendre amusante en la composant et en donnant aux symboles les plus usités de cette époque-là, un sens éminemment zyotique, hiéroglyphique pour la masse ignare, intelligible seulement pour vous, son grand prêtre, et ses adorateurs.

Ne craignez pas d'indiscrétion ; on ne saurait découvrir les inscriptions sans en savoir le sens.

S'il est douteux que pour cette innocente mystification publique vous m'accordiez un sourire encourageant, il est malheureusement trop certain que j'essuierai votre colère pour un fait, ou plutôt un méfait, qui est moins de mon ressort. Vous m'aviez chargé de vous faire acheter une boîte tout assortie de coraux non montés. Le marchand auquel j'ai fait écrire sans lui spécifier expressé-

ment « non montés », n'en trouvant point, a fait un choix d'objets montés et les a envoyés directement à Mme I..., donc point de remède ! J'entends : gros pataud ! maladroit ! lourdaud ! etc... Je m'incline profondément et balbutie dans ma confusion, qu'on ne peut répondre que des choses que l'on fait de ses propres mains.

J'ai écrit à Bohn (1) de me chercher atelier et chambre, rue Pigalle ou dans les environs pour le 15 janvier ; aussitôt casée, aurez-vous la bonté de me dire si vous êtes toujours décidée à divertir le public en me logeant ? Je donnerai quelques ordres en conséquence.

Je ne vous parlerai plus de mon tableau avant d'avoir un résultat quelconque.

Je suis monté aujourd'hui chez M. Ingres pour lui faire voir les pierres à choisir. Il m'a gardé à dîner, ce que je refuse souvent (me souvenant de votre conseil). La pluie tombait et bien que ce fût une heure avant dîner, il fallut rester. Il a été charmant. En me parlant de ce fameux bras, il me dit, qu'il avait encore été arrêté quinze jours, qu'il croyait un sort jeté sur cet ouvrage : « Oui, je crois qu'il y a des gens qui jettent des sorts sur quelqu'un, sur des œuvres » affirma-t-il avec un sérieux déconcertant, puis, tordant et croisant les bras, il ajouta : « Un lion dans des étreintes comme ceci ne serait pas plus gêné que moi à

(1) Guermann Bohn, Wurtembergeois, peintre de la cour du roi de Wurtemberg.

faire ce f... tableau. » Je me tus. Tout à coup, il me dit à l'oreille : « Voulez-vous monter un instant ? » Moi, trop heureux, je le suivis et je vis l'adorable perfection de ce bijou de tableau. Il n'y a rien d'aussi parfait, rien de tout ce qui a été fait dans tous les temps ne lui est comparable. Nous l'avons épluché ensemble, nous avons discuté trente-six détails, des parties importantes, il m'a fait même l'honneur de me parler et de m'exposer toutes ses petites intentions dont la finesse est admirable. J'en ai éprouvé beaucoup de plaisir et lui suis très reconnaissant. Cela ne peut s'écrire. A la fin il s'écria : « Allons, vous m'avez un peu remonté. » Ce héros, qui a besoin du courage que peut donner un misérable comme moi ! C'est bien la peine d'être le premier du siècle...

En descendant il m'a parlé longuement de son chagrin de ne pas vous écrire, il vous croit fâchée, je lui répète qu'avec des personnes comme vous et Franz, un homme comme lui est toujours excusé et fera toujours plaisir. Il lui faut une bonne matinée, et il ne la trouve pas encore ; il veut vous écrire sérieusement, pourvu que cela ne soit pas comme il peint !... vous attendriez ! Je l'ai *supplié* de se contenter de ce qu'il a fait et de finir son tableau. Il me l'a promis ; y songez-vous ? Nous autres, jeunes gens, nous sommes d'une légèreté honteuse !

Cette lettre ne vous coûtera rien que le temps de la lire, peut-être est-ce encore trop. Parlez-moi

beaucoup de vous et de Mouche, et d'ailleurs de ce que vous voudrez.

A vous.

H. L.

Rome, 27 octobre 1839.

Ami de l'ordre et de la chronologie, je prends pour guide votre lettre.

Le mauresque me paraît inapplicable à un grand salon de réception, convenable pour un salon-boudoir = retraite zyotique où domineront fleurs, pipes, café et où auront entrée à toute heure les adorateurs. Mais le vrai salon doit être Renaissance. Les frais que vous craigniez se réduiront à peu et l'imitation du beau est toujours permise.

De Florence où il est retenu quelques jours, Bryczinsky m'écrit : « Vous me trouverez bien changé grâce à Liszt et plus digne de votre amitié. » Je crois en effet voir un progrès car il ose me demander l'ombre d'une complaisance ; selon vos ordres, je ferai tout pour l'entretenir dans ces bonnes dispositions.

Il y a d'autant moins à penser à un rapprochement entre Ingres et Bartolini que la mère Ingres déteste le grand sculpteur *cuisinièrement* et chauffe *quanto puol* (1) son petit homme, qui, à la fin de chaque tirade contre « l'ingrat qui a déserté

(1) Tant qu'elle peut.

sa cause, la bonne cause », ne peut s'empêcher de lui accorder la première place. J'ose à peine lui parler de l'idée du monument, cependant je lui ai annoncé que j'avais un secret à trahir et le ferai la première fois que je le verrai seul.

L'affaire Sand-Marliani me stupéfie. La cancannerie la plus mesquine règne dans les rapports socialement et intellectuellement les plus élevés : désolante constatation ! Je suis convaincu que votre présence terminera tout cela selon votre volonté, tâchez de conserver George, c'est quelque chose de trop rare et trop beau qu'un cerveau et, je croirais presque, qu'un cœur comme celui-là. Cette profonde compréhension du malheur, cette ardeur pour le bien de l'humanité ne se fabriquent pas dans la tête. Son extrême imagination la force à tâtonner, à essayer de beaucoup de choses ; ne serait-elle pas aise de retrouver ce qu'elle doit reconnaître excellent par-dessus tout ? Et une fois retrouvé, sans doute ne l'abandonnerait-elle plus jamais ! Voyez-la, parlez, laissez-la parler et craignez vos amis communs. Je crois qu'il est de votre fierté, de votre dignité de lui offrir le pardon et la main.

J'ai transmis à Franz les nouvelles que mon oncle me donne de Chopin. Chevandier est venu passer une soirée d'enthousiasme avec moi, mes compositions en carton, surtout le *Dante* (1) l'ont

(1) Esquisse du 5e chant de Dante.

transporté. Il est très gêné par la présence d'êtres vivants dans la belle nature : « la solitude me parle dans le paysage », me dit-il, « aussitôt que je sens *vivre* à côté de moi, tout est fini ; aussi je vais faire construire une boîte souterraine où j'enfermerai le gamin qui porte mon appareil ».

Je ne puis vous exprimer combien deux phrases de votre lettre m'ont ému ; l'ayant reçue au moment où j'allais envoyer celle de Franz à Munich, je l'ai rouverte et, dans mon émoi, oubliant que l'on ne doit jamais s'abandonner à laisser deviner ses sentiments lorsqu'on écrit aussi mal, je lui en ai dit bien long sur cette émotion. La réflexion à présent a eu le temps de s'interposer, et j'ose à peine vous dire toute ma gratitude. Sachez cependant que j'ai rougi en plein café Greco, quand j'ai lu ce que vous a dit Franz, et vite je m'en suis allé, tout honteux. Apprendre qu'il m'aime mieux que tous, et l'apprendre par vous, vous qui dites aimer cette amitié, vous qui voulez bien de moi pour l'ami de votre peine ! Cela n'a pas de nom. J'ai passé ma journée tremblant comme les plantes après l'orage et la pluie rafraîchissante, puis, quand l'égoïsme a eu pris sa part, sont venues la compassion, la profonde tristesse ! A travers mille souvenirs, j'en arrivai à m'imaginer le moment où je vous reverrais tous deux, j'en eus la sueur froide, je ne pus écouter la musique de Beethoven chez M. Ingres, chaque note me parlait de vous et me faisait vous regretter, je suis rentré

malade de bonheur. Dans ma misère que puis-je offrir en holocauste à mes divinités ? Du moins j'ai un espoir ! une satisfaction ! Je me suis plaint parfois de tant de cœur jeté à un misérable, j'ai craint de ne plus rien trouver en échange d'une vraie amitié, eh bien je ne le regrette plus : je me suis ressaisi, je l'ai écrit à Franz, je me sens plus fort que jamais et ce sera pour vous deux.

Pensant que Franz serait à Vienne jusqu'à la fin de novembre, figurez-vous que j'avais déjà ébauché de vous et de Mouk, une petite miniature à l'huile pratique et portative *per piccoli uomini e viaggianti* (1) mais votre lettre a détruit ce projet, pour ces petites choses, l'à-propos est tout ; la miniature sera pour plus tard. J'ai fait aujourd'hui un dessin qui sera, j'espère, un zyotique souvenir pour le *distintissimo* (2). Cela n'a aucune valeur d'art, c'est même mauvais, mais vous rappelle dans la robe bleue du matin, passant votre main dans vos cheveux défaits, les réunissant sous le menton ; c'est un souffle, mais je m'imagine que c'est ce qu'il faut.

Pour vous parler de mon tableau il faudrait un peu moins de superstition (lorsque je parle d'un travail, je me figure le faire moins bien) ; laissez-moi encore quinze jours de silence, je vous dois cependant l'aveu que je me sens fort en ce mo-

(1) Pour les voyageurs.
(2) Le plus distingué.

ment ; il me semble qu'avec trois ans d'indépendance, argent, solitude et séquestrement moral, je ferais de mon *Dante* une des plus belles créations poético-plastiques de notre époque, tout se réduit à une question de temps, rien que cela. Puis, à certains moments, je jure que vendant mon tableau, et de ce fait achetant ma liberté pour quelque temps, j'irai faire le rapin, le nettoyeur de palette, le je-ne-sais-quoi pendant un an chez M. Ingres, pour terminer une certaine partie de mon éducation de peintre. Mon Dieu ! pour me diriger à Paris comme vous me le promettez, il vous faudrait connaître mon faible cœur ; vous ne le connaissez que « clear » et « placid » ! De vous seulement, je reçois des lettres bienfaisantes. Adieu, Zy adorable.

Mme d'Agoult à Lehmann.

Lyon, 24 *octobre* 1839.

La mouque-sœur (1) est aussi mouque-sœur que possible. Même taille, mêmes cheveux, même teint, même front, mêmes yeux, même nez, même froncement de sourcils. Seulement une grande bouche et pieds et mains énormes, en tout je ne sais quoi de plus plébéien et de plus vivace que Mouche.

(1) Sa fille Cosima

Les pleurs sont supportables ; elle est disposée à l'obéissance. Puisque vous m'avez conté votre bateau à vapeur, je veux vous conter le mien. Je m'étais assise seule sur un banc, armée de l'*Enfer* du Dante, afin d'éloigner les causeurs, mais cela ne servit à rien. Le mal de mer ayant gagné Annette, sans que je m'en aperçusse, une dame obligeante l'établit dans ma voiture avec Cosima et vint me rendre compte de son opération, force fut de la remercier et de nouer l'entretien. Le frère de la dame vint bientôt s'y joindre, jeune homme agréable qui, « s'il avait le Torse dans son jardin payerait des ouvriers pour l'emporter » et qui « aime le Laocoon parce que cela lui fait éprouver tout juste ce qu'il éprouverait en voyant l'action véritable », nouveau principe d'esthétique ! Peu à peu toute la société se groupa autour de nous et j'eus un salon. Un comte Muzzareli (pour lequel je vous donnerai une lettre quand vous irez à Sienne) me fait la description de son château gothique où il passe doucement sa vie avec femme et enfants ; la femme passionnée botaniste, lui chasseur et amateur de chevaux, cherchant une gouvernante anglaise pour ses enfants et chargé en outre de 50 ou 60 menues commissions pour dame. Il me fait des vers, m'engage à venir passer l'été chez lui, et je me charge en revanche de ses commissions. Un jeune Brésilien, couleur fromage de gruyère, me fait boire du vin de Champagne et me donne des tubéreuses, toutes

choses enivrantes ! Il s'appelle d'Albuterque et viendra me voir à Paris pour achever de me tourner la tête. Un *scienziato* (1) français venant de Pise, petit homme discoureur, disputeur, hâbleur, espèce française s'il en fût. Il m'assure qu'il s'est aperçu que partout où il allait, son nom produisait un effet magique ! Aussi ai-je tenu à l'ignorer. Le curé de Laon, espèce de Gerbet (2) aux petits pieds qui accepte une place dans ma voiture pour aller jusqu'à Paris, puis m'est enlevé par M. de Mérode (le beau-père de Montalembert) qui l'emmène dans le Midi, etc., etc. Les voyant tous si bien en train, je les ai fait veiller jusqu'à 3 heures sur le pont avec cigarettes et thé, *with sandwiches ;* aussi j'ai fait *furore.*

De Marseille ici, sans m'arrêter ; le froid et la brume augmentent à chaque pas. Cela est très attristant, pourtant je tiens bon. Ici, longue lettre de Franz qui cheminait par *vetturina* (3) en sotte compagnie vers Bologne. Lettre de la Marliani tout aimable, toute radoucie. Quelques mots de conversation doivent tout arranger, dit-elle, entre gens qui s'aiment et s'estiment ! George se meuble un pavillon rue Pigalle. L'ayant pris avec elles deux sur un très doux ton, je le maintiendrai et je leur apprendrai à cancanner.

Adieu pour aujourd'hui.

(1) Un savant.
(2) Mgr. Gerbet, évêque de Perpignan, écrivain, disciple de Lamennais se sépara de lui (1798-1864).
(3) Petite voiture.

Faites-moi le plaisir de très peu montrer mes lettres et pas du tout les tendresses que je vous y dis. Je vous expliquerai pourquoi. Les gens qui ne savent pas bien le français et comprennent mal la valeur des termes en confondant les uns avec les autres, font d'étranges *mistakes*. Ainsi Bryczinsky me certifiait que je vous avais écrit : mon bien-aimé ! Or vous savez ce que veut dire « mon bien-aimé » dans une lettre de femme !

Paris — 3 novembre. — Arrivés. L'appartement retenu rue Pigalle ne me convient point. Je descends provisoirement rue Laffitte, Hôtel de France, et j'en cherche un autre. Comment ne m'envoyez-vous pas la lettre pour Duban ? J'ai trouvé ici l'assortiment de coraux infâmes ! ! ! Vilain pataud que vous êtes ! Il faut que vous me fassiez pour 67 francs de dessins (à 20 sous pièce, c'est leur véritable valeur !) pour que je vous pardonne ! — Votre lettre m'arrive ce matin. Je n'ai pas encore le paquet d'écharpes. Les arabesques zyotiques sont merveilleusement exécutées et je vous conseille de cultiver le genre arabesque ; avec cela et les caricatures, vous êtes au moins sûr de ne pas mourir de faim. Je suis tout enchantée de cet arrangement de mon portrait, cela fera un effet superbe sur le badaud. A propos, je suis en voie de concessions (Franz n'étant pas ici, je veux en profiter pour être convenable) et d'une part je ne vous logerai pas, de l'autre je ne me soucie

guère que mon portrait soit dans votre atelier à côté de celui de Franz. Ici on pardonne les grands scandales, mais on rit des petits, et il ne faut point faire rire quand on est aussi grave que Zyi. Donc, je propose que le portrait soit déposé chez moi avec permission à vous d'y mener tous les jours et à toute heure qui vous voudrez. Cela vous contrarie-t-il beaucoup ? Ne mettez point les vers de Ronchaud au tableau Lamennais, j'ai changé d'avis.

Franz ne va pas encore à Munich, je crois. Il ne se décidera qu'à Vienne. Faites-lui vos demandes directement car, par moi, le détour est trop immense.

Suite du cancan Marliani. Après deux jours, j'écris à la Marliani que je suis ici, que je ne puis aller chez elle parce que je crains d'y trouver du monde et ainsi de trahir l'incognito que je veux garder, que je la prie de m'envoyer son mari, etc., etc. Elle répond : qu'elle est au lit, que son mari va venir et me dira les heures où je la trouverai seule, etc., etc. Il vient le soir. Après avoir causé de mille choses, je lui dis : « Eh bien, votre femme a donc perdu la tête, elle m'écrit lettre sur lettre auxquelles je ne comprends rien, etc., etc. » Là-dessus, il me fait une seconde version. Sa femme et lui ignorent absolument ce qu'a Mme Sand. Sa femme s'est reproché d'avoir montré une lettre de moi à Mme Sand en se disant : « C'est peut-être moi qui, par mon indiscrétion, ai été cause invo-

lontaire du refroidissement, etc. Mais comme vous lui avez très bien dit, ajoute Marliani, la communication des lettres était chose supposée et admise dans une intimité comme la vôtre, aussi c'est un enfantillage de ma femme de se troubler de cela, etc. » J'accepte cette nouvelle version, je me refuse à entrer sur le terrain du cancan et réduis toujours la question à ses termes les plus simples : Mme Sand cesse de m'écrire ; je lui en demande le motif, qu'elle s'explique ou bien nous oublierons que nous nous sommes jamais connues. Marliani, qui du reste est, dit-on, très faux, paraît peu enthousiaste de Mme Sand, il rejette très loin toute connaissance de ses affaires, toute responsabilité, toute participation dans ses actes.

Ch. Didier (1) me dit qu'il a (lui Didier) cessé tout rapport intime avec Mme Sand, qu'elle est entrée dans une voie déplorable de fausseté et d'intrigue, que les Marliani eux-mêmes sont très las de leur hospitalité, que beaucoup d'amis se sont retirés, que le monde est devenu impitoyable pour elle, etc., etc. (mais Didier n'est pas un juge impartial) bref, elle voit assez médiocre compagnie : Bocage (2), Calamatta, Em. Arago (3), Chopin, etc. mais pas un homme sérieux. Les Polonais lui en veulent de tuer Chopin. On dit qu'ils ont l'air (elle

(1) Charles Didier, littérateur-journaliste (1803-1864). Il dirigea avec Lamennais le journal *Le Monde*.
(2) Bocage, acteur célèbre (1797-1863).
(3) Emmanuel Arago, homme politique, membre en 1870 du gouvernement de la Défense Nationale (1812-1896).

et Chopin) de se porter sur les épaules. Chopin se serait pleutrement conduit avec Mallefille... enfin... enfin. Je doute fort qu'il y ait entre nous autre chose qu'un replâtrage, tout au plus. Chopin doit avoir dit aussi un fort méchant mot sur Franz ! — Figurez-vous que toutes ces grenouilles coassent contre le projet du monument à Beethoven. Toute la racaille musicale s'indigne et crie à la forfanterie, à la blague, à l'impudence ! à l'imitation de Paganini ! Enfin, je suis déjà ennuyée de Paris et je crains que tout le mal que je vais me donner pour y rester ne soit peine bien perdue ! Rien de plus aujourd'hui. Je suis bête et maussade. Où sont nos bonnes matinées de la Villa Massimiliana, et nos bonnes soirées de Rome ? et lui ? et vous ? Que suis-je donc venue faire ici ?

Lehmann à Mme d'Agoult.

Rome, 20 *novembre* 1839.

Une belle plante, arrachée au sol qui lui donnait la vie, ne souffrirait pas plus que vous, pauvre femme, jetée au milieu de cette fange de Paris. J'appréhende tellement le froissement d'un monde tumultueux et malveillant que j'arrive presque à comprendre ce que vous avez éprouvé. Peut-être quelques compensations seront-elles venues adou-

cir là rudesse du premier choc ? L'amitié inébranlable du bon Ronchaud, la cordiale affection de Mme Liszt (1) vous auront dédommagée de l'inextricable nœud « georgien » dont j'attends avec curiosité le dénouement. Enfin M. d'Albuterque n'aura pas manqué d'éclaircir votre sombre retraite par les rayons de sa peau de gruyère... Quand vous saurez que Liszt a entre les mains en ce moment le dessin zyotique promis ; quand j'aurai ajouté de bonnes nouvelles de Daniel qui devient charmant, prend même considérablement l'air mouk et a un « pleurer » si intelligent et si tendre, qu'au lieu d'en être irrité comme d'autres pleurs d'enfant, on en est touché, vous serez apaisée.

J'avais été m'informer de l'arrivée de la diligence de mardi, persuadé que mon frère (2) ne pouvait venir que ce jour-là. Une demi-heure après, il était dans mes bras ! Lundi, nous fîmes une partie à Frascati, Grotta Ferrata, Castel Gandolfo, Albano. Temps admirable, chaleur remarquable au 18 novembre. Joignant l'utile à l'agréable, je partis mardi pour Palestrina. Vous croyez connaître toutes les vicissitudes de ce voyage en vous rappelant celui que nous fit faire Louis le baron protecteur ? (3) Eh bien ! non ! Pour avoir une idée des charmes du mien, représentez-vous des chemins sans pavés, vraies mares de boue prove-

(1) Mère de Franz Liszt.
(2) Rodolphe Lehmann né en 1819, peintre de talent.
(3) Louis de Ronchaud.

nant des pluies d'octobre, et un *cavalucero* (1) ennemi du galop qu'il s'agissait à tout moment d'arracher à une chute certaine ! Cependant, je parcourus au pas quinze milles dans le beau bruit triste des feuilles mortes jonchant le sol ; devant moi, la vue de la campagne. Rome et la chaîne des montagnes de la Sabine me parurent un grand enchantement auprès des six heures que je dus passer le lendemain sur la route du retour.

Après ma visite chez Daniel et un souper d'œufs et de bouillon chez la Sora Lavinia, je me mis au lit. Une pluie diluvienne m'éveille à quatre heures, je monte à cheval dans une complète obscurité, mon coursier, conduit par un paysan, glissant sur le pavé antique. Après deux heures de route, le jour commence à poindre, la pluie à diminuer ; je reconnais un cheval assez gaillard et, bien qu'il n'eût pour toute bride qu'une corde au nez, pour selle une chose sans nom, je résolus de laisser là mon guide et d'aller à Rome au galop. A dix heures j'étais sur le Forum de Trajan et à midi, après dix-huit milles à cheval et dix-huit heures de jeûne, je déjeunai d'un bon appétit !

Je ne crains pas de vous conter ce petit tour de force pour vous faire trouver plus agréable votre bon canapé, votre bon petit feu et votre bonne voiture.

Vos portraits continuent à m'attirer beaucoup

(1) Petit cheval.

de visites ; quant à votre proposition, vous savez que vous en êtes la maîtresse, et moi l'humble serviteur, ainsi je prendrai vos ordres. J'ai toujours trouvé très sage de ne pas me loger, vous le savez !

L'écho de la racaille coassante m'arrive jusqu'ici, j'aimerais savoir plus de détails pour pouvoir mieux « taper ». Une chose plus sérieuse, ce sont les appréhensions de M. Ingres ; aimant et estimant Liszt comme le modèle de la vertu et de la franchise, il craint qu'il ne soit entraîné dans une affaire sans fin. Il voudrait qu'il ne prît point d'engagement illimité et croit impossible que le monument se fasse à moins de 100.000 francs.

Quant à ce que certifie Bryczinsky, je puis vous certifier, moi qui ai relu depuis le moindre poulet jusqu'à votre dernière lettre, que l'expression tendre que vous citez ne s'y trouve point, et qu'il n'y en a même pas qui pourrait occasionner une *mistake*. Je n'ai jamais montré un mot de vous, excepté l'article de Liszt sur Ingres. Veuillez me croire assez de pudeur pour ne pas jeter de telles perles aux pourceaux !

Ce soir, en sortant, j'ai rencontré le duc de Cadore, sa fille voulant monter chez moi. Je les ai reconduits, ils sont ici depuis deux jours. C'est fort poli.

Vous demandez : où est-il ? Où êtes-vous ? Que suis-je venu faire ici ? Il est allé faire de l'argent et de la gloire, puisque c'est l'atmosphère qu'il faut pour respirer. Moi je me figure faire des

essais en bas de la même échelle, mais je me trompe peut-être. Vous, vous devez nous attendre un petit moment et dire aux gens : « Ils vont venir tout à l'heure. » Pardon de la plaisanterie, je sens trop profondément le côté grave de la question pour prétendre vous répondre ou vous consoler. Adieu.



La position délicate de Mme d'Agoult l'obligea à se séparer de ses filles. Durant l'hiver, elle les confia à la mère de Liszt. « Hardiment, tête levée » selon sa propre expression, elle s'occupa de son installation et tenta de se refaire une place dans la société, en accueillant chez elle toutes les célébrités littéraires. Elle se réconcilia avec sa famille et, momentanément, avec George Sand comme le lui avait conseillé Lehmann. Ce dernier, malgré ses découragements d'artiste, lui apporta le réconfort de sa pensée fidèle. A travers le compte rendu de la nouvelle vie parisienne de Marie d'Agoult, quelques mots laissent entrevoir l'effort qu'elle eut à soutenir, la tristesse qu'elle en ressentit. Près de Liszt acclamé, triomphant, son cœur tourmenté demeurait.

Mme d'Agoult à Lehmann.

16 *novembre* 1839 *au soir.*

Je n'ai pas grand'chose à vous dire de neuf. Ce

matin seulement, j'ai arrêté un appartement rue Neuve-des-Mathurins (1), c'est au second. Vue de beaux jardins. Maison infiniment convenable. L'appartement sera facilement charmant. Je le paye 3.000 frs. Je viens d'écrire à Duban pour un de ses élèves car, ne voulant décorer que deux petits salons et encore fort simplement, il serait absurde de le déranger pour cela. On me fait une très belle argenterie. Ma maison est montée : un valet de chambre très respectable, une cuisinière et un groom, voilà mon personnel. Je crois qu'à très peu de frais j'aurai un salon agréable. Le peu de gens que j'ai voulu voir jusqu'ici me témoigne beaucoup d'empressement. Ma position un peu délicate me plaît. J'aime la difficulté presque autant que l'*alta solitudine* (2), ce sera drôle si je m'en tire à mon honneur ! Mes relations avec mon frère (3) sont devenues excellentes. Nous avons commencé fort rudement, puis les derniers jours (il est reparti pour la Touraine) nous ne nous sommes plus quittés. Vous ai-je écrit que j'avais rencontré George chez la Marliani et que nous nous étions embrassées ? Comme j'ai toujours pour Franz une espèce de journal en permanence sur ma table, je confonds ce que je vous écris à tous deux. Votre *conseil* est superbe ! ! ! Si vous étiez ici, je vous expliquerais comme quoi je ne

(1) Actuellement rue des Mathurins.
(2) Devise gravée sur une bague offerte par Liszt à Mme d'Agoult.
(3) Comte Maurice de Flavigny, pair de France.

il s'en est fallu de bien peu que je ne le fisse ; avec quelques tours de plus et un peu moins de pédantisme, je tombai chez vous comme un boulet en temps de paix. J'étais si épuisé, si triste, et abattu comme une journée de sirocco, j'allais chercher l'oubli en compagnie d'un livre dans cette délicieuse Villa Borghèse dont vous n'imaginez pas le charme quand la nature est de belle humeur, mais qui, dans son accablante immobilité, ne me montrant que ma propre image, était peu propre à aiguiser mes esprits émoussés. Qu'est-ce donc que ce doute épouvantable de mes moyens ? Mon Dieu, pardon... je croyais vous parler.

L'autre jour, je me plaignis à je ne sais qui, de ne savoir exceller en rien, j'oubliais que je savais vous être commode à tous deux mieux et plus longtemps que tout autre, je me le rappelle en relisant votre lettre. Vous ne vous moquez pas de moi, n'est-ce pas ? Un autre en la lisant en serait convaincu ; mais j'ai conscience que vous me dites toutes ces bonnes choses sérieusement, aussi me consolent-elles de beaucoup d'autres moins bonnes. Le sympathique habitant de Sta Catharina al Angelo (on vous dit séparés) a bien deviné ; cent fois je détonne : « Cœur, que la consolation ne t'abandonne pas ; il y aura encore plus d'une lutte » (1) mais elle m'abandonne quand même.

(1) Lied de Schubert.

crains qu'il ne trouve pas ici le terrain aussi bon qu'il le faudrait. L'amour de l'art ne gagne pas. Tout le monde remarque un progrès visible d'égoïsme et d'avidité. On prétend même que la conversation se perd. Vous ne ferez point de second portrait zyotique, je suis fort changée et fort souffrante, l'air de Paris ne me va point... J'aime aussi mieux ne rien entendre de votre tableau. Vous ne pouvez pas le juger, ainsi ce que vous m'en diriez ne serait guère pour moi qu'un thermomètre de votre humeur et, à la distance où nous sommes, il est absurde de s'inquiéter de l'humeur les uns des autres, attendu qu'on n'y saurait que faire et que d'ailleurs du moment où on songe que l'autre est triste, l'autre est gai comme une linotte et vice-versa.

Adieu. L'idée de Bartolini est de faire un petit groupe de ses 7 notes. Je lui transmettrai l'observation de M. I. comme étant de moi. Je crois que le brave *statuaire* confond dans sa cervelle italienne l'Harmonie et la Symphonie. Il a eu la bêtise de se rendre ennemi Jules Janin qui lui fait une guerre absurde. Il le déclare à peine l'égal de Canova (1) et faiseur de statues efféminées. Adieu encore. Gardez-nous votre bon et noble cœur, qui jamais y lira mieux que nous ?

(1) Antoine Canova, sculpteur italien considéré comme le restaurateur de son art en Italie (1757-1822).

Lehmann à Mme d'Agoult.

26 *novembre.*

J'ai à rectifier une erreur de ma dernière lettre. L'assertion du pauvre Bryczinsky n'est pas absolument sans apparence de fondement. J'ai retrouvé un billet envoyé de Pise à Livourne que vous lui aviez adressé pour moi, j'ai cru devoir le lui montrer, voulant le convertir à la croyance en l'amitié. Il porte : « Cher, bon, noble, excellent, très aimé, Lehmann », ce qui est pourtant bien différent de « mon bien-aimé » pour quiconque a du sens !

Dans le numéro de l'*Artiste* qui contient votre article sur Gênes et Florence s'en trouve un de Planche (1), sur les démêlés de M. Ingres avec l'Institut, dont (entre nous) M. I. est ravi et qui, à cause de cela, bien que Planche soit un de mes ennemis les plus impitoyables, m'a fait grand plaisir. La question y est très bien comprise. Seulement son matérialisme l'entraîne à n'apprécier que les moyens, lignes, couleurs.

Arrivée de votre lettre du 16 novembre.

Où donc avez-vous appris à lever des plans ? Celui de votre appartement m'en donne une idée. Je l'imagine délicieux. Le quartier est parfait, vos

(1) Gustave Planche, littérateur, critique (1808-1857).

bonnes relations avec votre frère et les quelques personnes exquises que vous voyez, forment un ensemble agréable. Delacroix est trop artiste pour ne pas sentir, malgré lui, l'importance de M. Ingres, a trop d'esprit pour laisser voir le contraire et est trop bien élevé pour l'opposer à une admiration aussi prononcée que la vôtre. Qu'il succède en paix à Chopin ! L'espoir ou la crainte d'être ou de ne pas être l'amant de qui que ce soit ne me ferait pas donner un coup de pinceau de moins à mon tableau ! C'est de cela que dépend mon départ et je gagnerai mon pari de la Villa Borghèse. Votre description de l'avilissement de Paris m'effraye, mais *alea jacta est,* je passerai le Rubicon coûte que coûte.

Lettre adorable de Franz du 21 novembre. Vous serez contente d'apprendre le plaisir que lui a fait le dessin zyotique. Voilà ce qu'il en dit : « Ne m'en voulez pas, mon bon, cher, excellentissime Leh. de ce que je ne vous ai pas écrit plus tôt. Depuis mon départ de Trieste, je ne fais qu'être malade. Aujourd'hui encore, je vous écris de mon lit et les mains tremblantes de fièvre... Mais il n'y a pas de défense de médecin qui y tienne, je ne peux vraiment pas m'empêcher de vous dire, tout d'abord, combien je vous suis profondément reconnaissant du dessin que je viens de recevoir il y a un quart d'heure !...

« J'en ai pleuré de grosses et grosses larmes comme bien vous pensez. Je ne peux pas le quitter

de vue. Au moment où je vous écris, il est là, sur mon lit, tout auprès de moi, jamais je ne veux m'en séparer.

« Seulement, quand nous nous reverrons à Paris, je veux que vous y mettiez votre nom. C'est un enfantillage, mais je ne sais pourquoi, cela me sera doux.

« J'ai la tête trop faible et votre admirable portrait m'a trop remué pour que je puisse beaucoup vous parler d'affaires. Qu'il vous suffise de savoir que mon retour à Vienne a fait la plus incroyable sensation, que le succès de mes concerts surpasse encore celui de l'année dernière, que 4 jours à l'avance il est impossible de se procurer un billet, que près de 200 personnes se sont fait inscrire chez Haslinger pour tous mes concerts possibles, le nombre en allât-il à 30 ou 50.

« En deux mots et fatuitement, Vienne contribuera cette fois-ci plus encore que la précédente à la haute position européenne que j'ambitionne et qui devra être réalisée d'ici à deux ans.

« Ma main tremble, peut-être ne pourrez-vous pas lire ?

« Le médecin sort d'ici furieux de m'avoir trouvé vous écrivant et me défendant absolument de continuer. Effectivement, je suis bien faible et bien enfiévré. Toutefois ne vous tourmentez point, il n'y a rien de lésé dans mon organisme. C'est tout bonnement une extrême fatigue jointe à beaucoup d'irritation nerveuse.

« Adieu, cher et bien cher. Je vous écrirai prochainement. En attendant, je vous embrasse du fond du cœur.

« Tout à vous pour la vie.

« Il est à craindre que je n'aurai pas le temps d'aller à Munich. Dans une dizaine de jours, j'irai en Hongrie, probablement j'y serai retenu plus longtemps que je ne voudrais.

« Encore une fois votre portrait est sublime, entièrement tel que je le veux. »

Vous imaginez mon bonheur ! Je lui ai répondu pour lui dire que jamais peintre et ami n'avait été mieux récompensé. Quels superbes succès que les siens ! Je m'en gonfle comme si j'en étais responsable !

Mme d'Agoult à Lehmann.

20 *novembre* 1839.

Voici des vers de Sainte-Beuve dans la *Revue de Paris* du 25 août.

Mais, ô Léman, vers toi je reviens plus heureux ;
Ta clarté me suffit ; apaisé, je sens mieux
Que *tu tiens en douceur tout* ce *qu'un cœur demande.*

J'ai vu Duban (je vous ai prôné ferme, grand style, ligne pure, études des belles notes d'Italie,

etc. etc. etc...) Il a été charmant et va m'arranger deux petits salons.

Franz a donné à Trieste deux concerts fort productifs. Il est maintenant à Vienne. Chopin ne vient pas me voir. Cela lui est défendu ! Mon Dieu, que les gens d'esprit sont bêtes ! Mon petit noyau grossit peu à peu de gens qui apprennent par hasard que je suis ici. J'ai renoué d'agréables rapports avec Eugène Sue. Je vois souvent M. Bulwer, très souvent Sainte-Beuve, le baron d'Eckstein (1).

A propos, ou hors de propos ! Défiez-vous d'un petit M. Hébert (grand prix de peinture, élève de Delacroix) qui fera le modeste et le câlin et qui est un petit vaniteux très résolu à braver l'influence de M. Ingres etc. etc... Ne lui parlez jamais avec abandon de quoi que ce soit. Tâchez au nom du ciel de devenir prudent, même défiant et pour vous et pour vos amis. Ne parlez pas de moi à certaines gens, c'est le mieux. Duban me dit que le duc d'O. (2) veut avoir la *Stratonice* morte ou vive, il a fait écrire à Rome.

Vous ferez bien de lire l'*Artiste*. Il y a continuellement des articles sur l'École d'Ingres. Hier, concert de Berlioz, assemblée nombreuse et élégante. Succès d'estime. C'est une chose immense

(1) Ferdinand Eckstein, dit « le Baron d'Eckstein », Danois, seul rédacteur du journal *Le Catholique* pendant cinq ans. Savant et penseur (1790-1861).

(2) Le duc d'Orléans avait commandé ce tableau à Ingres en 1834.

(*Roméo et Juliette*). Le côté énergique et le côté fantastique sont incomparablement beaux. Le côté de la tendresse et du sentiment tout à fait manqué. C'est aujourd'hui chose prouvée pour moi que Berlioz est une forte tête et un cœur sec. Il ne pourra jamais faire un bon opéra. Lettre de Franz de Vienne. Le premier jour où il a été au théâtre, toute la salle s'est retournée, on a commencé à applaudir, puis on s'est tu parce que l'Impératrice allait venir.

J'ai revu Delacroix. Je ne crois pas que je l'aimerai, mais il cause bien. Scheffer (1) a eu un succès colossal au dernier Salon, je ne suis pas encore allée chez lui. Je ne vois encore les gens que par hasard.

Dites-moi, cher Clear, croyez-vous pouvoir me trouver à Rome une lampe d'argent ou de cuivre argenté ou de bronze, mais ce serait moins bien, pour mon salon oriental ? Il faudrait qu'elle eût une forme d'encensoir, quelque chose de semblable aux anciennes lampes suspendues dans les églises devant les autels de Madone. Vous me la rapporteriez.

Bryczinsky s'est rendu insupportable à Florence malgré toutes ses belles résolutions. Je crains que ce garçon n'ait point de bonté. Il est très mal avec ses inférieurs ce qui est un bien mauvais signe,

(1) Ary Scheffer dont le grand talent est connu, fit le portrait de Béranger, Lamartine, Talleyrand etc... Sa fille Cornélie épousa Ernest Renan.

quand ce n'est pas une mauvaise habitude prise dans la grande fortune.

Les Mouches sont chez la mère de Liszt. J'en suis fort triste pour mille raisons, mais enfin, il fallait faire cette concession transitoire.

Les cancans Marliani arrivent à l'insupportable, je crois que nous allons droit à une rupture complète avec George. Ces deux femmes mentent à plaisir, moi j'oppose à tout cela une fierté romaine. Elles commencent à se préoccuper de ce que le monde (le monde, dans ce cas-là, c'est 10 personnes) donne tort à George. On va même chercher des choses absurdes, telles que tentatives de m'enlever Franz, de me brouiller avec lui, etc. etc...

Adieu, cher Clear, tâchez de venir bientôt. *L'agréable présence* me fera tant de bien. Je suis dans un grand isolement de cœur.

Lehmann à Mme d'Agoult.

8 *décembre.*

Visite de M. Ingres. Certain de vous parler dans six semaines, j'éviterai la ridicule apparence de fatuité que je me donnerais en répétant les termes exagérés dont il a bien voulu se servir, en voyant vos portraits et le tableau inachevé. Il m'a fait une très juste critique de certains détails de votre

tête et m'a supplié de les retoucher parce que tout le reste est « superbe » de goût et de facture. Je lui ai répondu que j'en avais toujours eu l'intention et lui ai confié mon projet de voyage qu'il a fortement approuvé. J'espère donc que vous me donnerez deux ou trois séances, d'autant plus que vous m'ôtez l'espoir de faire un second portrait.

Réponse à votre lettre du 20. Si je me suis affligé un moment des désagréments qu'ont pu vous causer mes imprudences, j'ai dû en être abondamment consolé par la confiance que vous semblez encore avoir en moi, en m'envoyant ces vers de Sainte-Beuve soulignés comme ils le sont. Voyez-vous, vous êtes aussi beaucoup trop pure et trop élevée pour être prudente et méfiante ; et c'est le propre des imprudences qu'on ne les commet qu'à son insu. Je vous promets que je ferai de mon mieux. Je me réjouis du délicieux intérieur zyotique dans lequel il me sera permis de respirer l'air Zy, il me remettra de l'air infesté de Paris.

Votre M. Bulwer est-il le frère de l'auteur des *Derniers jours de Pompéï ?* Je l'ai lu ces jours-ci, mais ne croyez pas que je ne lise que des romans. Je continue mes moralistes, et lis *Les discours sur les révolutions de la surface du globe* de Cuvier. D'ailleurs tout cela ne sert qu'à satisfaire la vanité, il faudrait avoir une telle forte conviction de son génie qu'elle vous fasse dédaigner tout le reste, il faudrait ne vouloir briller, dominer ou jouir que pour son art.

J'ai vu hier à une soirée musicale de Landsberg, une Romaine qui joue du Beethoven ; malgré six enfants et un vieux mari plein de cheveux blancs et de noir tabac, elle est d'une si noble beauté que j'en suis *matto* (1). Ce matin je l'ai dessinée de mémoire, très ressemblante, ça vaut mieux que les caricatures. Adio.

M[me] d'Agoult à Lehmann.

4 *décembre* 1839.

Je vous extrais ce qui suit de la dernière lettre de Franz : « J'ai pourtant eu une des plus grandes joies de ma vie durant ces jours si tristes. Votre portrait m'est arrivé. Je l'ai reçu avec sanglots. J'ai même écrit tout de suite à Lehmann malgré le médecin. Le fait est que je le trouve admirable. (Ici description.) L'expression de votre visage est très belle. Kriehuber (2) et mon médecin ont été frappés de la ressemblance de nos deux têtes. »

Cher Clear, il est probable que vous pourrez rendre un immense service à une femme que j'aime et estime infiniment, M[me] Desbordes-Valmore (*la poète* amie de Sainte-Beuve aussi), son fils veut devenir peintre. (Ils sont dans la misère.) Je lui ai ouvert un espoir en vous... Quand vous

(1) Fou.
(2) A fait une lithographie de Liszt.

viendrez, nous causerons de cela. Il y a dans ce monde des gens écrasés par le malheur.

Je ne suis point encore emménagée, mais je le serai dans deux jours. Adressez 10 rue Neuve-des-Mathurins. J'ai vu George chez elle. Il y a un replâtrage qui deviendra plus tard un raccommodement. Le mal est qu'elle ne veuille dire ni quoi on a dit, ni qui l'a dit.

Rien de saillant dans ma vie, je suis entourée de gens très aimables pour moi, personne pourtant ne remplace Clear Placid. M. Duban s'occupe de mes petites affaires comme s'il s'agissait de bâtir un Louvre.

Si la lampe que je vous ai demandée était une chose très chère, faites-moi un dessin que je ferai exécuter ici en carton-pierre, il imite parfaitement le vieil argent.

Adieu, cher et bon, aimez-moi toujours.

Liszt à Lehmann.

Vienne, 8 *décembre* 1839.

Mon bon Lehmann.

Mlle Ungher vous enverra ces trois lignes, aussitôt arrivée à Rome. Allez la voir de suite, ce sera la meilleure réponse à faire. Je lui ai dit tout au long ce que je pensais de votre talent et de

votre pensée. Quant à elle, vous l'admirerez et vous l'aimerez, j'en suis sûr.

Par la suite, présentez-lui Chevandier en qualité de Byron paysagiste. Vous savez que j'ai un faible pour lui.

Adieu, mon cher Lehmann, encore un million de bons et sincères remerciements pour votre magnifique dessin et tout à vous de cœur et pour toujours.

Mme d'Agoult à Lehmann.

15 décembre 1839.

Je viens de passer quatre jours d'angoisse. Franz a fait une maladie violente ; à la distance où nous sommes, vous jugez quelles terreurs ! Enfin, il est sauvé et je suis malade à mon tour. Mais encore une fois, Dieu soit loué !

M. Duban est d'une grâce et d'une amabilité dont vous ne vous faites aucune idée. Dites-le bien à M. Ingres afin qu'il sache que sa recommandation vaut mieux que celle de tous les potentats. M. Duban vient lui-même m'apporter des étoffes, discute avec moi pendant des heures l'effet d'un pli, me fait des dessins de meubles, me choisit des vases de chine, enfin s'occupe de tous ces enfantillages comme s'il n'avait que cela en tête. J'ai un plaisir infini à parler avec lui de M. Ingres ; il est bien de la suite des vrais *croyants*. La moitié

de ma vie s'en va en meubles, l'autre est à quatre ou cinq très aimables gens que je vois tous les jours à peu près. MM. Sainte-Beuve, Potocki (1), Bulwer, Sue, Freycinet causent comme on n'a jamais causé en Italie et font passer moins lourdes les heures de l'absence. Vous demandez ce qu'il faut dire sur le monument de Beethoven. Voici : Liszt n'a jamais parlé de donner de sa poche 60.000, mais bien de donner des concerts en Allemagne, en Angleterre et en Russie à cette intention, et de compléter la somme voulue dans le cas où la recette des concerts n'y atteindrait pas. Il consacre ainsi à la mémoire de Beethoven les prémisses de ses voyages, etc...

J'ai revu Mme Sand hier chez M. Marliani et ce matin chez moi. Nous échangeons beaucoup de choses flatteuses. Son dernier article dans la *Revue des Deux Mondes* (*Essai sur le drame fantastique*) est une chose superbe. Chopin (qui n'a pas reparu chez moi tout en sachant que Franz est mortellement malade et que je suis seule ici à recevoir des nouvelles) a essayé de me parler chez M. Marliani, mais je lui ai fait comprendre que j'avais assez de lui. J'ai parlé de vous avec Calamatta. Il a fait un grand éloge de votre talent et a paru s'étonner que vous ayez encore pu faire d'immenses progrès.

Si vous n'avez point acheté de lampe, n'en

(1) Bernard Potocki, fils d'Alexandre Potocki, ministre de la police du duché de Varsovie.

achetez pas. J'ai trouvé ici un lustre vénitien en cristal de mille couleurs qui est d'un *Mille et une nuits* parfait. La nouvelle du jour c'est la brochure de M. de Lamennais (vendue à 10.000 exemplaires). *De l'esclavage moderne.* M. Ingres en ferait des sauts en planche d'horreur ! Toujours même fonds d'idées, la forme moins poétique que celle des *Paroles.*

Les nouvelles de Daniel me donnent une grande joie. Toutefois je vous défends absolument d'y retourner avant votre départ. C'est une vraie folie et au fond une folie sans résultat. Cet enfant est forcément confié à la Providence et au hasard, ce que j'ai de mieux à faire est d'y penser le moins possible. Mouche va beaucoup mieux. L'autre est une grosse rose qui rit toujours.

Dimanche. — Bonnes nouvelles de Franz ; il est parti pour la Hongrie où on lui apprête une réception splendide ! ! Ronchaud arrive : deux ans de monde ne l'ont pas gâté, il me semble qu'il trouve que je vous aime trop.

Voici les écharpes, elles sont divines et me confirment dans mon orientalisme toujours croissant.

Écrivez-moi. Venez bientôt.

Lehmann à Mme d'Agoult.

30 *décembre* 1839.

J'ai devant moi votre lettre du 15, je savais

malheureusement qu'il était malade, je ne vous en parlais pas, vous sentez pourquoi... Dieu soit loué, je le dis avec vous du plus profond de mon cœur !

A la veille de reprendre ma *Sainte,* je ne puis mieux employer mon temps qu'en causant avec vous, excellente et vénérée Marie. Il n'y a eu d'apparition nouvelle dans ma vie que Charles Gay et Mlle Ungher qui me déplaît moins que je ne croyais et M. G... me plaît davantage. Il est venu d'abord avec Bousquet (1) et ça a été touchant de voir son émotion profonde, inexprimable devant le portrait de Franz ; d'ailleurs il lui en parlera. Il est revenu une seconde fois avec La Bouillerie que je n'avais pas vu depuis Lucques, (vous concevez que mon tableau doit leur aller) qui m'a apporté les paroles suivantes de l'office de Sainte-Catherine pour les faire chanter à mes anges : *Veni sponsa Christi et accipe coronam quam tibi praeparavit Dominus in aeternum.* Cela convient délicieusement au sens du tableau.

Votre extrait de la lettre de Franz au sujet du profil Zy m'a de nouveau enchanté. La sympathique ressemblance de vos deux têtes a toujours formé le sujet de conversations, même des personnes qui ne vous connaissent ni l'un ni l'autre.

Quant à Mme Valmore, je n'ai pas besoin de vous dire combien je suis prêt à rendre service

(1) Compositeur de musique, pensionnaire de l'Académie de France à Rome.

en général, et en particulier à une personne qui vous est chère, mais je ne saurais consciencieusement m'empêcher de vous conseiller de faire tout ce qui sera en votre pouvoir pour dissuader le jeune homme de l'idée de se faire peintre. Des gens dans la misère et qui veulent élever un artiste ! Ou il sera médiocre et sans vocation, et alors il ne sortira pas de la misère matérielle, ou il a du génie et alors il sera le plus malheureux des mortels ; c'est presque le condamner aux galères que de lui donner des ailes, à lui qui a les pieds enchaînés. Je pleure en y pensant — du reste une fois la résolution prise, je suis prêt à l'aider comme je pourrai.

Vous êtes dans votre amitié d'une constance vraiment héroïquement belle, vous avez toujours pour moi cette indulgence, que mon innocente présence provoque, mais que loin, je crains toujours de savoir transformée. Cela m'arrive si souvent — presque continuellement — je vous remercie.

Duban m'enchante, il vous faut et vous ne pouvez avoir que des artistes-esclaves ou affranchis ; trouverai-je finie la *Mille et une nuits ?* Chopin est inaccessible à mon analyse. Calamatta ment ou vous l'interprétez mal, c'est-à-dire trop bien ; il a voulu dire qu'il est étonné qu'un jeune niais aussi infatué de lui-même ait pu progresser. Il ne peut pas sérieusement trouver bien ce que je ferai, ni même ce que je fais.

Je suis avide du livre de Lamennais ; je crois bien que M. Ingres jetterait des cris — si vous saviez sur quoi il en jette ! Il travaille en ce moment avec suite et ce qui est plus étonnant avec quelque satisfaction apparente. Bel espoir pour le duc d'Orléans.

Malgré votre défense, je retournerai à Palestrina, c'est très facile et je ne vois pas la nécessité d'augmenter les chances du hasard auquel ce cher Daniel est exposé au lieu de les diminuer.

Enchanté que vous ayez trouvé Ronchaud non gâté. Je lui pardonne le péché de l'envie et lui permets de ne croire que quand il aura vu, dites-lui seulement que moi, je n'avais jamais trouvé que vous aimiez trop qui que ce soit.

Je ne puis plus recevoir de vous qu'une lettre à Marseille où je compte être du 21 au 23 janvier. A bientôt.

Bonne année. Je suis presque honteux de vous écrire ce que je suis obligé de dire à tout le monde, mais vous savez que pour vous, c'est une façon de déguiser toutes sortes de souhaits infiniment sincères.

Mme d'Agoult à Lehmann.

30 *décembre* 1839.

Deux mots seulement, bon Clear, car je suis convalescente, je viens d'être fort malade.

Que de turpitudes j'aurais à vous conter, cher Clear ! et combien le rouge montera à votre bonne figure et la colère à votre cœur en sachant quels ignobles amis j'ai eus. Mais le soleil zyotique n'est pas à son déclin et les méchants ont beau jeter de la boue en l'air, ils ne l'empêchent pas de luire. Mon frère est ici. Nous en sommes revenus à l'intimité de nos plus beaux jours, je n'aurais jamais pu croire qu'il en serait ainsi malgré tout ! C'est un doux triomphe pour mon cœur.

Dites à M. et Mme Ingres mes souhaits ardents pour l'année qui commence.

Adieu. Ceci est le dernier mot que je vous écris.



A son arrivée à Paris, Lehmann loua, 29 bis, rue de la Chaussée-d'Antin un modeste logis, si proche de celui de son amie, qu'il pouvait en apercevoir les fenêtres. Il fut aussitôt « l'hôte attendu », « l'absent qui revient » ainsi que l'avait nommé Marie d'Agoult. Chez elle, chaque jour, il retrouvait Potocki, Ronchaud, auxquels se joignaient tour à tour : Eckstein, Sainte-Beuve, Eugène Sue, Charles Didier, Alfred de Vigny, l'abbé de Lamennais. Celui-ci, un soir, à dîner, fit même une théorie d'art qui enthousiasma le jeune peintre. Liszt lui écrivit de Hongrie et de Vienne, alors qu'il se préparait à exposer les trois tableaux qui lui valurent une grande médaille d'or au Salon :

Sainte Catherine, *une* Madone *et le* portrait de Liszt. *Ce dernier fut offert par Lehmann à Liszt lors d'une soirée privée qu'il donna chez Erard. Le virtuose passa le mois d'avril à Paris avec Mme d'Agoult et repartit au début de mai pour l'Angleterre. Elle le rejoignit à Londres, puis sur les bords du Rhin. La vie semblait à nouveau lui sourire.*

Lehmann, avant d'entreprendre un voyage d'études à Naples et à Pompéi avec Chasseriau et Chevandier, écrivit à sa chère Zy.

Ensuite, leurs lettres s'égarent, les atteignent tardivement...

Lehmann à Mme d'Agoult.

Rome, 2 janvier 1840.

En comptant beaucoup sur votre indulgence, votre discrétion, et toute votre auréole de qualités, j'ose vous prier de donner hospitalité à une pauvre *Vierge* qu'autrefois vous avez aimée (1). Désirant que ce tableau ne soit vu de personne avant les autres, j'ai donné ordre à Astoz de le porter en caisse chez vous, et de ne le déballer que là. Cachez-le absolument et considérez-le comme mon avant-garde.

(1) *La Vierge et l'Enfant Jésus* — Salon 1840.

Mon tableau sera fini après-demain et le 19 je pars.

Infiniment à vous.

LEHMANN.

Mme d'Agoult à Lehmann.

15 *janvier* 1840, 10, *rue Neuve-des-Mathurins.*

Ce matin, mon valet de chambre arrive avec un tableau retourné et une lettre en me disant « qu'on ne sait pas bien si c'est pour moi ». Je reconnais votre écriture... Je fais retourner le tableau... C'est ma *Vierge,* c'est la sainte Madone qui a béni les premiers jours de notre amitié... Les larmes me sont venues aux yeux comme lorsque vous me le fites voir au palais Borghèse... vous vous souvenez ?...

Vous allez donc revenir ! Je n'ai rien fait pour votre atelier, d'abord je n'ai personne de propre à cela dans mon empire (Ary Scheffer a perdu sa mère, vous savez).

Que de choses à vous dire ! de bonnes, de mauvaises, de pires... Votre bonne figure de Clear Placid en aura plus d'une fois d'honnêtes rougeurs !

Franz est très bien. La diète de Hongrie a découvert qu'il était gentilhomme depuis 1200.

Adieu, à revoir. Si vous avez de l'argent, rapportez-moi un melon entier confit de Marseille.

M.

Liszt à Lehmann.

Pesth, 8 janvier 1840.
Adressez chez Haslinger jusqu'au 30 *janv.*

Où en êtes-vous de votre œuvre, cher Clear ? En avez-vous déjà le cœur net ? Et votre voyage à Paris ? Vous ne l'abandonnez pas, j'espère, quoique vous ne m'en parliez pas dans votre lettre. Je me fais une vraie fête de vous y retrouver au commencement de mars.

Mes projets de Hambourg deviennent de plus en plus inexécutables. Je suis trop retenu en Hongrie où j'ai été reçu de manière à ce qu'il m'est presque impossible d'en parler. Peut-être un jour en aurai-je le courage quand nous serons nous trois, mais dans ce moment-ci j'en suis encore trop ému (et vous savez que d'habitude, je suis passablement sec et rétif à certaines émotions) pour vous raconter froidement l'enthousiasme, l'amour, le respect que la masse de mes compatriotes me témoignent de jour en jour davantage.

Ce ne sont plus des succès, des misérables succès ; c'est quelque chose dont vous ne pouvez pas

vous faire idée, car c'est assurément la première fois que cela se passe ainsi.

Le prince Pückler (1) est parti d'ici le lendemain de mon arrivée. Beaucoup de gens donnent pour motif de ce départ la vexation qu'il aurait éprouvée de ne plus être le Lion de Pesth. Je le verrai à Vienne sûrement, avec son Abyssinien, son Grec et ses chevaux que Mehmed Ali lui a donnés (dit-on) et dont il demande, je crois, 45.000 francs (chacun).

D'après ce que je sais de lui, je crains qu'il ne soit nullement propre au rôle de Mécène que vous imaginez. Il est d'abord trop peu riche. Cependant je tâcherai de vous le mijoter s'il y a lieu.

Je me réjouis comme un enfant de vos succès de cette année. C'est assez bête, n'est-ce pas, mais c'est très vrai.

Haslinger (2) a la tête tellement perdue que je crains bien qu'il n'ait oublié la commission (que du reste je l'avoue à ma honte, je ne lui ai donnée qu'une seule fois) du *Schwanengesang*. Serait-il encore temps de vous l'envoyer ? Je crains que non. Écrivez-moi seulement oui ou non.

En fait de nouvelles, je n'en sais guère d'autres que moi, et comme je ne saurais comment vous parler de moi, en tant que nouvelle, vous n'en apprendrez point.

Mme Pleyel est arrivée à Vienne une quinzaine

(1) Grand seigneur saxon, écrivain, né en 1785.
(2) Tobias Haslinger, grand éditeur de musique viennois.

de jours avant mon départ pour la Hongrie. J'ai fait tout mon possible pour lui être utile. Elle en est actuellement à son troisième concert qui a, je crois, pleinement réussi. Peut-être la retrouverai-je encore à mon retour. Son projet est de rentrer à Paris au moins pour quelques mois, d'y donner concert dans les salons d'Erard pour jouer un tour à son mari, et d'y montrer sa belle chevelure qui est plus abondante que jamais.

Avez-vous vu la Ungher ? Quelle impression vous a-t-elle fait ?

Quand vous verrez M. Ingres, soyez assez bon pour me rappeler respectueusement à son bon souvenir. Je lui enverrai les symphonies de Leipzig et lui écrirai quelques lignes à cette occasion.

Adieu, cher Lehmann. Je vous écris à la hâte, ma chambre est pleine de monde et je n'en puis plus de fatigue. Gardez-moi votre amitié car j'y tiens — et sérieusement.

Quant à moi, vous savez que vous me trouverez toujours et que toutes les fois que ce me sera possible, j'irai même vous chercher.

Bien à vous de cœur.

Votre dessin de Marie fait *furore,* même à Pesth où personne ne la connaît.

Vienne, 17 *février* 1840.

Toujours le même, cher Clear ! et cent fois tant mieux, car assurément, vous ne pourriez que

perdre à changer. (Pardon de cette fadaise qui, pour le coup, se trouve être une vérité.) Votre lettre m'a été une charmante surprise et je vous sais un extrême gré d'avoir trouvé dix minutes au milieu de votre tohu-bohu parisien, pour me dire que vous songez à votre ami.

Malheureusement mon retour est encore ajourné d'une quinzaine. Ce ne sera que vers le 15 ou 20 mars que je serai au milieu de vous et un peu avec moi-même. J'arriverai au plus fort de votre coup de feu. Nous courrons de suite *nous* admirer au Louvre, n'est-ce pas ? Je me réjouis comme un enfant de revoir vos belles peintures.

Gay m'a écrit son enthousiasme de votre portrait, et avec une sorte d'admiration contristée de votre *sainte*. Son catholicisme explique ce sentiment.

Que devient votre projet du profil de Marie ? Cela me paraissait une idée extrêmement heureuse. Si jamais vous l'exécutez, ce sera le portrait que je garderai dans ma chambre. C'est ainsi que je veux la voir, debout, et ajustée comme nous en sommes convenu.

Je suis charmé que vous vous soyez lié avec la Ungher ; c'est une charmante et excellente femme. Vous savez du reste mon opinion sur elle : encore une fois, je suis enchanté que vous vous soyez convenus.

Je viens d'écrire deux lignes à M. Ingres, en lui recommandant un peintre dilettante de Vienne,

qui s'est chargé de lui remettre les symphonies. Breitkropf les a magnifiquement, c'est-à-dire convenablement éditées.

Vous ne me donnez pas de nouvelles de Chevandier. Si vous avez occasion, faites-lui mes amitiés.

Adieu, très cher Clear. Nous resterons toujours ce que nous sommes, en bonne et forte paire d'amis, n'est-ce pas ? Tout à vous fraternellement.

Lehmann à Mme d'Agoult.

Paris, 12 juin 1840.

Très honorée Comtesse ou vénérée ou très vénérée Comtesse. Madame, amie très chère,

Je ne connais rien de plus embarrassant que de vous trouver un nom épistolaire tant soit peu convenable ; je trouve Madame trop cérémonieux, Marie ou Zy, trop familier, chère madame et amie, détestable, ma chère amie, trop tendre ou trop conjugal, amie, trop prétentieux, enfin je ne sais comment faire, chère Zy, conseillez-moi.

Je reste quelquefois de longs moments à regarder les « yeux fermés » de votre chambre ; ce qui était pour moi une cause de joie devient ainsi une cause de tristesse. Enfin... Je sais que vous avez fait une excellente traversée. Comment avez-vous trouvé mon oncle, qui est, nouvelle victime, enchanté de vous ? J'imagine une caricature qui

représentera « Le culte zyotique non salarié par l'État » en trois tableaux. Première chapelle : Zy et son grand prêtre. Deuxième chapelle : Zy dépouillée de son grand prêtre et entourée des petits prêtres Clear, Ronchaud, Bulwer et Potocki. Troisième grande chapelle, où sera le peuple dans divers compartiments : Alphonse en bedeau avec la hallebarde repoussera les infidèles, les mécréants, George Sand, Chopin et Sainte-Beuve, etc... et Auguste en enfant de chœur (il en a toutes les habitudes) brûlera de l'eau de Lubin !

B. m'a présenté chez Thiers. Quelques mots insignifiants échangés avec Thiers. Langueur artificielle de Mme Thiers. Patronage bienveillant de Mme Dosne.

J'ai été voir Janin ; il m'a incroyablement bien reçu, m'a montré son appartement de femme entretenue et m'a demandé si je voulais dessiner la tête de la *Vierge aux Candélabres* de Raphaël pour que Calamatta la grave pour le journal l'*Artiste*. Ce tableau, comme toute la collection du duc de Lucques dont il faisait partie, est à vendre à Paris. La famille Mouk a bien fait de les aller voir avant leur dispersion.

J'ai proposé à Mme Récamier de faire un croquis de Chateaubriand dans l'idée de lui laisser un souvenir et de vous en faire un calque (1). Chateau-

(1) Quelques années plus tard, Hortense Allart de Méritens écrivait à Lehmann : « J'avais songé aussi dans les dernières années de M. de Chateaubriand à l'engager à vous appeler ; il disait oui, et puis il était malade, indécis ; nous eussions

briand a horreur des portraits, mais comme ils passeront probablement l'hiver à Rome avec Ballanche et Ampère (1), Mme Récamier le travaille pour que je puisse faire une peinture d'elle en pendant de celle de Mme de Stael de Gérard. Cela m'irait *assaïe* (2).

Stürler est resté sur une très mauvaise impression de votre dernière soirée où Amaury Duval (3) a fait ce croquis que personne n'aime. J'ai tâché de l'apaiser, mais son caractère épineux ne peut que vous blesser sans pour cela en être adouci.

J'ai fait le portrait de votre frère, le dessin est admissible, vous jugerez du reste. Il a été plus charmant et plus causant que jamais.

Bulwer que j'ai été voir un instant hier au soir est extrêmement *astonished* (4) de ce que nous n'ayons pas de vos nouvelles.

Pourquoi donc ce silence obstiné ? D'aimables amis répandent le bruit que Franz est à Paris, qu'on l'a vu ! ! J'ai arrêté ma place dans le courrier de Marseille pour le 27. Chasseriau et moi nous

eu un portrait de lui qui manque, car sa figure était devenue plus fine, plus imposante que dans le portrait de Girodet. Sa statue est belle, mais le front est trop avancé ; il a l'air rêveur, mais il avait aussi l'air fin et plus dégagé. En lui la chevalerie s'unissait au songe, et souvent en le regardant, je croyais que vous auriez compris tout cela. »

(1) Jean-Jacques Ampère, fils du célèbre savant.

(2) Assez.

(3) Élève d'Ingres, ami de la famille Nodier dont il fréquentait le salon à l'Arsenal, fit entre autres le portrait de Mme Ménessier Nodier, décora une chapelle à Saint-Merry et à Saint-Germain l'Auxerrois : peintures dans le genre néo-grec. Il écrivit d'intéressants souvenirs sur l'atelier d'Ingres.

(4) Étonné.

sommes seuls dans la voiture et allons ensemble jusqu'à Rome. Son esprit me plaît de plus en plus, je n'ai pas souvent vu quelqu'un d'aussi naturellement original. J'espère être à Rome le 4 juillet, à Naples vers le 15.

Dites à Franz combien je l'aime et gardez un bon souvenir de votre Clear.

Mme d'Agoult à Lehmann.

16 *juin* 1840.

Votre oncle qui m'a été très secourable durant la traversée (vous savez que vos prévisions sur Bernard Potocki étaient justes et qu'il m'a conduit jusqu'à Rome), vous aura dit que j'étais en bon train et en bon appétit. (Il paraissait épouvanté de mes repas à la Gargantua.) Ce qu'il ne vous aura pas pu dire, c'est que mon voyage m'a été bon de toutes façons ; que les difficultés qui s'élevaient comme des montagnes dans mon esprit se sont trouvées être des taupinières qu'on écroule du pied ; qu'enfin la vie revient à mon âme ainsi qu'à mon corps. Soyez-en un peu content.

Je suis établie à Richmond, un des beaux sites de l'Angleterre. Franz va à Londres les jours de concerts. J'ai retrouvé ici deux anciens amis, l'ambassadeur d'Espagne Alava et un

M. Greville (1) ; j'ai noué aussi connaissance avec Parish et Ole Bull (2), grand talent, aimable sauvage, inappris, colère et inoffensif comme un enfant. Voilà jusqu'ici tout mon *personnel.* En fait d'art, j'ai vu les marbres du Parthénon une seule fois et Kean dans *Hamlet.* Ce sont, je crois, les deux extrémités possibles (dans le beau) de l'esprit humain, mais le moi tient encore trop de place dans mes préoccupations pour que je puisse dire quoi que ce soit qui ait le sens commun sur autre chose.

Mes projets sont encore incertains. Les bains de mer et un voyage du Rhin sont vraisemblables.

Écrivez-moi le plus tôt possible et comptez toujours et en tout sur les Zyis.

M.

Londres, 24 *juin* 1840.

Un petit mot d'adieu avant notre départ. J'ai été bien paresseuse, ou bien oublieuse en apparence mais vous me devinez, j'en suis sûre : il y a dans la vie des moments de préoccupation égoïste... Avant de songer à vivre dans les autres, on veut savoir si l'on peut vivre par soi-même, on se retire au plus profond de son cœur, on y scrute sa pensée, on y cherche Dieu... Maintenant que je l'y ai trouvé, je vous écrirai mieux.

(1) Henry, William Greville, écrivain anglais attaché à l'ambassade britannique à Paris de 1834 à 1844.

(2) Célèbre violoniste norvégien né à Gand en 1808.

Votre lettre m'a fait grand plaisir et m'a amusée. Le meilleur moyen quand on ne sait comment s'appeler c'est de ne pas s'appeler du tout. C'est celui que je pratique avec plusieurs de mes amis inqualifiables. Comment a-t-on su à Paris que Potocki m'avait accompagnée ? M. Bulwer m'en fait d'agréables plaisanteries auxquelles je vais répondre.

Mes projets sont toujours indécis. Ma santé va de mieux en mieux. Savez-vous qu'il n'est pas impossible que nous allions à Hambourg pour une semaine ? L'air de la mer me fait tant de bien que je ne craindrais pas cette traversée un peu longue.

Mme Moschelès (1) que j'aperçois au théâtre ou aux concerts me fait une mine féroce.

Dohler (2) est bon et charmant enfant sans aucune vanité, et je conçois qu'on le prenne entre autres. Sa princesse (3) a écrit à Franz un jugement fort original sur moi. Stürler est un de ces hommes dont il faut caresser la vanité sans relâche sous peine de les blesser. Que Mme Récamier fasse cela pour Chateaubriand, bien, mais moi pour Stürler !

Je me réjouis de votre voyage avec Chasseriau.

(1) Femme d'Ignace Moschelès, pianiste tchèque, compositeur d'études et de sonates. Élève de Weber, professeur de piano à Leipzig sur la demande de Mendelssohn — a connu Beethoven (1794-1870).

(2) Theodor von Döhler, musicien.

(3) La princesse Christine Trivulzio Belgiojoso, célèbre patriote italienne, amie de Liszt (1803-1871). Lehmann fit d'elle un intéressant portrait, exposé au Salon de 1844.

Apprivoisez-le-moi pour l'hiver prochain. Je suis sûre qu'il m'ira beaucoup mieux qu'Amaury (1). Merci pour mon frère. Merci pour tout.

Adieu, mon cher Clear. Je suis tout en l'air ici. Demain, je retourne à Richmond d'où je vous écrirai.

Franz vous embrasse et me reproche de n'avoir pas plus insisté pour vous amener.

M.

Liszt à Lehmann.

Londres, mai ou juin 1840.

Je suis très sensible à votre lettre, cher Clear. Vous êtes de l'infiniment petit nombre d'amis (je ne sais si j'en compterais jusqu'à trois) dont le souvenir m'est toujours doux et bon.

Nous nous sommes peu et médiocrement vus à Paris. Cela devait être. J'étais plus que préoccupé. Vous saurez peut-être un jour de quoi et pourquoi. Mais dès aujourd'hui, j'ai besoin de vous dire que mon amitié, telle qu'elle était à nos beaux jours de Rome et de Lucques, n'a pas changé et ne peut pas changer.

J'ai écrit à Vienne : aussitôt qu'elle m'aura répondu, je vous communiquerai sa lettre. L'ad-

(1) Amaury Duval.

mirable artiste (1) en question m'a toujours semblé hermaphrodite au moral. Cela est merveilleux dans certaines circonstances et peu gracieux dans d'autres. Quoi qu'il en soit et qu'il arrive, vous avez tout lieu d'être satisfait d'elle et de vous (ce qui est l'important dans ces sortes de relations) si ce que vous m'avez dit est exact.

J'ai engagé Marie à vous faire faire un tour de Londres. Vous ne doutez pas du plaisir que j'aurai à vous revoir et ce voyage ne me paraît pas contraire à vos intérêts. Tâchez de vous y déterminer.

Adieu et à revoir peut-être. Comptez sur mon plus entier dévouement en toute occasion.

Bien à vous de cœur.

Mme d'Agoult à Lehmann.

Coblentz, juillet 1840.

Je ne sais rien de vous depuis que vous avez quitté Paris. Écrivez bientôt en adressant rue Neuve-des-Mathurins, j'ai bien besoin de revoir vos merveilles de calligraphie.

Je me promène sur le Rhin. Franz donne des concerts à Baden, à Ems où est l'Impératrice, à Francfort, etc., etc. Moi, je me porte à merveille, sauf la cheville qui reste un peu enflée. Il est probable que je prendrai les bains de mer au mois

(1) Sans doute Caroline Ungher.

d'août et encore possible que ce soit à Helgoland, en ce cas, je verrai votre excellente mère et tous les « Placid » petits et grands. Je tâcherai de ne pas lui être désagréable.

Je suis allée à Anvers, à Malines, à Bruxelles. J'ai vu Rubens dans toute sa gloire. Il m'a étonnée, jamais émue, pourtant il ne faut pas que M. Delacroix s'imagine lui aller à la cheville. A Cologne, j'ai vu quelques tableaux de la nouvelle école allemande ; j'ai été frappée (sauf bêtise) de votre analogie avec eux. Je crois qu'il faut vous garder de cette tendance trop excessive et de même que Franz veut avoir, lorsqu'il écrira son opéra, une partition de Rossini sur son pupitre, de même vous devriez avoir des Titien, des Giorgione, des S. del Piombo sur votre chevalet. *Se réconcilier avec ses contraires,* dit Pictet (1), mot profond en morale et en beau idéal.

Le comité pour le monument de Beethoven ne se soucie pas du modèle de Bartolini (ceci entre nous) ; il désire ouvrir un concours. Franz ne s'y est pas opposé. Cela eût été anti-national et Bartolini n'est pas un homme assez sûr pour qu'on le soutienne en dépit de tout.

Je ne sais rien de nos amis qui vaille d'être dit. Bryczinsky est à Ems extrêmement malade. En temps et lieu, je parlerai de vous à Parish. C'est

(1) Adolphe Pictet, philosophe genevois, professeur d'esthétique à l'Académie de Genève, ami intime de Liszt et de Mme d'Agoult.

un excellent garçon, très grand et très généreux, qui aime assez à protéger les arts auxquels il n'entend rien. Dites-moi donc aussi si vous aimeriez une commande du Gouvernement de Paris et quelle espèce de commande. Il serait possible que je trouvasse l'occasion d'intriguer l'hiver prochain.

Vous me demandez mes ordres pour Daniel ; je n'en ai point de particulier, attendu que nous avons résolu de l'aller chercher nous-mêmes dans un an. Quand Mme Ingres quittera Rome, continuez vos soins de parrain à l'illustre marmot.

Le « palais » à Venise est plus que jamais à l'ordre du jour. Après la campagne de Russie, vous nous verrez arriver, je n'ai plus aucun doute à cet égard.

Baden est une jolie petite vallée fort mesquine à mon gré, livrée en ce moment à la plus mauvaise compagnie. Ems est encore moins grandiose, mais tout cela m'importe peu. Je vis absolument seule. Je reprends peu à peu l'exercice de mes facultés, je commence à travailler, enfin soit que le physique agisse sur le moral, soit que le moral agisse sur le physique, grave question que je laisse indécise, toujours est-il que Zy est réconciliée avec le sort. Amen.

J'ai de si mauvais papier que je répugne à vous écrire davantage. Écrivez vite (à Paris), tenez-moi au courant du roman comique Parisina (1), est-elle

(1) Surnom de Caroline Ungher.

mariée ou simplement volage comme il convient à une amante de théâtre ?

Êtes-vous sur votre « carré » ? Non, j'espère ; enfin où que vous soyez, quoi que vous fassiez, pensez à nous et dites-le à vos sincères amis les Zyi.

Les Mouches vont bien.

17 *août* 1840.

Depuis notre départ de Paris je n'ai aucune nouvelle de vous. Je ne crois assurément pas qu'il y ait de votre faute, vos lettres se seront perdues dans nos allées et venues sur les bords du Rhin. Tâchez de réparer au plus vite cette lacune dans nos entretiens, vous savez que rien ni personne ne vous fait oublier de Mariechen (1). Moi je vous ai écrit de Mayence. Je vous mettais au courant du voyage zyotique.

Écrivez-moi quelques notes sur la *Stratonice,* j'ai idée de faire un article sur le retour de M. Ingres, donnez-m'en l'étoffe, rappelez-moi surtout les détails du sujet de *Stratonice,* dites quels sont les résultats administratifs, etc., etc. du séjour de M. Ingres à l'Académie, enfin vous comprenez ce que je veux, ajoutez-y tout ce que vous désirez qui soit dit.

J'ai fait un voyage charmant. La santé est tout à fait remise, mon humeur idem. Les résultats

(1) Petite Marie.

artistiques pour Franz très bons. Succès complet auprès de l'Impératrice de Russie qui avait été prévenue contre lui ; elle l'a engagé à venir en Russie. Un versement de dix mille à Rome entre les mains du comité qui l'a renommé à l'unanimité membre actif. Il se trouve donc maintenant à la tête de l'affaire qui va marcher vite et bien. En 1841 les fêtes monstres. Il composera une symphonie pour l'occasion (1). Si vous pouvez faire mettre dans quelques journaux italiens un peu répandus simplement : « En passant à Rome, M. Liszt a fait un premier versement de 10.000 francs entre les mains du comité pour le monument de Beethoven. Il a été nommé à l'unanimité membre du comité. L'inauguration de la statue aura lieu dans le courant de l'année 1841 », vous me ferez plaisir.

Dans le chemin de fer de Francfort à Mayence, un jour que j'y étais seule (Franz était à Mannheim), un mien cousin que je n'avais pas vu depuis dix ans et que je ne reconnaissais pas, a fait, lui aussi, semblant de ne pas me reconnaître pour dire mille choses désobligeantes sur Franz et équivoques sur moi. Ayant su qui il était, le prince Félix Lichnowsky (2) (fils de celui que vous avez vu à Rome et un nouvel et excellent ami à nous)

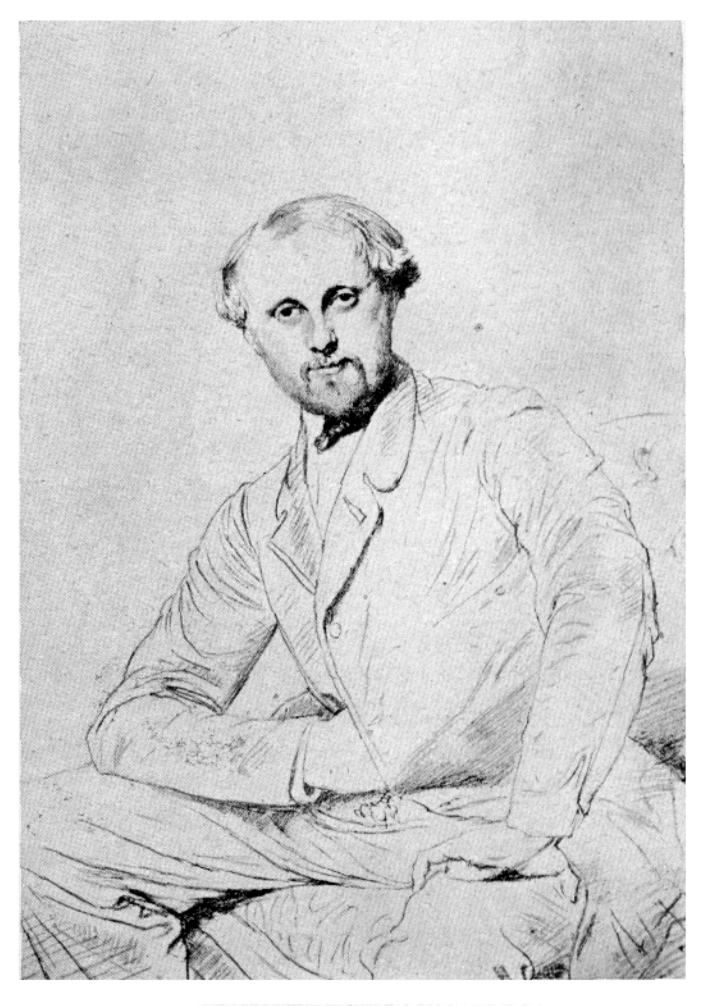
(1) L'inauguration du monument eut lieu le 12 août 1845. Liszt exécuta sa *Cantate*, le premier de ses grands poèmes symphoniques.

(2) Homme politique, écrivain, né en 1814, mourut dans une émeute à Francfort en 1848.

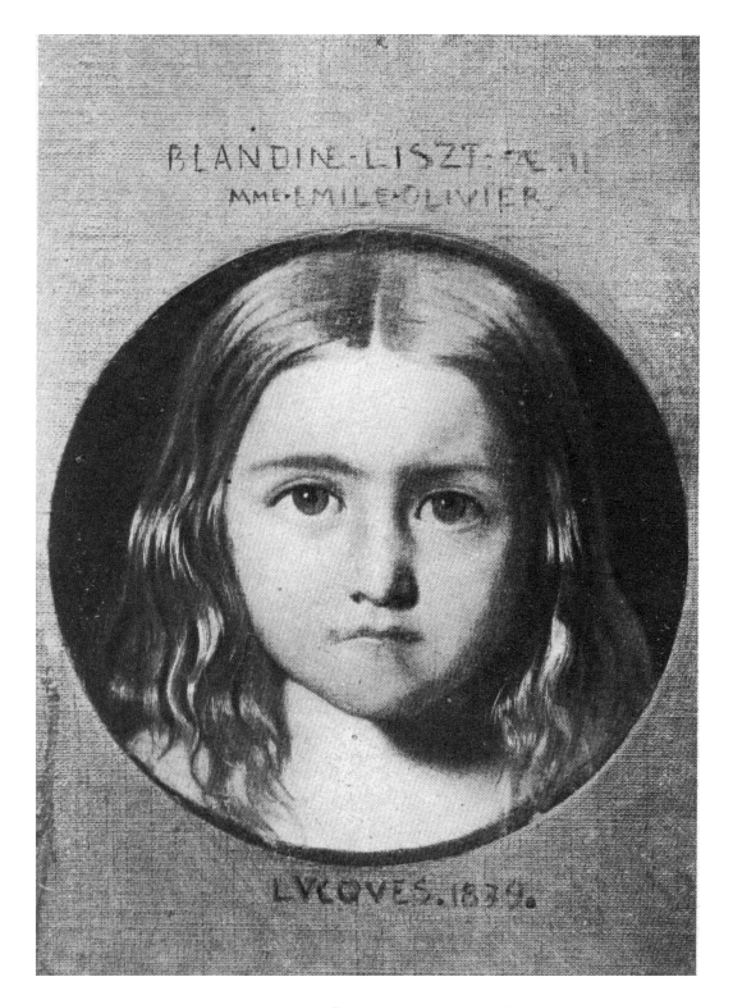
est allé lui en demander raison. L'autre a eu une peur inimaginable, il y a eu 24 heures de pourparlers de famille, etc., etc. Enfin il a signé une lettre d'excuses. Je vous raconte cela parce que cela a fait grand bruit à Francfort et que vous pourriez l'entendre raconter par d'autres. Le prince Lichnowsky est un preux du moyen âge. Il a eu, je crois, une vingtaine de duels dans sa vie (à 26 ans) et sa bravoure est célèbre, aussi mon pauvre cousin demandait le temps d'écrire son testament. Franz va décidément en octobre à Hambourg. Son voyage annoncé puis contremandé a donné lieu à une polémique dans les journaux. Une opposition se monte contre lui, mais je pense qu'il n'aura pas grand-peine à en triompher. Nous nous sommes quittés avant-hier à Rotterdam. Il va faire son tour de province et moi je vais, selon toute apparence, passer l'automne à Fontainebleau avec les Mouches et Mlle Delarue (1). Donnez-moi des nouvelles de Daniel. Mettez-moi au courant de votre peinture et de vos amours. Que devient Parisina ? Elle n'a pas daigné répondre à Franz. Il faut qu'elle soit au moins ambassadrice. Il paraît qu'elle a tout à fait perdu la voix et qu'elle n'a eu à Vienne qu'un succès d'estime, je le tiens de musiciens et de gens du monde. Vous savez que Franz avait voulu encore faire un essai de Puzzi (2)

(1) Zoé Delarue, fille du général.

(2) Surnom de Hermann Cohen, élève de Liszt, entré plus tard dans l'ordre des Carmes deschaussés (1820-1871).



HENRI LEHMANN, par Ingres.
Dessin à la mine de plomb, 6 mai 1850.



BLANDINE LISZT, par Henri Lehmann.
Etude à l'huile. Lucques 1839.

en qualité d'arrangeur de concert. Il n'a même pas su se tenir convenablement dans ce rôle mondain. Il n'a cessé de jouer à la roulette, il a perdu mille francs en quinze jours... Ses manières sont restées les mêmes. Il a donc son congé et je vais envoyer quelqu'un à Franz de Paris.

Adieu, mon cher Clear, écrivez, écrivez, remettons-nous au courant de nos vies.

Si vous me trouviez un beau lévrier et que Chasseriau voulût me l'amener...



Liszt retourna en Angleterre pour une série de concerts. Mme d'Agoult passa l'automne à Fontainebleau avec Blandine et Cosima.

Les nuages sont dissipés... De nouveau brille le soleil « zyotique » ! Elle se déclare guérie.

De Naples, Lehmann lui vante ses compagnons de voyage et lui confie ses déceptions amoureuses. Confidence mal accueillie ! Marie d'Agoult s'étonne de la naïveté du jeune homme et la lui reproche vivement.

Lehmann à Mme d'Agoult.

Naples, 19 *août* 1840.

Je ne voudrais pas précisément vous reprocher quoi que ce soit, mais pour une femme qui n'ac-

corde pas à ses meilleurs amis le droit de se taire, il me semble que vous en abusez légèrement. Me laisser deux mois sans signe de vie, moi qui ne sais pas où vous êtes, et qui ne peux par conséquent vous écrire qu'avec une chance minime d'être lu, ce que je me décide enfin à faire.

Où et comment êtes-vous ? Dites-le-moi je vous en prie. J'étais, plus que vous ne le savez, dans un fi... état moral en quittant Paris. Chasseriau avec lequel je fis le voyage ne pouvait y croire, mon frère qui connaît ces dispositions, en a été effrayé. Je n'éprouvais plus ni joie ni paix, je végétais, je ne vivais pas. C'est ainsi que j'ai passé six jours à Rome, cherchant un bel atelier, que je ne désirais pas, et un logement commode, dont je ne croyais pas devoir profiter. J'ai trouvé M. Ingres occupé à terminer son tableau, qui est devenu le chef-d'œuvre qui s'annonçait et qui l'a rempli de satisfaction en lui attirant l'admiration générale.

C'est dans les susdites dispositions que j'ai vu Naples, son golfe, ses îles, son Vésuve, son musée et Pompéi. Les huit jours que j'ai passé dans les cendres de cette cité-momie m'ont cependant servi; je ne parle pas des nombreuses études que j'ai faites pendant ce voyage, mais de quelques réflexions qui ne seront peut-être pas stériles.

J'ai eu l'occasion d'étudier Chasseriau et Chevandier, ce sont les deux natures les plus distinguées que j'ai rencontrées ces derniers temps.

Franz aura, je crois, la satisfaction de voir bientôt réalisée sa prédiction sur Chevandier qui est merveilleusement doué. L'autre est un génie gigantesque. Sa compréhension à la fois élevée et sauvage de la vie me le garantit. J'ai foi en lui comme homme et comme peintre. Le troisième jour de son arrivée à Rome, il a dessiné le portrait d'une femme, qu'en mon cœur je convoitais depuis des années comme le modèle le plus désirable. Il est magnifique de conception et d'exécution. Ceci caractérise les différences de nos carrières : il lui échoit par hasard et dans les plus heureuses circonstances ce dont je n'aurais osé formuler le vœu ! D'ailleurs personne plus que lui ne justifie une pareille faveur de la fortune, par le mérite, la beauté de son talent, la force de sa jeune volonté, la sensibilité de son cœur, la noblesse de ses sentiments et de ses pensées qu'il rend avec une originalité et une vivacité d'esprit égales au charme de la distinction naturelle de ses manières. Lorsque je vois cet être stupidement jugé par des hommes sensés, à cause d'un visage mal rasé ou d'une chemise malpropre due au voyage, je lui souhaite plus vivement encore d'être apprécié par vous. Malheureusement je ne suis pas certain qu'il s'empresse d'aller vous voir, mais je crois que si jamais quelqu'un a mérité des avances c'est bien lui. Chevandier, plus homme du monde, sera d'un miel plus facile à sucrer et il vous aime déjà beaucoup. Je le trouve bon, porté au grand,

comme je l'ai toujours cru envers et contre tous.

Ceci m'amène naturellement vers cette chère Carola (1). N'ayant pas reçu mes lettres à Vienne et croyant que j'étais silencieux, elle m'écrit que nous ne devons pas nous revoir avant longtemps ; elle termine en me souhaitant un bonheur qu'elle ne veut pas m'empêcher de trouver ! Une seconde lettre glaciale, en réponse à la mienne la priant de me donner de ses nouvelles, m'a fait charger mon frère de lui transmettre mille respects. J'avoue d'ailleurs l'aimer assez pour désirer la revoir.

Que deviennent les enfants ? Où est Franz ? Que fait-il ? Je ne lis point de journaux et j'apprends tardivement les nouvelles les plus connues, telles que le traité oriental, etc... Soyez bonne, écrivez-moi à Rome, café Greco. Vous savez qu'on a besoin d'avoir un signe visible des sentiments dont on doute le moins, telle que votre amitié pour Clear Placid.

Mme d'Agoult à Lehmann.

Fontainebleau, 2 septembre 1840.
(28, *rue St-Honoré jusqu'au* 1er *novembre*).

Enfin une lettre de vous ! J'étais bien inquiète ! J'avais su en arrivant à Paris par Mlle Delarue vos

(1) Caroline Ungher.

détestables dispositions de cœur et d'esprit... Figurez-vous que je n'osais pas envoyer chez votre oncle de peur d'apprendre une nouvelle funeste ! Enfin, grâce au ciel, c'est moi qui ai été non pas oublieuse, mais bête d'adresser toujours au café Greco pensant que c'était plus sûr ; maintenant ne soyons plus si longtemps sans nous dire le bonjour zyotique. Je réponds d'abord, ensuite viendront les nouvelles. Je vous ai écrit pour son S. E. de Palestrina que je vous priais de demander à Mme Ingres l'argent nécessaire pour un an, car je compte l'aller chercher moi-même. Si vous quittiez Rome, vous tâcheriez de lui trouver un protecteur ou mieux une protectrice. Je ferai tout ce que je pourrai pour apaiser Chasseriau, vous me direz seulement quand et où il sera à Paris ; en songeant à Bryczinsky, je ne désespère d'aucun apprivoisement. (Ce pauvre Bryczinsky !) Je l'ai laissé se mourant de la poitrine à Ems et se croyant malade de l'estomac ! Je vois que vous allez encore vous réempêtrer de la Carola ! Vous êtes vraiment naïf de croire que deux lettres adressées à Mlle U. à Vienne ne parviennent pas ! Ce serait dommage de ne pas vous duper, vous vous y prêtez de bonne grâce. Le système de non-recevoir les lettres est le sien pour rompre avec ses amants, c'est peu inventif mais c'est commode. Dessauer (1) que j'ai vu à Wiesbaden, m'a dit qu'elle avait décidément

(1) Joseph Dessauer, Autrichien, compositeur de lieder (1798-1876).

perdu sa voix ; qu'elle n'avait eu à V. qu'un succès d'estime ; qu'elle était engraissée à faire peur et qu'elle voulait toujours faire la jeune, ce qui devenait ridicule. Quelqu'un autre qui a été son amant m'a dit que cela ne valait pas la peine, cela ne m'empêche pas de vous souhaiter toute la félicité possible, mais vous allez quitter une position simple, nette et honorable pour en prendre peut-être une ridicule, faites-y attention. Dans mon opinion la Carola est une pauvre, vaniteuse, lâche et menteuse créature que vous avez eu la bêtise (pardon) de prendre au sérieux et qui n'est plus assez jolie pour qu'on la prenne autrement.

Le tableau de *Stratonice* fait *furore,* c'est dans tous les journaux un concert d'éloges pyramidaux. S'il sait tirer parti de sa position (ce dont je doute), elle sera toute-puissante. C'est Delaroche qui est nommé à Rome, aussi vous allez avoir la plus jolie directrice des temps passés, présents et à venir (1). Vous avez échappé belle, ou échappé laide, Mme Blondel !

Maintenant nouvelles zyotiques. Voyage du Rhin. Séparation des Zy à Rotterdam le jour de ma fête. Zy premier court la province en Angleterre. Zy deuxième vient s'établir à Fontainebleau, elle y attend les Mouks qui sont belles et charmantes et Mlle Delarue. Elle est entièrement guérie de corps et d'esprit (sauf rechute). Zy premier va

(1) Mme Paul Delaroche était la fille d'Horace Vernet.

en octobre à Hambourg, il sera trop tard pour moi, je le regrette, j'aurais aimé voir les vôtres, surtout cette mère (source de placidité) que j'aime et que j'estime tant. Le ménage de la rue Pigalle (1) dure toujours. Elle écrit un roman sur les classes ouvrières, elle fait de l'opposition contre *Stratonice !!!* uniquement parce qu'elle pense que M. Ingres est mon ami, toujours contrainte avec moi surtout en parlant de Franz. Duban a pris mon portrait pour un portrait fait par Ingres, ce qui ne l'a pas empêché de trouver ensuite qu'il manquait de grâce. Bulwer qui me paraît encore malade porte en ce moment tout le poids de l'ambassade. Il a partagé mon inquiétude sur vous. Ronchaud demande votre adresse, cela ne presse pas. Potocki est on ne sait où. Neipperg m'annonce un nouvel ouvrage humanitaire, supérieur à Fourier, à Saint-Simon, etc. etc... C'est la *Bankocratie* du baron Carvaya, sicilien. Lisez cela. Il veut que j'en fasse la propagande à Paris. J'ai trouvé avec une extrême joie le portrait de Maurice, il est très ressemblant et aussi expressif que possible. Les gens d'esprit ne croient pas à la guerre. Parlez-moi de Naples. M'y plairai-je ? Est-ce là que je dois passer mon hiver 1842 ? J'enverrai des cigares. Est-ce en papier ou en paille ?

Adieu, mon très cher. Ne réfléchissez pas trop ni à Pompéia ni ailleurs. Croyez-en mon expé-

(1) George Sand et Chopin.

rience, cela ne mène à rien. Laissez-vous vivre, travaillez de votre mieux, donnez-vous le plus que vous pourrez de ces jouissances qui ne nuisent à personne et qui rendent la vie supportable. Ne soyez pas trop vertueux, admirez un peu moins les autres et reconnaissez-vous un peu mieux vous-même.

Toujours zyotiquement votre amie.

Fontainebleau, 15 *septembre* 1840.

Merci du fond de l'âme, cher Placid, de vos sollicitudes pour Daniel. J'accepte ce que vous m'offrez, votre surveillance et vos soins pour ce cher enfant, vous savez si j'en serai reconnaissante. Je n'hésite pas un instant dans ma préférence pour votre « carré ». Le difficile et le pénible sera de l'arracher aux nourriciers ; s'il leur faut une lettre, je leur écrirai.

Je n'ai plus besoin des notes de M. I., l'article est fait et envoyé aux *Débats*. C'est avec des additions nombreuses ce que vous avez vu l'hiver dernier. Je suis à Fontainebleau avec Mlle Delarue, bonne et reposante société, c'est une mélancolique placidité. Les deux Mouches sont là ; l'une de plus en plus aristocratique et idéalement belle, l'autre excellente plébéienne, pleine d'agrément, les santés parfaites. J'attends Franz dans 10 ou 15 jours. Si vous pouvez avoir l'*Allgemeine,* 26 août, vous

y verrez le portrait moral de Liszt par le prince Lichnowsky.

Adieu, mon cher Clear. Je ne sais que vous dire sur vos dispositions désespérées et désespérantes. Chez moi c'est aux trois quarts physique, mais chez vous ? Vous savez mon proverbe : « le diable n'est pas toujours à la porte d'un pauvre homme. » J'espère donc qu'il quittera votre « carré » et pour longtemps. Daniel le chassera ! Bien à vous d'amitié zyotique. Je pense que vous ferez bien de faire soigner Daniel par Brown l'homéopathe.



Cette lettre révèle la probité de conscience de Lehmann. Bien que le procédé indélicat de Chasseriau l'eût infiniment blessé, son admiration pour lui n'en éprouva nulle atteinte et le porta au contraire à déplorer l'esprit critique et injuste d'Ingres vis-à-vis de son élève. Opinion qui, par la suite, devait se modifier.

Rome, 18 *septembre* 1840.

« Notre maître Zy est un donjon irréductible. »

Vous voyez que je ne vous traite pas trop mal, en vous substituant à Dieu dans une chanson de Luther ; vous me semblez tellement ce qu'il y a de plus inébranlable dans mon existence, que l'idée m'en est venue tout naturellement lorsque je pen-

sais vous en remercier ; aussi je ne veux pas attendre le prochain courrier pour répondre à tant d'amitié.

A propos de Chasseriau je ne rétracte rien de ce que j'ai dit et écrit sur lui, mais il faut que je vous raconte un petit fait tout à fait inexplicable pour moi... Vous vous rappelez que, de tout temps, Franz m'a engagé à faire la connaissance et le portrait de l'abbé Lacordaire. Il m'en avait reparlé à Paris et je partis avec cette intention. En route, en échangeant les confidences de nos projets, plus ou moins lointains, j'en fis part à Ch. A Naples, l'occasion d'en parler se présenta à nouveau et il fut même convenu que Chevandier me prendrait chez lui. Mais à Rome Chevandier étant très préoccupé d'une maîtresse qu'on voulait lui enlever, etc..., etc... et dont, aux dires de Chasseriau, il était excessivement jaloux, même vis-à-vis de ses amis, j'eus la discrétion de ne point vouloir le déranger. J'y mis une fois ma carte, je reçus leur visite et il me sembla convenable de demander à voir les ouvrages de Chasseriau comme il avait vu les miens. Il éluda et un beau jour Fries (1) m'apprend qu'il fait le portrait de l'abbé Lacordaire (2), que ce dernier lui aurait demandé (ce qui est faux). Je vous avoue que tout d'abord j'ai été indigné, ensuite j'ai cherché à l'excuser en mettant cela sur le compte de l'oubli, mais ses réticences,

(1) Camarade d'atelier de Lehmann au Palazetto Borghese.
(2) Portrait du R. P. Lacordaire (Musée du Louvre).

certains embarras de Chevandier lorsque naïvement je lui demandai l'adresse de l'abbé (désirant lui écrire pour une autre circonstance), m'ont démontré qu'il a conscience de ce qu'il fait. Je me suis rappelé ce que j'ai fait pour Calamatta au sujet du portrait de l'abbé Lamennais que vous me pressâtes, ainsi que Didier, d'exposer ; pour Calamatta qui n'est ni mon ami, ni mon camarade et qui ne m'avait pas fait de confidence. Des gens les plus hauts placés dans mon estime, je n'aurais donc à attendre que des froissements, et des manques de délicatesse ! Je me suis donc contenté de ne plus retourner à la table où dînaient ces messieurs. Quelques jours après, un modèle qui venait de chez Chasseriau m'apporte un petit billet contenant le reste d'une somme qu'il me devait, avec ses excuses de n'être pas venu lui-même, motivées sur ce que *l'Abbé* étant absent, il était obligé d'ébaucher ses habits, etc..., affectant que ce qu'il m'avait visiblement caché devait m'être connu (1) ! Cela me dégoûte sensiblement des hommes et je vis plus seul que jamais. Je sais par M. Ingres, que c'est lui qui a été se faire présenter à l'abbé pour le lui demander. M. Ingres se trompe d'ailleurs grossièrement sur Chasseriau duquel je le crois réellement jaloux, ceci entre nous, car il déprécie

(1) Voici le billet de Chasseriau : « Mon cher Lehmann, Comme nous ne te voyons plus à dîner et que je reste te devoir deux piastres, je te les envoie par Maria. Je te les porterais moi-même, si j'avais une minute, mais je suis obligé de profiter de l'absence de l'abbé pour ébaucher le fond et les habits de mon portrait. Tout à toi. — Théodore. »

d'une manière choquante des œuvres vraiment admirables et surtout comprises dans l'esprit qu'il enseigne ; il le trouve faux, timide, sans esprit et sans conversation, alors qu'il est tout le contraire, il est franc, hardi, vif, d'une rapidité de jugement et d'une finesse de comparaison surprenantes. Les confidences de ces deux hommes de génie dont l'un représente le passé et l'autre l'avenir, la perspicacité avec laquelle ils reconnaissent l'impossibilité de se plaire qui perce chez l'un, malgré le respect et l'estime, chez l'autre, malgré la vanité qu'il devrait tirer d'un pareil élève, m'intéressent énormément. Loin d'abuser de ce qui leur échappe, je tente, au contraire, de les rapprocher, du moins momentanément, en leur dissimulant leurs antipathies. Je n'ai cependant pu m'empêcher de dire à M. Ingres le fait en question ; il en a tiré des déductions bien autrement fâcheuses que moi, mais — je le répète — il ne peut pas être de bonne foi.

Au sujet de la Carola, je crois que nous pourrions nous entendre sur elle de vive voix quoique vous alliez beaucoup trop loin dans votre anathème, ne me croyez pas si dupe que j'aime souvent à le paraître. J'ai en main la preuve qu'elle n'a pas reçu mes lettres : un avis de la poste de Paris lui annonçant que des lettres à son adresse attendent qu'elle les fasse réclamer !

Comme vous le dites, les journaux pullulent d'éloges sur la *Stratonice,* et l'article de la *Presse*

de Pelletan (1) me paraît aussi ingénieux que possible pour découvrir les moindres beautés et intentions du tableau, aussi M. I. en est-il fort satisfait. Il a expédié aujourd'hui un autre tableau qui était une ancienne obligation vis-à-vis d'un homme qui lui a prêté de l'argent ou rendu possible une entreprise de gravures (je crois du Louis XIII) par une avance. Ce tableau est une odalisque grandeur demi-nature, à laquelle une esclave joue un air, un eunuque se tient dans le fond (2). C'est aussi turc que l'autre est grec (sauf la couleur). Cet homme a un nez étonnant pour découvrir les moindres détails qui donnent l'aspect du temps et du lieu, et un art infini pour les subordonner à son goût pur et élevé. Ce tableau n'étant pas, par son sujet, à la hauteur des ambitions actuelles de M. I. lui pesait au delà de toute expression, il s'en plaignait à tout propos, et aussi de ce que ce Monsieur allait se trouver, pour une somme très minime, en possession d'un chef-d'œuvre d'une valeur d'autant plus réelle que le duc d'O. a envoyé 18.000 frs. pour la *Stratonice*. M. I. en est au comble de l'enchantement. Tous ses amis lui écrivent des lettres pleines de larmes d'attendrissement sur le sort du malheureux Antiochus, je crois qu'il serait convenable que vous en versiez aussi quelques-unes, il est très sensible aux éloges et le sera particulièrement de ceux que vous saurez

(1) Eugène Pelletan, écrivain et homme politique (1813-1884).
(2) *L'odalisque et l'esclave.*

lui faire avec la grâce et l'originalité zyotiques.

M. Duban ne s'est trompé qu'une fois, c'est lorsqu'il a cru mon pauvre ouvrage de la main du maître, il l'aura vu à l'ombre sans doute. Il monte dans mon estime en trouvant qu'il manque de grâce, quoique je craigne qu'il ne vous eût pas sacrifié Ingres comme il vous a sacrifié Lehmann, dût-il mériter autant. C'est le cours du monde...

Vous voulez des renseignements sur Naples. La ville même n'a pour des artistes que fort peu d'intérêt ; l'unique musée, en ce qu'il offre quantité de peintures antiques et une collection de bronzes très complète, est presque la seule chose curieuse de Naples. Quant à la société vous ne voudriez peut-être pas la voir, je la crois fort médiocre, à moins qu'elle ne soit composée d'étrangers, et alors, elle est comme partout. Vous feriez mieux de passer votre hiver ici, à Florence ou Venise. D'ailleurs qui ose faire des projets en présence de pareilles éventualités ? Vos gens d'esprit (j'avoue que ne croyant pas à la guerre non plus, je me flattais fort d'en être) se sont fourvoyés cette fois-ci. J'en suis déjà à penser au cas où ma génération aurait à se battre ! Ce serait un beau moment pour ma naturalisation française que celui du danger, on ne pourrait pas me supposer des motifs équivoques.

Avant même que votre excellent conseil ne me soit arrivé, j'avais commencé à m'accabler de travail, j'ai cinq ou six toiles en train. En fait de

jouissance innocente conseillée par vous, je me permets celle de peindre les quatre plus belles filles qu'on puisse avoir pour modèle à Rome, deux têtes et deux bustes en costumes, je fais même du soleil dans ces essais, je ferai du style et du dessin dans d'autres et je ferai des bêtises dans tous. Je ne puis absolument pas prendre l'art au sérieux. Victor Hugo avec sa forte conviction et sa belle éloquence m'en avait rendu un peu le goût, et c'est à lui que je dois cette fièvre qui soulève encore mes esprits. Le grand moyen pour moi de ne pas tant admirer les autres, est de ne pas les voir du tout, c'est ce que je fais ; je ne reçois personne et dîne seul.

J'ai été un moment si bas que j'ai écrit une lettre à l'abbé Lacordaire pour le prier de s'occuper de moi, je l'aurais envoyée si je n'avais craint qu'il ne se mêlât un peu d'amour-propre dans ce choix, vouloir intéresser à moi un homme marquant, etc... etc... N'étant pas convaincu de la pureté de mes intentions, je l'ai gardée (1).

(1) Cette lettre débutait ainsi : « A toutes les époques, il est entré dans les devoirs et même dans les jouissances des hommes ayant la Foi de chercher à la donner à ceux qui y aspirent ; c'est ce qui me fait espérer que vous ne refuserez pas de vous occuper d'un inconnu. J'ai vécu 26 ans et depuis longtemps déjà, je cache sous le masque de la légèreté, d'une satisfaction banale imposée par ce qu'on appelle les conditions heureuses de ma carrière, un malaise, un tourment continuel... J'ai pensé que si un homme peut donner la paix à un autre homme, ce doit être celui qui a su se creuser un port dans le roc des vérités éternelles... » et la lettre se terminait par ces mots : « Agréez, Monsieur, l'expression de mon espoir en vous. »

J'ai eu d'excellentes nouvelles de Daniel, ses dispositions musicales se manifestent déjà dans l'imitation de plusieurs animaux. Mes démarches pour faire insérer la notice sur le versement de Franz ont échoué contre le mauvais vouloir du censeur, qui s'obstine à soutenir très sérieusement, « qu'un artiste ne peut pas donner cette somme pour un monument », a-t-on idée de pareille sottise ? Cependant j'essaie encore.

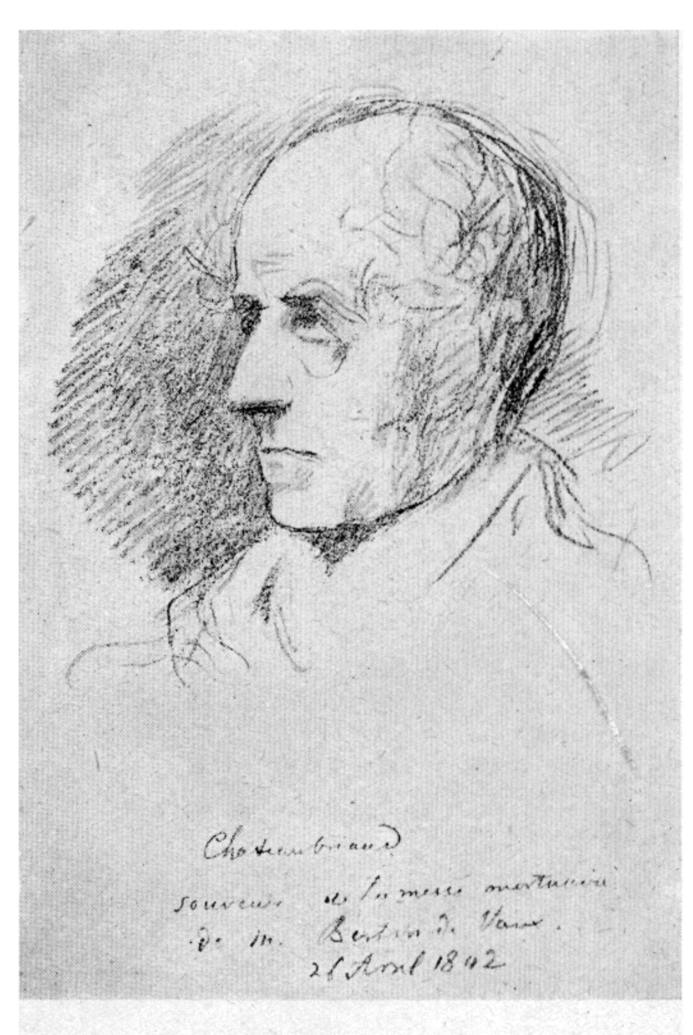
J'ai été (entre nous) très amoureux d'une charmante petite fille de 16 ans, toute blonde, nez aquilin, yeux bleus foncés, front haut, je me figure qu'à cet âge vous deviez être ainsi. Le hasard ou la Providence me la donneront, si je dois l'avoir ; en attendant elle est partie, et moi je suis resté le pauvre Clear Placid que j'étais auparavant ! Adieu, ma très vénérée Zy. Ne vous moquez pas trop de moi.

L.

Je lis avec un grand intérêt les affaires politiques du moment et l'affaire Lafarge. Parlez-m'en un peu. Comment en présence de pareilles commotions de l'univers et de l'individu, ose-t-on penser à soi ?



D'Angleterre, Franz Liszt écrit cette belle lettre à Lehmann :



CHATEAUBRIAND, par Henri Lehmann.
Croquis du 26 avril 1842.



MADAME ALPHONSE KARR EN 1847, par Henri Lehmann.

20 *septembre* 1840.

Je vous envierais si je ne vous aimais tant, mon excellent ami. Vous vivez selon votre pensée et votre cœur. Ce que vous imaginez, ce que vous rêvez, ce que vous concevez, vous le jetez sur votre toile, vous l'exprimez avec une candide splendeur, seul, tout-puissant dans votre retraite du Palais Borghèse. Vous échappez au contact presque toujours avilissant de la foule. Le *Dieu* peut habiter paisiblement au-dedans de vous ; les bruits discordants du dehors ne viennent point à chaque instant le troubler et interrompre misérablement sa grave et lente révélation. L'approbation ou la désapprobation de la multitude, les fades applaudissements ou le silence hébété du public ne vous frappent point d'une manière directe, immédiate. Et puis votre œuvre demeure ; elle subsiste elle-même à travers les années, les siècles. Oh, heureux le peintre de génie! Heureux vous, mon cher Clear. Moi, je ne puis faire autre chose que me résigner à mon métier de saltimbanque. Chaque jour, je change de ville et de pays. Croirez-vous par exemple que j'ai joué à plus de cinquante concerts pendant les cinq dernières semaines ! Aussi me voilà exténué, n'en pouvant presque plus. Dans quatre ou cinq jours, je pars pour Fontainebleau. J'y trouverai ma mère, les Mouches et... l'*Innominata* (car elle vaut bien, comme le dit quelque

part Obermann, qu'on ne la nomme point). Jugez combien je me réjouis de cette quinzaine ainsi passée. Malheureusement ce sera bien peu, le temps de respirer et de refaire seulement un peu ma santé qui est loin d'être bonne en ce moment (j'ai été pris et repris de fièvre, mais vous savez que ce n'est point mon habitude de parler de ces choses). Les journaux vont ont probablement informé de mon voyage à Hambourg. Je ne saurais manquer à ma promesse cette fois ; à moins de crever je suis obligé d'y aller. Je ne me plains guère du reste de cette nécessité. J'ai toujours eu une sorte d'attrait pour Hambourg. Georges Parish dont j'ai fait la connaissance dernièrement à Londres et chez qui je demeurerai, m'a tout à fait déterminé à y aller avant la fin de l'année. J'y verrai votre famille. Si vous songez à m'écrire deux lignes, adressez-les à votre frère qui me les remettra entre le 15 et le 25 octobre, j'y serai sûrement.

Travaillez-vous à votre *Dante ?* Ce tableau achèvera de vous poser tout à fait. Vous ai-je jamais joué mon *Fragment Dantesque* ? Je ne crois pas. Bon gré mal gré je le publierai à l'entrée de l'hiver avec la première de *Mes années de pèlerinage.* Berlioz et Meyerbeer, auxquels j'en ai joué plusieurs parties, en ont paru sincèrement contents, ce qui m'a encouragé beaucoup.

Savez-vous quelque chose de Briczinsky et de Charles Gay ? Faites bien mes amitiés au premier

et parlez-moi des deux. Irez-vous à Lucques ? Où en sont vos relations avec Parisina ?

Moi, je vis tout à fait séparé du reste du monde, ce qui fait que je n'ai absolument rien à dire. J'ai relu dernièrement quelques livres de la Bible, ils m'ont rentré encore plus avant dans le doute (1). Je rêve toujours Venise ! D'ici un an j'aurai déjà une moitié de ma liberté.

Adieu, cher Clear, gardez-moi votre amitié et comptez bien entièrement sur la mienne.

Ne m'oubliez pas auprès du sublime et bon M. Ingres.

Mme d'Agoult à Lehmann.

Fontainebleau, 7 octobre 1840.

Tout ce que vous ferez pour Daniel sera bien fait. Je ne vous recommande qu'une seule chose : c'est de ne pas vous tourmenter. S'il arrivait malheur, ce qu'à Dieu ne plaise, vous savez bien que je suis faite au malheur et qu'il n'est pas dans ma nature de dire ou de penser : *si* on avait fait ceci ? *si* on n'avait pas fait cela, etc. etc... Soyez content, vous désiriez faire quelque chose pour moi, voilà une fameuse chose et que Clear seul pouvait faire !

(1) On sait que Liszt, après une retraite chez les Lazaristes, reçut les ordres mineurs le 26 avril 1865.

Vous savez déjà que vous n'avez pas la plus jolie directrice d'Europe. Duban était mal informé ou plutôt il y a eu un revirement inattendu. Blondel l'a emporté, quel salon va tenir son aimable moitié ! Je ne m'étonne pas de l'histoire Chasseriau-Chevandier, je ne m'étonne plus que du bien en ce monde. Je regrette pour vous le portrait Lacordaire, c'était une bonne affiche : je regrette surtout vos illusions d'amitié, heureusement que la forteresse Zy est plus irréductible que jamais.

Je sais des nouvelles de Parisina par Bocella. Il a l'air de craindre un mariage d'amour et dit qu'à 40 ans il serait temps d'être raisonnable.

Vous n'êtes pas fou de songer à vous battre. Ce n'est pas votre affaire et les gens qui se battront ne méritent pas nos zyotiques sympathies, il n'y a rien à prévoir, rien à prédire, tout est possible. Rien n'est probable. L'affaire Lafarge a passionné tout le monde. Je la crois une charmante rouée, entourée de brutales et sales honnêtetés. Son avocat est infiniment habile et je pense qu'on la sauvera cette fois-ci.

Soyez amoureux et soyez-le de jeunes filles sèches, je ne sais rien de plus agréablement tourmentant.

Franz est ici — nous courons la forêt, nous ne voyons personne. Les Mouches sont charmantes.

Mlle Delarue est devenue mon amie intime. Lichnowsky toujours très zyotique. Les Girar-

din (1) et la *Presse,* à mes ordres. Bulwer toujours aimable ami.

Ma santé parfaite et mon aversion pour écrire presque égale à celle de Franz.

Bonjour, cher Placid, dans 15 jours Franz sera à Hambourg au centre de la Placidité, et moi dans un mois rue des Mathurins. L'année ne se passera pas que nous ne soyons en Italie.

M.



Lehmann proposa à Mme d'Agoult de prendre le petit Daniel auprès de lui. Durant l'année 1841, *qu'il passa à Rome, il veilla sur l'enfant avec le plus affectueux dévouement. Marie d'Agoult d'une plume alerte et spirituelle envoie à l'ami lointain les cancans parisiens.*

Rome, 24 *octobre* 1840.

Votre aversion pour écrire servira au moins à me faire excuser la mienne, chère Zy.

Au sujet de l'histoire Ch.-Ch. il y a à ajouter que les ayant rencontrés au café, il y a un mois, je n'ai jamais vu contenance plus sotte et plus

(1) Émile de Girardin (1806-1881), publiciste en vue, fonda *La Presse* en 1836, formule du journalisme moderne. Il publia les premiers articles de Mme d'Agoult et fut son parrain littéraire. On doit à sa femme, Delphine Gay, une comédie connue : *La joie fait peur.*

embarrassée. Nous nous sommes dit bonjour, c'est tout. Aussitôt mon frère arrivé, Chasseriau l'a fait appeler pour savoir ce que j'avais. Rodolphe s'en est fort bien tiré et le lendemain sur un billet de ma part, Chasseriau est venu me donner des explications que j'ai jugé préférable d'accepter. Nos relations sont rétablies, vous imaginez ce qui m'en reste dans l'esprit ! Je désire seulement que ceci n'ait aucune influence sur vos futurs rapports avec les Ch.-Ch. que je crois devoir être fort satisfaisants.

Si la Parisina (1) se marie, elle aura du moins un mari très riche, très indépendant, et dont je lui ai dit beaucoup de bien en le lui présentant !

Merci des nouvelles, Mouk, Delarue et Bulwer. Que deviennent les époux Didier ? l'abbé Lamennais ? Mariani ? Que vous dire ? J'ai passé mes jours dans le flux et le reflux de la tristesse, mais toujours tristesse ; mon travail, mon frère, mon ami Bohn arrivé depuis quelques jours, sont les distractions qui viennent égayer ce sombre fonds. La lettre de Franz m'a fait un excessif plaisir.

Je travaille aussi pour M. Ingres, ce qu'il ne faut pas dire puisqu'il a l'intention de faire passer pour de lui ce que je lui fais, bien entendu en y retouchant.

Si vous pouvez m'avoir de bonnes lettres de recommandation, écrites par une personne qui me

(1) Mariage de Caroline Ungher avec Sabatier.

connaisse personnellement pour M. Demidoff (1) qui doit passer l'hiver ici et pour l'ambassadrice Mme de La Tour-Maubourg, je crois que cela me sera utile.

Je vous recommande M. Darier pour qui Franz avait de l'affection. Jeune paysagiste d'un grand avenir. Je le trouve distingué et il a un charmant talent.

Après-demain j'espère installer Daniel au Palazetto Borghèse. Dieu veuille que tout aille bien. Je n'y loge plus mais j'habite à deux pas. Je pourrai aller le voir tous les jours.

Adieu, très chère, soyez heureuse et bonne pour mon recommandé qui l'est fort peu. Tout à vous.

H. L.

Mme d'Agoult à Lehmann.

Paris, 27 novembre 1840.

M. Darier m'a apporté votre lettre sans laisser ni nom ni adresse. Il faut lui écrire de revenir, je le verrai avec grand plaisir. Le lendemain de ce jour je partais pour Dunkerque. J'y ai passé huit jours avec Franz, dans une chambre d'auberge, le plus zyotiquement du monde. Il ne se

(1) Comte Anatole Demidoff, prince de San Donato (du nom de ses propriétés en Toscane), collectionneur, mécène réputé, il épousa en novembre 1840, la princesse Mathilde, fille du prince Jérôme Bonaparte.

souciait pas de venir à Paris, nous avons beaucoup causé de vous et de la famille Placid qui a été très bonne pour lui. Dès sa première vue, il s'est déclaré amoureux de votre sœur. Il dit qu'elle est charmante, jolie, gracieuse, distinguée, qu'elle me plairait beaucoup. Le public de Hambourg s'est bien conduit.

Je vous aurai une lettre pour Demidoff de Janin, c'est une bonne recommandation, ils se comprennent. En temps et lieu vous direz à la princesse Mathilde que Liszt l'adore. Quant aux La Tour-Maubourg je n'ai pas d'aboutissant pour le moment.

Que comptez-vous faire pour l'exposition ? Franz a parlé de vous avec Parish. Vous pouvez compter sur trois portraits dans la famille quand vous irez à Hambourg. Je n'ai encore vu personne car j'arrive. Mon portrait a déjà eu deux ou trois succès individuels. Il ne sera pas dans ma chambre où je ne recevrai qui que ce soit, mais dans le salon. La susdite chambre a parfaitement réussi, c'est sombre, silencieux, mystérieux, chaud et zyotique enfin !

Si les nouvelles de la Parisina vous intéressent, vous saurez qu'on m'écrit de Florence qu'elle écoute volontiers les adorateurs, qu'Alexandre Dumas se vante de la posséder, que Sabatier fait une cour acharnée, que Schnetz est triste...

Vous aurez lu dans les journaux qu'une édition nouvelle de Victor Hugo est en train, il n'y a

donc pas lieu à en faire une illustrée en ce moment. Je lis aussi que Rome est infesté de maladies d'enfants. Cela m'effraie, mais vous aurez fait pour le mieux !

Les nouvelles de notre coterie sont : les Didier très contents en apparence, plus républicains que jamais. Calamatta a fait le portrait du mari, il fait des portraits à droite et à gauche maintenant et a voulu me dire qu'il était bien singulier que vous ne lui eussiez pas montré le portrait de Lamennais. Marliani est en Espagne à faire de la politique ou de l'intrigue ; on le dit vendu aux Anglais, mais vous savez que je ne crois jamais ces sortes de choses. L'abbé vient d'être condamné (1) à deux ans de prison et 6.000 frs. d'amende ; il a appelé. Delphine est toujours très bonne pour moi, le mari encore meilleur, c'est un homme très intéressant. Quand reviennent les Ingres ? Bulwer a des succès politiques et des infortunes amoureuses ; il a toujours une... mine. Hortense Allart est ici. Puzzi est en route pour Florence où il va se fixer en qualité de professeur de piano. Franz a en ce moment un excellent secrétaire, c'est une grande sécurité pour moi. Mlle Delarue a perdu sa mère, ce qui lui donne de la liberté ; malheureusement elle manquera toujours des moyens d'en profiter : « l'or est une chimère » !

Les Mouks sont de plus en plus charmantes,

(1) Pour son livre *Le Pays et le Gouvernement.*

elles ont dîné aujourd'hui ici. Je leur montrai votre album de portraits ; arrivée à celui d'Amaury : « C'est le portrait d'un peintre, dis-je à Mouk aînée. — Il fera ton portrait, dit Mlle Delarue. — Oh ! non, repris-je, Mouk a son peintre, elle n'en aura jamais d'autre. Sais-tu qui est ton peintre, Mouk ? — M. Lehmann ! » N'est-ce pas gentil, c'était la première fois depuis l'hiver dernier qu'il était question de peintre et de portrait devant elle.

Des motifs graves me forcent encore à ne pas exposer mon portrait cette année. J'en suis désolée et n'ai cédé qu'à la dernière extrémité... Adieu. Je vous aime comme toujours et pour toujours.

L'histoire Ch.-Ch. c'est le train du monde... Au nom de votre paix, ne vous livrez pas aux enthousiasmes inconsidérés et ne parlez de vous qu'avec bien peu de gens. Êtes-vous encore amoureux ? Avez-vous eu des nouvelles de la *Sainte Catherine ?*

Samedi 28 *novembre* 1840.

Je reçois ce matin votre lettre Danielesque. Que vous dirai-je ? Que vous êtes le meilleur des amis et que je n'ose penser à tous vos ennuis et tracas à mon sujet. Le susdit prince sera élevé dans la crainte du Seigneur et d'Henry Lehmann, je vous en réponds. C'est une créature qui vous sera dévouée ou je l'étrangle de mes propres mains. Je n'écrirai pas à Mme Ingres, ce serait une répétition

inutile mais je tâcherai de la combler quand elle sera ici.

Vous me demandez où en sont les affaires. La France est déconsidérée voilà le fait patent. C'est vous, c'est eux, ce n'est pas moi, voilà le sens des discours Thiers, Guizot, la guerre est improbable mais possible. Guizot fera son temps, après lui Molé, Lamartine et puis Odilon Barrot, voilà les conjectures raisonnables. Je ne sais rien d'amusant. Je poursuis mes découvertes anti-humanitaires, j'apprends mille infâmies pour une bonne action.

Je regarde vos fenêtres pour y chercher le rayon, mais elles sont enveloppées de brume. Que n'êtes-vous ici ? Le culte zyotique n'est point encore établi. Je n'ai revu quelques adeptes qu'isolément. On me trouve enjolivée et rajeunie, je me porte bien et je suis calme.

Tâchez de le rester ou de le devenir (suivant le jour où ceci vous trouvera), ne croyez ni aux hommes ni aux femmes, mais croyez en vous.

M.

Lehmann à Mme d'Agoult.

Rome, 16 décembre 1840.

Vous avez appris par les journaux l'expulsion de Demidoff (1). La recommandation devient

(1) Le comte Demidoff, alors en voyage de noces en Italie,

donc inutile (en tout cas celle de Janin m'eût été très désagréable), d'ailleurs j'ai appris de tels détails sur la réception qu'il a faite à des personnes recommandées par la reine de Wurtemberg à sa femme la princesse Mathilde, que jamais de la vie je ne voudrais être présenté à M. Demidoff chez lui. Je suis content aussi que vous n'ayez pas d'aboutissant pour les L. M. car je désirais surtout aller chez eux dans l'espoir de faire deux portraits de l'ambassadrice que je trouve très jolie ; mais comme Chasseriau fait son portrait, c'eût été mal à propos.

Pour vous ôter tout regret de me priver d'exposer votre portrait cette année, je vous dirai, chère Zy, que je n'expose pas du tout, et voici pourquoi. Mes deux petits tableaux (l'un, portrait d'une jolie fille de profil, l'autre, les petites baigneuses d'après Victor Hugo dont je vous ai déjà parlé) étaient à moitié faits, et pouvant les finir à temps je comptais les envoyer au Salon accompagnés de votre portrait et de celui de Mme de Perthuis (1), lorsque M. Ingres me pria de l'aider. Il fallut opter entre, ne pas exposer, ou refuser un service à mon vieux maître et ne pas remplir un devoir que la piété m'imposait et qui, d'ailleurs, pouvait m'être de la plus grande utilité sous le rapport de l'art. J'ai

attaqua violemment pour une futilité l'ambassadeur Potemkine. Averti par télégraphe, le tzar Nicolas Ier manda Demidoff en Russie sous la menace de confiscation de ses biens.

(1) Le portrait de la comtesse de Perthuis, femme de l'aide de camp du roi Louis Philippe, fut exposé au Salon de 1842.

donc promis, et je lui donne tout le temps qu'il veut en subordonnant mon propre travail à ses besoins. Je ne vous dirai pas ce que je fais pour lui puisqu'il m'a demandé la plus absolue discrétion à ce sujet. Il vous suffira de savoir qu'il me confie jusqu'aux choses les plus importantes et qu'il est très content. Pour moi, j'y apprends autant ce que je ne sais pas faire, qu'à connaître ce que je sais faire.

Avez-vous vu le portrait de Mme Didier fait par moi et celui de son mari par Calamatta ? L'histoire Mouk est ravissante, embrassez-la pour moi.

Si je suis amoureux ? C'est difficile à expliquer. J'aimerais beaucoup aimer la personne en question. Sa mère m'a écrit une lettre très aimable et M. Ingres dit que cela signifie quelque chose. Vous voyez que je suis toujours naïf, d'ailleurs *a che serve* (1) ? Parlons d'autre chose. Je viens de voir Daniel, décidément il s'est passé un miracle, cet enfant n'avait que la peau et les os il y a un mois, maintenant il est gros et rose, gai et aimable ; nous avons fait un chef-d'œuvre en le faisant venir à Rome. M. Ingres, qui ne l'avait pas vu depuis son arrivée, en est resté bouche bée d'étonnement.

C'est aujourd'hui l'anniversaire de ma première entrevue avec la Ungher, date que nous avons fait graver sur deux bagues presque pareilles que nous

(1) A quoi bon ?

nous sommes données au départ. Il y a de quoi rire ou réfléchir.

Mme d'Agoult à Lehmann.

1er *janvier* 1841.

Je ne saurais vous dire comme votre sollicitude pour Daniel me touche, vous vous logeriez dans la meilleure partie de mon cœur si vous n'y étiez déjà depuis si longtemps, je me repose en vous pour lui comme en une Providence. Je ne vous recommande qu'une chose, c'est de ne pas trop vous en occuper et préoccuper. Au printemps, de façon ou d'autre, je vous en délivrerai.

On m'a écrit que l'abandon de Sabatier laissait la Ungher dans les larmes. Elle vient d'être engagée pour le printemps à Londres avec Pauline Garcia. Puisque vous n'exposez pas, j'ai moins de regret pour mon portrait, les connaisseurs trouvent cela très beau comme peinture mais le gros public se récrie contre le terne, le morne, le vieux, etc... etc... Il est vrai que j'ai le tort envers vous d'avoir engraissé, de m'être rassérénée, ce qui rend le portrait moins ressemblant qu'il n'était. Ce que vous me dites de vos travaux est trop vague pour que j'aie une opinion, il me semble aussi qu'il n'y avait pas à refuser. J'ai vu le portrait de Mme Didier qui est ravissant, celui du mari étant féroce, c'est

Didier Conventionnel tandis que vous ne l'avez fait que Girondin. Il me tarde de voir celui de l'abbé. Le petit Darier est venu me voir encore deux fois, il cause bien et avec une simplicité qui me plaît, mais je ne sais pourquoi je n'ai pas confiance dans sa figure.

Franz est en Irlande, je l'attends à la fin du mois. Il prétexte un crachement de sang pour ne pas aller en Russie et nous passerons l'hiver en France. Ma mère est ici, j'ai été la voir deux fois, nous avons causé pour la première fois avec confiance. Elle est bonne, aussi bonne qu'on peut l'être, mais je suis gâtée en fait de grands et nobles cœurs ! Mon frère est charmant, je le vois tous les jours et je l'amuse, ce qui le rend fort indulgent. Ma vie est toujours à peu près la même, Mlle Delarue est devenue mon amie intime. Je n'ai pas vu Mme Sand, elle a fait un roman qui ne se vend pas (1), cela ne la rend pas plus gracieuse. Delphine est plus radieuse, plus spirituelle, plus triomphante que jamais. Son mari, que je vois à peu près tous les jours, a une foule de qualités très zyotiques, j'espère qu'il parviendra malgré tout. Les affaires sont toujours à peu près au même point. M. de Lamennais est en prison, on va entamer la discussion sur les fortifications, Thiers et le roi qui les veut, seront au moins à moitié battus. Le roi a fait venir Lamartine pour le mijoter et

(1) Sans doute *Les Compagnons du Tour de France.*

l'amener à de meilleurs sentiments sur les susdites fortifications mais en vain. Les chances de guerre sont éloignées. Le prochain ministère est toujours Molé-Lamarlière. Je vois tous les jours Sainte-Beuve qui imagine de se ranger dans la catégorie des amoureux, il me fait des déclarations en vers et en prose. Ronchaud fait des progrès, le baron d'Eckstein dit que son drame est bon. Qui sait ? Ce sera peut-être un génie lent et tardif mais enfin un génie ! Merci de vos souhaits, j'augure bien de cette année. Elle nous réunira peut-être ! Je me sens en grande paix et je crois à l'impossibilité pour moi de retomber dans ces affreuses crises dont le seul souvenir me fait trembler. Adieu, mon bon Clear, il me vient bien quelquefois une larme au bord des paupières, en regardant la fenêtre de la mansarde, à travers le jardin dépouillé.

***

Le jugement de Lehmann sur Chasseriau devint de plus en plus sévère. Dans les lettres qui vont suivre, il s'applique à mettre en garde Marie d'Agoult contre celui qui l'a profondément déçu. Mais elle n'est pas femme à se laisser convaincre sans preuves précises. La délicatesse d'amitié de Lehmann en souffrit et, s'il déplora la perte du camarade d'atelier, du compagnon de voyage, il demeura le juge impartial de l'artiste qu'il avait qualifié génie.

Débat sans conclusion dont seules demeurent les opinions contraires de deux contemporains du peintre.

16 *janvier* 1841.

Je ne sais que penser de votre silence, car je ne puis vous dire avec Coriolan : « Et toi, mon beau silence ! » Je ne veux pas me figurer que vous êtes assez sérieusement malade pour être empêchée de répondre quelques lignes à la lettre que je vous écrivis il y a deux mois, et qui a dû vous intéresser pour le moins. Je vous en ai envoyé une autre par l'ambassade qui doit vous être parvenue depuis longtemps, c'est donc depuis le 28 novembre que vous me devez de vos nouvelles ; ne me laissez pas dans cette incertitude sur votre existence, je vous en supplie ! Ma vie est monotone, mes journées sont laborieuses, secrètement décolorées comme la saison, mes soirées se passent en grande partie dans une espèce d'académie où l'on dessine des costumes, quelquefois je rends visite aux deux ou trois familles que je connais, quelquefois je fais une partie de whist, j'en ai une rage momentanée. En fait d'illusion bienveillante, je continue toujours mes expériences. Le petit Chasseriau en est une nouvelle preuve. C'est un fort vilain Monsieur, et là, une fois de plus, je n'ai point cédé à des impressions personnelles ; au contraire, j'ai pris son parti seul contre tous et jusqu'au dernier moment, mais la position n'était

pas tenable tant il a fait de choses inconvenantes et indignes. Ne lui faites pas d'avances, je devrais presque dire pas d'accueil, car croyant malgré tout que son esprit pourrait vous amuser, et voulant le charger de quelques mots pour vous, sa réponse a été telle que je tiens extrêmement à ce qu'il ne puisse jamais se vanter d'avoir résisté à vos invitations ; il serait même bien que l'on puisse dire le contraire. M. Ingres a eu une intuition merveilleuse que j'ai combattue de tout mon pouvoir, en bon camarade, mais à laquelle je suis obligé de rendre justice. Il n'est pas même allé voir le portrait de l'ambassadrice (1), quoique M. de La Tour-Maubourg l'en ait prié expressément et quoique je lui eusse dit que je trouvai cela parfaitement dur et injuste et qu'il ôtait par là toute obligation d'élève à Chasseriau. En somme il l'a fort maltraité. Sur le portrait de l'abbé Lacordaire, je conserve mon avis ; c'est une œuvre belle et forte, ressemblance à part ; celui de l'ambassadrice est faible au delà de toute expression, c'est un petit mouton qui rêve du goût des fleurs de la campagne qui l'entourent et qu'il paraît avoir brouté. Il est mal dessiné, mal peint (excepté quelques rapports très fins de couleurs des mains à la robe, du ciel à la terre, etc...), peu ressemblant, enfin l'erreur d'un homme de talent. Son séjour à Rome est fâcheux pour lui, il y a laissé la réputation

(1) Portrait de la Marquise de La Tour-Maubourg par Chasseriau, Rome 1841.

d'un charlatan peu délicat ; pour moi notre voyage et son séjour sont précieux, car j'aurais payé bien cher la naïveté avec laquelle je m'étais encore livré à celui-là ! De cette manière, j'ai pu le connaître à peu de frais et à ses propres dépens. En voilà beaucoup trop sur mon compte.

Je vous ai dit que j'avais consacré quelques semaines à M. Ingres. A la fin de mon travail, il a voulu me prouver sa reconnaissance d'une manière matérielle ce que j'ai absolument décliné, dans des termes que je crois convenables, nous n'en sommes que mieux depuis. Il sera à Paris au mois de mars.

Mgr de la Bouillerie que j'ai rencontré pour la première fois hier est méconnaissable de maigreur. Il viendra me voir dimanche. Je lui ai fait vos compliments. Les fêtes sont passées inaperçues pour moi, presque tristes, car je comptais au moins sur une lettre de Zy et je n'ai eu que de la pluie du matin au soir. L'année a commencé bêtement par une embrassade officielle chez M. Ingres, j'espère qu'elle finira avec plus d'esprit.

Adieu, je suis désespéré de ne pas avoir de vos nouvelles. Cette lettre part le 20 janvier.

L.

Rome, 4 février 1841.

Mes quatre baigneuses d'après Victor Hugo devaient être terminées pour le Carnaval, mais ne

le seront pas avant la fin du mois. Ensuite, durant le temps sérieux du Carême, je commencerai à m'occuper exclusivement de la *Flagellation* (1). En dehors de cela, j'ai toujours fait des têtes d'étude, des portraits d'amis, et parmi quelques autres croquis, la petite-fille de la duchesse de Cambridge, une enfant adorable de beauté et d'esprit.

Je me suis fait violence pour ne pas vous dire tout d'abord dans quelle anxiété j'attendais de vos nouvelles, et quelle joie par conséquent m'a donnée votre lettre qui, pour comble de malheur, est restée en route bien au delà du temps voulu.

Ce qu'on dit de votre portrait est fort juste, *vox populi, vox Dei ;* et je ne vous en veux pas du tout du tort que vous me faites par vos deux santés retrouvées, nous en serons quittes pour un meilleur et plus joli portrait, que vous me devez, et si vous venez cet été, nous ferons quelque chose « aux oiseaux ». Je vous ai recommandé Darier d'après mes impressions personnelles, vous savez que je ne suis pas fort en physionomie, et ce que d'autres en disent justifierait parfaitement votre peu de confiance en sa figure. *Ad notam.*

Franz est donc avec vous à présent, je vous en félicite. Laissez-moi parvenir tous deux, quelques rayons de votre bonheur, qui doit être d'autant plus grand, qu'il me semble que vos relations de famille sont au mieux ; grande dose d'amertume

(1) Tableau exposé au Salon de 1842.

en moins dans votre existence ! Présentez, je vous prie, mes respects à votre frère, mes hommages à la coquette Mlle Delarue, mon souvenir à Sainte-Beuve, à Ronchaud, à Bulwer et au baron d'Eckstein ; je vous abandonne le choix des termes convenables pour chacun.

Merci de la larme à la vue de ma mansarde. Que Dieu vous conserve la paix, et vous, conservez un bon souvenir à votre vieux Clear P.

M. Ingres m'a fait une chose fort gentille. Je lui avais dans le temps donné un dessin d'après Fra Bartholomeo auquel nous tenions tous deux. Dernièrement il rendit à mon frère plusieurs dessins et il y avait parmi eux un calque fait sur le mien où il a écrit : à Henri Lehmann, Ingres.

Mme d'Agoult à Lehmann.

6 *février* 1841.

Je ne conçois pas, cher Clear, que vous n'ayez pas reçu une lettre de moi dans le courant de janvier ; je conçois encore moins que vous ne me parliez pas de la caisse de livres, expédiée en décembre et dont le port était payé jusqu'à Marseille.

Je suis bien heureuse que Daniel ne vous donne pas d'inquiétudes, car votre cœur de nourrice et votre conscience de Clear sont bien faciles à trou-

bler. Hier j'ai dit à Mouk première : « J'ai reçu une lettre de Rome, de qui crois-tu qu'elle est ? — De M. Lehmann. » Je trouve cela gentil et de bon augure, car vous savez que la famille des Mouks doit être dévouée à la famille des Clear. Le *chef de famille* est en ce moment à Bruxelles, il sera ici dans 18 jours. Le voyage de Russie était trop pénible et trop dangereux après de si longues fatigues. Figurez-vous que son entrepreneur anglais vient de lui faire banqueroute (36.000 frs. perdus et trois mois gâchés) ! Ne dites cela à personne. Il supporte cela avec le courage que vous lui connaissez.

Ma santé est très bonne, j'engraisse décidément et résolument, j'ai de la paix, ma position ici devient excellente. Mes rapports de famille s'améliorent graduellement ; mon frère est bon et tendre au delà de toute idée, j'en suis très heureuse. Les nouvelles de ma cour que vous me demandez, les voici. Ronchaud semblable à lui-même, ses vers en progrès sensible ; il a un drame dans lequel d'Eckstein reconnaît du génie. Potocki en Pologne. Bulwer malade et assez refroidi, moi idem. Sainte-Beuve amoureux vient tous les jours. Le ménage Girardin relève la tête après tout et malgré tout, ils sont à qui mieux mieux l'un et l'autre pour moi. J'ai entièrement cessé de voir la rue Pigalle. Le ménage persiste, cela prend une tournure sempiternelle. Les Didier sont toujours aigres et mécontents du genre humain. (Calamatta est marié,

je ne l'ai pas revu.) L'abbé soutient bien sa prison, il ne veut pas y recevoir de femmes, je crois que c'est pour ne pas voir Mme Sand. Autour de mon petit monde amical en gravite un autre dans lequel je distingue Mignet (à cause de sa belle figure et de son esprit honnête), Ampère, d'Eckstein, de Vigny, etc... etc... Je vois quelques femmes nouvelles, mais rien de transcendant. A propos, vous savez que la princesse Belgiojoso vend son hôtel, elle est dans de grands embarras de finance. Elle vit auprès de Milan avec son cousin Litta et fonde une école. Je vois très rarement Amaury D., demain je dois le rencontrer avec sa sœur chez Delphine. Mlle Delaruë qui est devenue coquette, charmante, aristocratique et zyotique, a tous les succès imaginables tant chez moi que chez Delphine qui a été sa compagne de pension et l'a reprise en tendresse. Nous lui faisons une seconde jeunesse à laquelle elle se laisse quelquefois un peu distraire. Chasseriau ? Je ne le verrai sûrement pas. L'exposition sera, je crois, affreusement pauvre, en tout l'année est peu artistique. Les questions politiques absorbent tout. Nous voici avec les fortifications, c'est un grand triomphe pour Thiers et cela le ramènera aux affaires. Il y a maintenant un parti qui veut l'alliance russe. Somme toute on est assez découragé, assez humilié, très ennuyé du roi et l'on regarde de tous côtés pour découvrir le grand homme qui nous mènera glorieusement au salut ; mais le grand

homme ne semble pas né encore... à moins que ce ne soit Daniel ?

Adieu, mon bon et excellent ami. Beaucoup de gens me demandent de vos nouvelles, mais décidément, on n'aime pas mon portrait, il est vrai que cette année il paraît vieux, malade et morose auprès de moi. A vous.

P.-S. — Hier soir Chasseriau entre chez moi, j'avais du monde, c'est un de mes jours. Je l'ai bien reçu. J'ai pensé que je ne devais absolument rien savoir et l'ai questionné en conséquence sur M. Ingres, sur vous, sur Chevandier. A la demande : « Rapportez-vous quelques tableaux ? — Le portrait de M. Lacordaire. — Oh ! Oh ! mais cela est tout à fait de circonstance ! — Cela se trouve aussi par hasard car je suis lié avec M. Lacordaire depuis longtemps et il y a fort longtemps qu'il désire que je fasse son portrait. » Du reste il ne m'a paru ni timide ni sauvage comme vous le disiez au printemps dernier, mais d'une excellente tenue. Il a regardé, loué et critiqué mon portrait avec convenance. En s'en allant, il m'a prié de venir à son atelier. J'irai. Si vous étiez ici et qu'il vous fût désagréable de le rencontrer, je ne l'inviterais pas à venir chez moi, mais ainsi je dois être exactement comme si je ne savais rien de particulier sur lui : ni empressée, ni impolie, ni protectrice, ni antagoniste.

Lehmann à Mme d'Agoult.

Rome, 11 *mars* 1841.

Mon petit tableau retardé par mes ennuis autant que par mes distractions arrive à sa fin. Le carnaval plus bruyant et plus brillant que jamais, a été enterré aux lueurs des *mocoletti* (1) ; deux dominos noirs, on ne sait de quel sexe, intriguant avec beaucoup d'esprit, connaissant les secrets de famille et de cœur des gens de milieux les plus différents, occupent la conversation du jour. En dehors des *festini,* je me suis procuré un agrément plus sérieux en allant voir quelques-unes des plus belles statues du Vatican éclairées au flambeau. On a beau crier contre le sybaritisme artistique des Anglais qui ont introduit cette coutume ; il y a quelque chose d'inexprimable, de mystérieux, lorsqu'on se promène seul et silencieux dans l'obscurité, à voir une belle statue, un chef-d'œuvre, ranimés dans la lumière, et à converser, sans crainte de distraction, avec tant de siècles de beauté et de sagesse !

Le mois de juillet serait bien choisi pour reprendre Daniel, vous savez que vers la fin commencent les fièvres, il vaut mieux ne pas l'exposer, bien que je sois forcé de courir cette chance cette année. L'espoir de vous voir s'amincit.

(1) Bouts de chandelle.

Je ne veux pas plaindre Franz, bien qu'on lui fasse une infamie, la plainte ne doit pas atteindre ceux dont l'étoile me paraît dominer des sentiments de ce genre.

Il paraît qu'on exagère sur le compte de la princesse Belgiogoso. Elle dit qu'elle ne fait que louer pour un an son hôtel, elle ne fonde point d'école, mais elle a institué une espèce de salle d'asile pour de tout petits enfants. Chasseriau, par la manière dont il s'est présenté chez vous, m'oblige à revenir sur son compte plus longuement et plus sérieusement que je ne l'aurais voulu. Je vous avais tout simplement priée de ne point lui faire d'avances, parce que, lui ayant dit devant plusieurs personnes : « Comme tu verras sans doute Mme d'A. » Il m'interrompit d'un air très suffisant. « Non pas du tout, car certes je n'irai pas là ! » Je me tus, trouvant cela aussi grossier pour vous que pour moi. Depuis, il y a des circonstances qui me forcent à rétracter mon premier jugement sur lui d'une manière plus raisonnée. Durant notre voyage, il m'avait parlé d'une manière qui me parut charmante de naïveté, de toutes ses belles qualités d'esprit, de cœur et de talent, j'admirais parfois son aplomb pour s'encenser, « mais, me disais-je, pourquoi ne ferait-il pas part du sentiment de sa valeur à un ami ? » Je l'ai vu depuis, « avec la belle sensibilité de son cœur et la noblesse de ses sentiments » rechercher, lorsqu'il avait besoin d'eux, des hommes qu'il disait mépriser,

leur faire de fausses confidences sur ses soi-disant amis pour nuire à ceux-ci, et laisser huit jours au lit, malades sans aller les voir, des gens qui avaient mis leur personne et leurs biens à son entière disposition — ce dont il avait largement usé — et enfin, leur tendre un petit doigt pour tout adieu ! Son esprit est souvent emprunté, au bout de six mois on en sait par cœur certaines tirades. Je l'ai cru distingué parce que je lui avais trouvé une « tenue » excellente dans les quelques salons où je l'avais rencontré, mais corner aux oreilles de tous, qu'il n'y a que soi de comme il faut en fait d'artiste, mettre au restaurant, en public, au milieu de ses camarades, ses pieds sur la table et crier comme un écolier n'en sont pas de bonnes preuves. Il a forcé une dame de la meilleure société, qui l'a comblé de bontés et qui est la sœur de son ami intime, à dire qu'elle n'aurait pas continué à recevoir M. C. sans la crainte de blesser son frère. Elle a dit également qu'elle avait invité plusieurs fois M. l'abbé Lacordaire avec M. Chasseriau pour mieux le faire connaître à ce dernier, bien que cela la privât de la conversation intime de l'abbé, qui *n'aurait pas voulu s'épancher devant un jeune homme qu'il connaissait fort peu.* Vous voyez comme cela cadre avec la prétendue longue et intime liaison ! Je vous dis tout ceci parce que j'ai eu à déplorer que malgré votre tact, votre don de physionomiste et votre grande prudence, vous ayez eu le malheur de vous laisser aller à vous lier

avec des menteurs effrontés ou à vous confier à des indiscrets inqualifiables. Vous me répondrez : « Mais je ne veux pas me lier avec M. Chasseriau qui est pour moi un jeune homme de talent et d'esprit que je reçois comme d'autres. » Mais lui paraît ambitionner un autre rôle. Interpellé dernièrement sur votre compte et celui de Franz, je m'exprimai comme je crois devoir le faire, je vis des gens en tomber des nues : mais M. Ch... nous a dit : « Bien que Lehmann ait été l'am..t de Mme d'A., il m'a raconté des choses qui me font penser que Liszt n'est pas très bien pour lui, et je veux... » ici il a manifesté avec une assurance effrontée ses ridicules prétentions sur vous. Double perfidie : croire le contraire de ce que lui dit un homme qui ne lui avait jamais menti et vouloir faire croire aux autres que je lui avais parlé dans le sens de ses infâmes conclusions. Les femmes n'ayant pas réussi à nous brouiller, les *gamins* n'auront guère plus de succès je pense. Croyez-moi, ce rapport me fatigue, me dégoûte, et j'aurais désiré vous taire beaucoup de ces détails, mais son arrivée ex abrupto chez vous, venant à l'appui de ses prétentions manifestées ici et que je viens d'apprendre depuis son départ, me font un devoir de ne pas vous laisser un doute sur le caractère et les ambitions démesurées de ce petit farceur masqué et me dispense de toute conclusion.

Je vous ai déjà dit combien j'étais enchanté pour *vous* du peu de succès de mon portrait, mais je

dois l'être moins pour *moi* et, d'après ce que vous me dites, il me semble que vous me rendriez un véritable service en l'enlevant de votre salon. Avouez du reste que j'ai du guignon ! Je ne vous ai connue que couvant des maladies et en étant à peine remise, au moment peut-être le plus défaillant, le plus critique, moralement, de votre vie ; je vous peins telle, et l'on voit ce portrait dans un salon brillant, lorsque vous êtes redevenue éclatante de santé et d'humeur !

Mme de Perthuis était mourante lorsque je fis son premier portrait. Elle me force à l'exposer ; j'en fais un second qui a grand succès chez elle, on demande l'adresse et le prix du peintre et je suis à Rome ! Conclusion, ôtez, je vous en supplie, le portrait vieux, morose et malade, pour que bientôt j'espère, il fasse place à la ressuscitée, resplendissante Zy. Que deviennent les médaillons ? Parlez-moi du Salon en me disant l'avis du public mais surtout votre propre sentiment.

Embrassez pour moi Franz, saluez mes amis, et bientôt écrivez à votre Clear.

Mme d'Agoult à Lehmann.

1er *mars* 1841.

Comme je vous suppose assez vivement préoccupé de Ch., je veux vous compter de point en

point mes relations avec lui. Vous verrez que mes impressions sont jusqu'ici en opposition radicale avec votre opinion. J'ignore ce qu'il a pu vous répondre lorsque vous lui avez offert une lettre (pourquoi ne pas me le dire), ce que je sais, c'est qu'il n'y avait pas plus de trois jours qu'il était à Paris lorsqu'il vint me voir (j'ai su cela non par lui mais par Théophile Gautier), soit hasard, soit préméditation, c'était un de mes *jours*. Il fut, comme je vous l'ai déjà dit, parfaitement convenable ; causa bien ni trop peu ; resta le temps voulu et me demanda d'aller voir son atelier. C'était un vendredi. Le lundi j'y fus avec Sainte-Beuve et Mlle Delarue. Il nous reçut avec une grâce et un tact remarquables. Ses portraits me semblent superbes, je ne suis nullement de votre avis quant à celui de Mme de L. M. Il est peut-être supérieur à l'autre vu les difficultés vaincues. Tous deux sont nobles et simples, l'arrangement d'un goût exquis. Il y a dans l'attitude et dans les mains de M. Lacordaire une profondeur d'expression qui m'a étonnée.

Je l'engageai à dîner pour le samedi avec les Girardin, la comtesse d'Obreskoff (1), Bulwer, Sue, etc... etc... Même tact, même distinction de conversation, aisance d'un homme qui aurait passé sa vie dans la meilleure compagnie. Il fait la conquête de tous mes amis : Ronchaud, Mlle Delarue,

(1) Très adonnée aux arts.

etc... Tous en raffolent. Le voilà donc établi et à sa place dans mon salon comme un vieil habitué, mais je vous le répète, avec une réserve et une discrétion *zyotiques*. La semaine suivante il fait sa visite, je le présente à de Vigny, aux Didier ; il insinue doucement qu'il ne va nulle part, se met tout à ma dévotion et me demande de faire un dessin pour mon album, un portrait au crayon de moi et n'importe quel petit portrait de mes amis que je désirerais. On parle (après minuit, entre Sainte-Beuve et Ronchaud) de Rome et de M. Ingres ; il est respectueux, mais clairvoyant, et touche très naturellement le point des commérages dont il aurait eu à se plaindre. Ce qu'il dit, je vous le confesse, m'a semblé porter le cachet de la vérité ; connaissant les médiocrités de la Villa Médicis, les propos tenus m'ont paru tout simples et de même principe (basse jalousie) que ceux dont vous avez été victime. Il n'était ni agité ni colère, en parlant de tout cela, mais simple et comme il faut. En somme après l'avoir examiné avec les préventions les plus déplorables, après avoir étudié sa physionomie, ses discours, ses gestes, son écriture, etc... etc... mon impression est que c'est un garçon dont on ne peut admettre sans preuves convaincantes des choses peu nobles. Je le crois plein de confiance en lui mais sans fatuité ; très habile, mais cette habileté va-t-elle à l'intrigue et à la perfidie ? Il m'est impossible de le penser. Je reste sur mes gardes et n'ai d'ailleurs rien à

redouter, mais je vous crois influencé et trompé. Dans l'affaire du portrait Lacordaire, il peut y avoir des apparences, des coïncidences fâcheuses, peut-être un peu de calcul d'artiste passant avant l'amitié, cela ne suffit pas à mes yeux pour constituer le « vilain monsieur ». Détrompez-moi si vous savez des faits patents et surtout j'insiste, et j'exige au besoin, pour savoir sa réponse quand vous lui avez offert une lettre. J'ai vu chez lui l'esquisse d'un petit tableau (1) qui sera charmant je crois : ce sont les heures du soir s'enfuyant à l'approche de la nuit : quatre délicieuses figures de femmes enlacées dans des attitudes pleines de grâce descendent dans le firmament tout à fait à droite, la lune à gauche, au-dessous un paysage qui sera comme une lande de bruyère en fleur. Il nous a montré une quantité immense de dessins rapportés d'Italie. C'est un talent prodigieux à 21 ans, mais ce qui me confond bien plus que son talent, c'est sa science du monde, car évidemment sa manière d'être est le résultat d'une réflexion et d'une pénétration pour moi tout à fait *inrencontrées* jusqu'ici. Basta de Chasseriau !

J'attends Franz le 10, il a eu en Belgique des succès viennois. Ma vie est toujours assez semblable, je m'amuse le plus que je peux, afin de bien établir ma robuste santé et de pouvoir travailler l'été prochain. Amaury Duval a à peu près

(1) *Les heures du jour et de la nuit*, dessin à la plume.

disparu de ma sphère ; il n'y avait pas d'atomes crochus entre nous. Voici le Salon qui va ouvrir, je vous en parlerai beaucoup. Vous savez que la princesse B. est toujours auprès de Como avec le jeune cousin Litta. Je ne sais rien de Mercier ni de Calamatta, ce n'est pas grand dommage. Parish est ici pour trois mois, il m'a demandé de vos nouvelles. La Ungher ne va pas en Angleterre.

P. S. — 2 mars. Durant l'intervalle de ces deux feuilles de papier j'ai eu une longue conversation avec Ch. sur vous, sur l'histoire du portrait, etc... etc... Je lui ai fait ma profession d'amitié, je lui ai lu des passages de votre lettre qui témoignent de votre admiration et de vos excellents sentiments pour lui. Il m'a comme toujours parlé à merveille et très bien expliqué les causes de vos dissentiments. Lui, vous reproche de n'être pas venu le trouver directement du jour où vous avez cru avoir à vous plaindre de lui et d'avoir été conter la chose à M. Ingres. Bref, il me semblait que vous ne deviez pas être brouillés et je parlai de façon à ce que vos relations puissent et doivent reprendre comme par le passé. Vous vous êtes certainement laissé influencer, l'amitié de Chevandier que je crois très, très noble de sentiment m'est un garant plus certain que l'opinion de M. Ingres et compagnie. Quelle singulière chose qu'en cette occasion, ce soit vous qui croyiez à la *perversité* et moi à la *sincérité* d'un individu ? Vous ai-je écrit

ce qu'il pensait de mon portrait ? Il admire beaucoup les mains et la robe mais n'admet pas la tête, il trouve la couleur malheureuse.

J'ai fait toutes les réclamations possibles pour vos livres, voici la lettre de Marseille au moyen de laquelle vous pourrez faire des démarches.

Adieu, cher Clear, toute à vous, écrivez-moi courrier par courrier la réponse relative à Chasseriau. N'êtes-vous pas bien ennuyé de Daniel ?

Lehmann à M[me] d'Agoult.

Rome, 20 mars 1841.

Clear, ravir à quelqu'un l'affection de Zy, dont il connaît mieux que qui ce soit la bienfaisante atmosphère, y pensez-vous ? Je pouvais, à un moment donné, certain d'être à vos yeux au-dessus du moindre soupçon de bassesse et d'intérêt personnel, vouloir vous rendre consciencieusement un service en vous préservant, vous que je crois bonne, de Chasseriau, que je crois mauvais. Cela n'étant plus faisable, je ne me suis pas empressé de vous répondre, d'autant moins que vous avez à présent une lettre contenant plus qu'il ne faut — étant donné votre esprit de contradiction — pour enraciner l'engouement naturel et prévu que je désirais

prévenir. Naturel, qui l'a plus éprouvé que moi ? et si prévu d'après les premiers mots que vous m'écriviez de Chasseriau.

Je reconnais avec gratitude la mission de paix dont vous avez voulu vous charger en vous interposant entre nous, les femmes seules en ont le talent et le droit, mais il ne s'agit pas ici d'animosité personnelle, je le répète, et s'il vous en faut une preuve, je vous prierais d'éviter à Chasseriau un moment désagréable. Je sais que s'il avait l'idée d'aller voir les tableaux que M. Ingres rapportera chez moi, on lui fera un affront et, bien que les petitesses retombent plutôt sur ceux qui les font, il vaut mieux ne pas l'essuyer. J'exige de votre amitié que jamais il ne se doute de cela. Empêchez-le d'aller les voir avant qu'ils ne soient exposés dans un lieu public.

Il reste deux possibilités : l'une, qu'influencé par de malheureuses coïncidences, j'ai mal apprécié ce que j'ai vu et entendu et que toutes les personnes qui m'ont parlé de lui aient voulu me tromper ou se soient trompées elles-mêmes ; en ce cas, le temps me l'apprendra, je serai trop heureux de faire amende honorable — ou vous êtes conquise par les manières d'un individu très froid et très pénétrant, qui sait admirablement les adapter à ses besoins et à ses désirs : ces derniers vous les connaissez à présent !

Le sujet de son tableau m'a paru ravissant, lorsqu'il m'en parla à propos de mes *Paresseuses au*

bord de l'eau (1) ; il est, comme le mien, pris librement dans Victor Hugo.

Vous savez que de tout temps j'ai été de l'avis de Chasseriau sur votre portrait.

Franz est auprès de vous, je lui serre la main, j'aimerais le revoir. Quand, mon Dieu, cela sera-t-il ?

Vous allez donc assez bien pour pouvoir espérer travailler ; c'est un grand bonheur. Quelle médecine que le travail, vous verrez ! J'en ai si souvent besoin ; le travail et l'amitié, il n'y a rien au-dessus de ces deux éléments de la vie. Malheureusement, j'en ai été empêché par mes petites indispositions, j'en suis très affaibli, et ma force morale même menace de succomber à présent à des attaques qu'elle aurait repoussées autrefois. Je donnerais beaucoup pour vous avoir eue ici depuis un mois, vous saurez cela plus tard.

J'ai commencé le carton de ma *Flagellation ;* quand il sera fait je terminerai les *Indolentes et Naïves* et puis me mettrai au grand tableau. L'homme propose...

Pourquoi cette idée que Daniel m'ennuie ? Si jamais il a pu me préoccuper, cela n'existe plus depuis qu'il est en parfaite santé et sous ma main, soyez-en persuadée. M. et Mme Ingres partent la semaine prochaine ; il m'a donné un dessin de lui, une étude pour son *Saint Symphorien* (2) ; il

(1) *Baigneuses*, Salon de 1842.
(2) *Martyre de Saint Symphorien* 1834. Église cathédrale d'Autun.

était adorable en s'excusant de ne m'offrir que cela! Je prévois que j'aurai très besoin de votre conseil, peut-être même de votre intermédiaire, ou de celui de Franz quand je reviendrai à Paris pour ma situation vis-à-vis de M. Ingres. Si vous le voyez, vous comprendrez bien vite de quoi il s'agit.

Pardonnez, en amie, la mystérieuse incohérence de ces dernières lignes ; qu'il vous suffise qu'une chose sera toujours claire, c'est que je suis entièrement à vous.

H. L.

Mme d'Agoult à Lehmann.

21 *avril* 1841.

Cher Clear, il y a longtemps que je veux vous écrire, mais Franz est ici, et vous savez comment les journées s'en vont avec cet *ouragan*. Il a au surplus amené avec lui son ami Lichnowsky, tempête d'un autre genre, de sorte que ma sérénité ne sait plus trop où elle en est. Dans huit jours ils partent tous deux (Franz pour Londres) et je rentre dans ma solitude.

Avant toute chose, parlons de Daniel : Franz, qui a pris la haute direction du chapitre Mouche, désire positivement que Daniel reste encore à Rome cette année. Cela est-il faisable ? Vous seul

pouvez en juger. Je ne vous parle pas des ennuis et inquiétudes que cela vous donnera ; il est bien entendu qu'entre nous le dévouement sous toutes ses formes est accepté, senti et donné en silence.

Le Salon ? Mille fois plus terne que l'année dernière. Personne n'y va, on ne s'en occupe pas ; aucun succès marquant. Delacroix comme d'ordinaire, très vanté et très critiqué : mêmes qualités et mêmes défauts ; pas de progrès. Son *Naufrage* est très poétique. Une tête de vieille femme par Flandrin : j'aime extrêmement cela, mais Chasseriau et vous, en feriez les mêmes critiques que de ses portraits de l'année passée. Amaury Duval un peu plus ignoble : pour moi inadmissible. Chasseriau n'a pas de succès en général surtout pour son portrait de femme. Quelques gens le soutiennent vigoureusement : Théophile Gautier, Jules Janin, ce qui n'est guère logique. Le reste ne vous intéresse pas et moi non plus.

Je vous assure que je n'ai aucun engouement pour Chasseriau, je crois que vous lui faites trop d'honneur en l'habillant de la peau de Méphistophélès, en tout cas ne craignez aucune indiscrétion de ma part et je crois pouvoir vous dire aucune hostilité de la sienne. Il a fait un dessin de moi que je trouve beau et ressemblant, mais qui n'a pas plu parce qu'il m'a fait la bouche ouverte. Il vient d'achever un petit portrait à l'huile de Parish et travaille à ses *Troyennes au bord de la mer*. Vous savez que le paysage de Chevandier a été

refusé. La chapelle de Flandrin est ouverte, je n'y suis pas encore allé, il paraît que c'est un pâle reflet du *patron*. Avez-vous enfin reçu les livres ? Vous m'avez demandé une fois ce qu'étaient devenus les médaillons (1) ; diverses considérations trop longues à écrire m'ont fait les garder encore cachés. Mme Desbordes-Valmore a fait quatre jolis vers à mettre au bas. Mme de Perthuis est de plus en plus ravie de son portrait, pourquoi ne lui avez-vous pas fait exposer ? Vous avez su le mariage de la Ungher ? Pauvre Sabatier !

Franz a eu deux fois chez Erard un succès immense, il y a eu unanimité dans la presse cette fois. Dimanche, il donne au Conservatoire un grand concert pour et par Beethoven. Une petite coterie malveillante s'efforce à ressusciter Chopin qui va jouer chez Pleyel.

Mme Sand me hait, nous ne nous voyons plus ; en revanche Delphine s'est fait mon amie intime. Du reste nous ne pouvons plus guère nous écrire de choses intimes, il faudrait causer. Pourquoi cet éloignement si prolongé ? Je persiste à croire que Paris vous serait meilleur que Rome.

Adieu, mon bon Clear, tâchez de bien remettre votre santé, c'est le point capital. Les jeunes Mouches prospèrent.

(1) Médaillons de Mme d'Agoult, de Liszt et de Blandine.

Lehmann à Mme d'Agoult.

Rome, le 23 *avril* 1841.

Je suis heureux, chère Zy, de pouvoir enfin vous remercier en connaissance de cause et avec toute la plénitude du cœur. Car non seulement Schnetz m'a remis les délicieuses cigarettes — qui trop vite hélas ! deviennent fumée ! — mais j'ai aussi les livres, et ce qui m'a fait un singulier plaisir, une ancienne lettre du 28 novembre, à laquelle je me rappelle que vous avez fait allusion et qui est arrivée enfin, je ne sais comment et par qui.

Ma vie, agitée de mille manières depuis quelque temps, commence à devenir un peu plus calme ; j'ai repris mon travail. Pendant que mes *Baigneuses* sèchent, j'ai à peu près achevé le carton demi-grandeur d'exécution de ma *Flagellation,* il y a pas mal d'énergie et de caractère (pour moi) et la difficulté de la forme du tableau, en opposition avec les mouvements naturels du sujet, est assez heureusement vaincue et résolue.

J'ai rencontré un Anglais nommé Handley, qui est l'être le plus original, le plus instruit que l'on puisse imaginer ; il a tout lu et a souvent de fort belles idées. Il comprend toutes les langues, les parle toutes mal, mais connaît leur littérature. Si jamais il tombe sous votre rayon visuel, donnez-lui

une place dans la chapelle zyotique, il en sera toujours un bon meuble.

M. Ingres est parti ; nous lui avons donné à cette occasion un dîner auquel soixante artistes de toutes les nations ont pris part. Ayant le maudit honneur d'être un des trois commissaires chargés de l'ordonnance de la fête, j'ai mangé un peu moins et sué un peu plus que les autres malgré le froid qui a régné dans cette assemblée. Les dispositions peu sociables du héros rendaient cela inévitable et les talents oratoires des grands hommes du pays où l'on parle le plus n'ont pas brillé, mais le dîner était bon. M. Ingres a été jusqu'au dernier moment excellent pour moi, et je crois le connaître mieux qu'il ne le pense, ainsi que sa chère épouse. Observez-les avec votre pénétration habituelle. Parlez-m'en en détail. Depuis si longtemps je ne sais rien de vous, de Franz, de la Cour et de la Chapelle !

Vous saurez que Chasseriau, qui trouvait dans votre esprit une si grande garantie dans l'amitié de Chevandier, a récompensé cet ami de ses procédés généreux et de ses bienfaits par des discours et des actes que je m'abstiens de qualifier, mais qui ont suffi pour rendre tous rapports à venir impossibles entre eux ; c'est Chevandier lui-même qui m'a communiqué les faits et le résultat, et s'il vous faut le témoignage d'un homme plus calme et moins suspect de partialité ou de faiblesse, je vous citerai le Père Lacordaire qui a eu le temps

d'observer l'individu et qui est entièrement de mon avis.

Que dites-vous du mariage de la Ungher avec Sabatier ? Il y a six mois je vous écrivis que si elle se mariait, ce serait avec un jeune homme fort bien et fort riche, que je lui ai présenté moi-même : vous voyez !

Je reçois à l'instant votre lettre du 21. Certes Daniel peut rester. Je dois même avouer qu'égoïstement, je suis enchanté que vous me laissiez encore quelque temps le seul moyen que j'ai de faire quelque chose d'agréable ou d'utile pour vous ; quant au dévouement, il n'en est pas question, car je vous jure qu'il n'y a que de l'amusement dans tout cela.

Adieu, très bonne. Cette lettre se croise sans doute avec une des vôtres, sinon écrivez-moi bientôt et gardez-moi ma part zyotique dans votre cœur.

Votre Clear P.

Mme d'Agoult à Lehmann.

18 *mai* 1841.

Aussitôt que j'ai su M. Ingres arrivé j'y ai couru. Ils étaient sortis ; deux jours après ils étaient chez moi. Nous avons été réciproquement tendres

et charmants. Il s'est extasié sur ma bonne mine et sur mon embonpoint. Mme Ingres a parlé de Daniel avec beaucoup d'intérêt, enfin j'ai été enchantée d'eux. Quant à vous, vous imaginez les éloges du ménage : noble cœur, ami dévoué, etc., etc. Puis il a regardé mon portrait, l'a trouvé superbe : « il faudra seulement qu'il remplisse un peu les joues, il y a retouché, cela a beaucoup gagné » ; puis il a regardé les petits portraits de mon album mais il les examinera à loisir, « ces sortes de choses veulent être regardées longtemps, avec soin, etc., etc. » ; bref vous m'avez paru monté au degré Flandrin : température tropicale. J'ai glissé que j'avais vu quelquefois un autre de ses élèves : M. Chasseriau. Là-dessus, la mère Ingres a pris la parole pour en dire pis que pendre. Lui souriait avec satisfaction en l'accusant de calomnier, puis il finit par me dire : « C'est un monsieur qui s'est posé un peu trop orgueilleusement vis-à-vis de son maître. »

Ce qu'ils m'ont dit de vos soins pour Daniel ne m'a rien appris. Je connais ce cœur Placid où le dévouement est si à l'aise... Ainsi donc Daniel reste encore sous votre tutelle jusqu'en septembre où je compte l'envoyer chercher.

Le mariage Ungher-Sabatier me prouve ce dont j'étais persuadée depuis longtemps, c'est que... Mais à quoi bon dire ce que je pense d'elle. Vous me demandez des détails sur la Chapelle et je crains de tomber dans les répétitions. Le grand

prêtre de cette année a été Lichnowsky ; il a professé et pratiqué un dévouement chevaleresque et fraternel qui a lié entre nous un lien indestructible. Girardin, Ronchaud, Mlle Delarue n'ont pas non plus laissé éteindre le feu sacré. Bulwer disparu ! Chasseriau très naturellement, et sans que je sache bien moi-même pourquoi, en dehors du sanctuaire ; nouvelle et importante acquisition : Victor Hugo. Je dois vous avoir dit que Franz avait immensément *grandi* ici. Le concert pour Beethoven au Conservatoire a été une solennité digne de tous deux (avec vous je puis bien me permettre de dire Beethoven et Liszt, n'est-ce pas ?). Mme Sand excédée de tous ces triomphes a poussé Chopin à donner un concert chez Pleyel, à huis clos, entre amis. Liszt a fait un article mirobolant sur le susdit concert ; je crois que cela les a fort vexés. Figurez-vous qu'elle est à tel point *enragée* contre moi qu'elle a été jusqu'à dire à Franz que vous avez été mon amant ! Il lui a répondu avec tout plein d'esprit comme il sait le faire. La haine n'en sera que plus profonde. Je me suis tout à fait retirée de la coterie Marliani.

L'abbé travaille à force dans sa prison ; il vient de publier un volume de *Fragments et Maximes,* en grande partie dirigé contre l'autorité catholique. Deux autres volumes sont sous presse. Je vous avais fait copier les chapitres *arts* de son *Esquisse d'une philosophie,* mais je n'ai encore trouvé personne pour s'en charger.

Adieu, mon très cher Clear. J'observerai les Ingres et vous dirai. Jusqu'ici je ne vois que le parti pris de vous vanter et la satisfaction d'opposer votre soumission d'élève à la *révolte* de Chasseriau.

Toujours la même, vous le savez bien.

Quant à vous je renonce à deviner vos agitations. Je suppose que l'amour les cause ; du moment que vous travaillez il n'y a pas grand mal.

Lehmann à Mme d'Agoult.

Rome, le 4 *juin* 1841.

Les poètes invoquent leur muse, j'invoque mon humeur, en la priant de ne pas jeter son ombre mélancolique sur cette feuille. Les tristes agitations qui, peu d'instants apaisées, abattent de nouveau ce cœur dont la placidité n'est plus qu'un souvenir, m'écrasent l'esprit, d'autant plus que je ne puis, ni ne pourrai peut-être jamais en parler, même à vous, chère et bienfaisante amie. Laissons donc tout ce côté de ma vie, qui en est un « grand trois quarts » et occupons-nous du « petit profil perdu » qui reste à observer de l'autre côté.

Depuis quinze jours j'ai commencé à peindre sur la toile même ; soit le plaisir de commencer

enfin un travail depuis longtemps préparé, soit l'influence de circonstances étrangères à l'art, la marche en a été sûre et rapide jusqu'à ces derniers jours, où les forces m'abandonnant un peu, je suis obligé de faire une petite halte. Malgré cela, j'espère que, Dieu aidant, j'aurai tout suffisamment ébauché au commencement du mois prochain, pour pouvoir aller respirer un air pur dans quelque village de la Sabine où je terminerai dans la solitude la plus absolue, ce petit tableau dont je dois le sujet (comme une miette tombée de sa table) à Victor Hugo, au grand poète que vous êtes assez heureuse pour connaître. Je lis peu, et n'ai rien trouvé de mieux que de relire le Dante.

Avec l'Anglais dont je vous ai parlé, j'ai passé plusieurs jours à la Chapelle Sixtine, il me prêtait son regard de savant et de poète et recevait en échange mes yeux d'artiste ; j'étais heureux d'entrevoir ce côté de l'art, que l'orgueil, l'ignorance et la paresse interdisent à presque tous les peintres, ce côté métaphysique, que nous avons tant de peine à supposer chez les anciens, parce qu'il est si peu en nous et parce qu'il ne les a pas empêchés de pousser à un degré, pour nous impossible à atteindre, le seul côté que nous apercevons : la beauté matérielle et d'exécution... Cet ami, avec son esprit cultivé et investigateur, son cœur passionné, son immense connaissance des philosophes et des poètes de toutes les littératures, m'a aidé à admirer avec plus de connaissance de cause et

à rester stupéfié devant ce colosse qui demeure muet et inconnu dans nos temps arides d'art, comme le sphinx dans les sables du désert. Vous savez que j'ai toujours été impressionné par la voûte et les pendentifs, mais je puis dire que je ne me doute de ce qu'est le *Jugement Dernier,* que depuis peu. Voilà tout ce qui est avouable dans ma vie !

J'aimerais à connaître les vers que Mme Desbordes-Valmore a fait sous le triple portrait dont la couleur si peu riante deviendra tout à fait sombre à force d'être cachée. Le grand jour est important pour les peintures à l'huile. Cachez plutôt le grand portrait et qu'un deuil éternel couvre cette erreur regrettable !

Comment avez-vous su que Mme de Perthuis était de plus en plus contente du sien ? Je ne l'ai pas fait exposer parce que je ne l'aime pas, en tout cas l'utilité de l'exposition d'un portrait, qui n'a pour tout mérite que la ressemblance, est perdu pour un absent.

Je redoute plus que jamais Paris malgré tout ce qui m'y attire. Peut-être m'est-il meilleur que Rome... Paris intrigue et rapporte, il force à travailler et compense du travail, or comme je ne puis pas vivre dans une paisible contemplation, le travail et ses compensations m'attireront forcément et j'irai me courber sous cette nécessité peut-être avant l'hiver.

Je croyais lorsque j'ai fait la répartition des rôles

pour le culte zyotique que la dignité de grand prêtre ne pouvait reposer que sur la tête ointe du Grand Franz, je suppose donc que le prince Lichnowsky n'a été qu'un coadjuteur délégué pour remplir les fonctions apparentes. Bulwer disparu de France, de Paris ou de chez Zy ? Comment est-ce possible ? Mes sincères félicitations sur l'acquisition du grand et très admiré Hugo, je suis enchanté de penser que je pourrai facilement lui montrer mon tableautin. Félicitations aussi senties sur l'agrandissement du géant, je savais d'ailleurs les nouveaux miracles par les journaux et suis ravi que le bruit ridicule d'une cabale contre le concert de Chopin soit ainsi démenti. Que Mme Sand ait dit une sottise d'aussi mauvais goût à Franz m'étonne peu d'une femme qui vous hait, puisque c'est une erreur malheureusement accréditée, même auprès des indifférents ; je vous laisse juge de mes réponses à de pareilles insinuations, si elles ne sont certes pas aussi spirituelles que celles de Franz, elles ne doivent pas être moins convaincantes parce qu'elles portent le cachet de la vérité. Dites-moi, si faire se peut, ce qu'il a dit.

Les Cadore sont partis. Rome est déserte et belle, mais l'air est pesant et le sirocco nous accable presque toujours.

Toujours le même à la même. Adieu Zy.

Clear Placid.

Mme d'Agoult à Lehmann.

18 *juin* 1841.

J'ai vu hier M. Ingres. Il s'est écrié que ne fussiez-vous que son élève il serait trop heureux de vous rendre service, mais que vous êtes son ami, son ami de cœur, que vous le lui aviez prouvé, etc...

Je ne puis pas me rappeler qui m'a dit que Mme de Perthuis était toujours ravie, mais j'en suis sûre, je ferai mon possible pour vos tableaux, malheureusement je ne connais guère que riches intelligences et pauvres bourses. Donc vous allez revenir ! Vous faites bien, Rome vous est funeste ; outre le pédantisme qui s'accroît dans une désolante progression et qui vous dicte certaines paroles de trop, même entre nous, vous êtes triste et mieux vaut encore la tristesse qui s'harmonise avec les brouillards de Paris, que la tristesse ironiquement et splendidement éclairée par le soleil de Rome.

Les vers de Mme Valmore sont insignifiants, c'est à peu près : « Beaux anges ne nous quittez pas, là où vous serez ensemble l'air sera plus pur », je ne puis les retrouver.

Vous verrez dans les *Débats*, le triomphe de M. Ingres. Il est rayonnant, trouve Paris la première ville du monde, Versailles grandiose, le roi

charmant, les femmes adorables, tous les peintres éminents, etc., etc. Delaroche était au banquet, Delacroix non. Lui et Mme Sand continuent à parler des *chinoiseries* de M. Ingres. Moi je lui ai donné aussi mon petit banquet avec Victor Hugo, Mrs. Mignet, Ampère, Duban et Balzac, cela a paru l'intéresser.

M. Ingres a embrassé Chasseriau au fameux banquet et le lendemain ils ont eu une longue conversation ensemble qui, je le pense bien, ne changera rien aux préventions du maître, d'autant plus que Mme Ingres est acharnée, mais qui enfin rétablit la convenance extérieure des rapports.

Vous me demandez la réponse de Franz et moi qui n'ai pas de mémoire je crains de la mal rédiger, d'ailleurs vous allez venir ; nous causerons de tout cela et de bien d'autres choses encore.

Le même à la même et la même au même toujours.

Vieille et vraie amitié.

Francfort, 20 *septembre* 1841.

Très peu de temps après avoir reçu cette lettre, cher Clear, vous verrez arriver avec une autre lettre de moi Mme Belloni, la mère du secrétaire de Franz, qui se charge de me ramener Daniel. Veuillez à ce dernier moment de votre œuvre placidienne et zyotique, redoubler de patience et de

sollicitude. Mme Belloni est Italienne et a élevé une demi-douzaine d'enfants. J'ai donc bon espoir et je pense que vous n'aurez que les ennuis de rigueur, pas d'ennuis supplémentaires. Si vous ne deviez pas être à Rome à ce moment-là, faites-vous dignement remplacer par votre frère ou quelque autre « Lehmanesque » vertu.

J'ai reçu votre lettre de Tivoli, seulement il y a quelques jours. J'ai couru les bords du Rhin tout ce temps. Vous savez bien que je ne puis jamais être fâchée contre vous, il me passe des impatiences comme il passe une mouche sur le front et je ne m'en souviens plus la minute d'après. Tâchez de faire de même à mon égard et tout ira bien. Franz part dans un mois pour Berlin et la Russie. Moi je retournerai à Paris et je vous attendrai. M. Ingres peut vous être extrêmement utile et je ne le laisserai pas en paix que vous n'ayez une chapelle (1). J'espère enfin, cette année où je serai debout, me trouver en mesure de vous aider un peu plus que l'année dernière. J'ai acquis deux ou trois amitiés zélées et utiles dans l'occasion et je poursuis toujours mon vieux système : tout pour mes amis par mes amis.

Les nouvelles que vous me demandez seront brèves. Franz joue toujours du piano avec d'immenses succès ; il a toujours infiniment d'esprit et enflamme une foule d'imaginations féminines ; *au*

(1) Projet de décoration de l'église Saint-Merry.

fond il est le même, un peu plus triste, plus *désabusé* s'il a jamais été *abusé,* très bon et très paisible. Les Mouches prospèrent. Ronchaud est dans le Jura travaillant à un drame qui sera donné ou pas donné l'hiver prochain. Zoé Delarue mène une assez bonne petite vie littéraire et artistique. Elle m'écrit que Chasseriau y passe à peu près toutes ses soirées, il donne des leçons à sa fille adoptive. Le susdit vilain monsieur travaille toujours à ses *Troyennes au bord de la mer* (1) ; il a fait un petit portrait de Georges Parish qui n'a eu aucun succès dans la famille à Hambourg. A propos de Hambourg, je me suis assez liée tout à l'heure avec Mme de Bacheracht, la femme du consul de Russie, qui s'est beaucoup informée de vous ; elle vous a connu enfant, m'a-t-elle dit. Elle vient de publier un livre qui a du succès (*Theresin's Briefe*).

Adieu, mon bon Clear. Je me réjouis en pensant combien vous serez content de me retrouver grasse et bien portante, d'ici là pensez à moi. Aussitôt que vous serez arrivé, je vous demanderai de faire un magnifique dessin de moi pour Franz, le sien est devenu trop lamentable, je ne suis plus aussi poétique et il ne veut avoir mon portrait de personne autre que de vous. Celui de Chasseriau lui a souverainement déplu.

(1) *Les Troyennes.* Salon 1842.

26 décembre 1841.

Vous le trouverez en bon augure, vous le trouverez toujours dans mon souvenir fidèle et ma tendre amitié. Je n'ai dit à personne le jour de votre arrivée. Nous passerons quelques heures ensemble. Je vous mettrai au courant de la situation zyotique qui est très simple quoique double et vous reprendrez votre place d'autrefois.

J'ai vu M. Ingres hier, il parle de vous avec effusion. Que valent ses paroles, je l'ignore. Il est au troisième ciel du peu de succès de Delaroche et de son *Cherubini* (1) à lui qu'il va exposer comme la *Madone* chez lui. Il a déjà très avancé le portrait du duc d'Orléans qui ne me plaît pas.

Mais à quoi bon écrire quand on va causer ? Quelle bonne chose retrouvée après une si longue durée. Mais de grâce ne soyez pas *bête* et n'allez pas vous mettre à douter, à observer, à pédantiser sur Zy *la même,* qui n'a que ce mérite-là, si c'en est un.



Lehmann quitta Rome en janvier 1842 *et se fixa définitivement à Paris. Il y entreprit d'importants travaux tels que la décoration d'une des cha-*

(1) *Cherubini couronné par la Muse de la Musique* (Musée du Luxembourg).

pelles de l'église Saint-Merry et de celle de l'Institut des Jeunes Aveugles.

Liszt, à part de rares apparitions en France, continua ses voyages à travers l'Europe. La Hollande, l'Allemagne, la Pologne, la Russie l'acclamèrent tour à tour. Il avait manifesté le désir d'avoir le dessin exact du portrait de Marie d'Agoult. Lehmann le lui envoya. De Pétersbourg, le virtuose l'en remercie. Il passe l'été de 1843 — *dernier été avant la rupture définitive !* — *en Prusse Rhénane, dans la petite île de Nonnenwerth, où une légende allemande fait mourir d'amour le preux Roland.*

En proie à de sombres pensées, l'amie de Lehmann lui écrit brièvement.

Liszt à Lehmann.

Pétersbourg, 13-25 *avril* 1843.

Je vous suis bien reconnaissant, mon cher Lehmann, du beau portrait que Mme d'Agoult vient de m'envoyer. C'est bien à vous d'avoir songé à l'ami absent au beau milieu de vos préoccupations et de vos succès. Pour moi, je reporte souvent aussi mes souvenirs à nos beaux jours de Lucques et de Rome...

Il est des choses qui s'effacent, d'autres qui s'enracinent.

Aurez-vous le temps cet été de faire le portrait de mes enfants ? Dans ce cas, mettez Blandine et Cosima ensemble, Daniel à part — ou mieux ne faites que les deux filles, Mouche et Cosimette. Je me figure Daniel rébarbatif à la couleur et au dessin et ne veux avoir un portrait que quand il aura fait quelque chose de passable, dans quinze ou vingt ans, peut-être. Nous aurons le temps d'y songer.

Je compte vous revoir assez prochainement à Paris (où du reste je ne ferai que passer, mes affaires et mes succès m'appelant ailleurs).

Gardez-moi, mon cher Lehmann, votre « clear and placid » amitié et ne doutez jamais de la mienne, quelque troublée et battue des vents que soit ma pauvre vie.

Bien à vous.

Mme d'Agoult à Lehmann.

Nonnenwerth, juillet 1843.

Franz est ici extrêmement bien portant, moi plus spleenitique que jamais, ruminant dans ma tête un projet de retraite à Nonnenwerth avec les Mouches. Je suppose que votre cœur de nourrice en sera attendri et charmé. Adieu. Le Grand Homme vous attend et vous espère ici ; moi je

vous donne toutes mes bénédictions de vieille femme.

Nonnenwerth, 31 *juillet* 1843.

Le temps est horrible ici, mon spleen se maintient et se perpétue et creuse et prend racine ; je n'y vois plus de terme, je n'en comprends pas les causes, maladie de famille.

Franz m'a surpris tant il a embelli et s'est fortifié. Son talent a grandi, son esprit a grandi. La vie bouillonne en lui à larges et puissants flots. Je ne crois pas avoir la moindre illusion et il m'est impossible de ne pas le trouver au niveau de toutes les grandeurs.

Nous avons eu la visite de Bernard Potocki qui a gardé de vous un souvenir charmant. Mickiewicz (1) allait venir, on lui refuse un passeport. Lichnowsky est à Cobourg, je l'attends ainsi que Petetin (2). Franz a un ami hongrois, le comte Teleki (3) que j'appelle mon Ralph (vous souvenez-vous d'*Indiana*) et qui ne me quitte pas d'un pas, enfin les plus tendres soins, les plus aimables entretiens, le plus charmant pays... rien à craindre, rien à désirer qui ne puisse s'accomplir, et pourtant un mal inguérissable, un ennui de la vie que

(1) Le poète révolutionnaire polonais.
(2) Anselme Petetin, publiciste, fonctionnaire français (1807-1873).
(3) Comte Sandor Teleki, soldat, écrivain hongrois à qui Liszt a dédié plusieurs de ses compositions (1821-1892).

rien ne soulève... une malheureuse robusticité de constitution que rien ne brise.

Adieu. La même au même, mon cher Clear.

Nonnenwerth, 17 *août* 1843.

Je serai vraisemblablement à Paris dans un mois, cher Raphaël. Vous ne connaîtriez pas un enfant anglais qui viendrait, moyennant rétribution, jouer en anglais avec Mouche quelques heures du jour ? (Je poursuis toujours et en tout le chimérique.) Pensez aussi dans l'occasion à des images bon marché et utiles, soit artistiquement, soit historiquement.

On m'a immensément fêtée le 15. Nous sommes ici toute une colonie. Le temps passe vite et ne m'apporte plus rien que l'envie de ceux qui me voient vivre et qui me croient fabuleusement heureuse.

On a dit à Bernard Potocki que la princesse Belgiojoso *vous m'avait enlevée* et que j'en avais quitté Paris de fureur ! Adieu. Au revoir.

Nonnenwerth, 21 *août* 1843.

Je m'attendais à une lettre pour ma fête et la vôtre, toute aimable, a été mille fois la bienvenue. Je voudrais pouvoir vous espérer ici mais je crains bien de n'y plus être à la fin de septembre (j'y

dépense trop d'argent). La vie que nous menons vous serait, je crois, infiniment agréable. Il y a tout à la fois, habitude et diversité, douceurs de la vie champêtre et raffinements de la vie élégante, bonhomie, esprit et fantaisie. Hier soir, par exemple, des danseurs hongrois cherchés pour moi à Cologne, ont exécuté des danses nationales ; après cela, Saphir (l'humoriste de Vienne) (1) nous a fait une conférence de mots d'esprit et de calembours. Nous avons pour lecteur habituel un traducteur de Shakespeare qui met en jolis vers tous les incidents piquants de nos journées. Ronchaud est toujours là. Potocki va et vient ; plusieurs autres, le comte Telekï, le comte Lubinski, tout cela forme une espèce de cour d'amour dont je suis la souveraine indigne. Ma santé revient un peu, l'accablement cède presque forcément à tant de soins et de distractions, mais je crains qu'il ne me ressaisisse bientôt à la gorge.

Qu'avez-vous dit de la lettre de Lamartine à Chapuis-Montlaville ? J'en ai été remuée au plus profond. Il plante son drapeau en pleine vérité. « Comptez vous, moi, je me sens » est d'un sublime orgueil.

Il paraît que le ménage Thalberg a l'intention de se fixer à Florence.

Bonjour, mon enfant, je vous pardonne tout, même votre affreuse écriture.

(1) Ce *faiseur* dans l'humour acquit pour un temps une réputation bruyante à Vienne. Il mourut en 1858.

Je trouve Dumas cent fois plus grossier que Janin.

1er *septembre* 1843.

Êtes-vous encore libre de venir à la fin de septembre ? Alors faites-le. Je viens de me décider à ne rentrer qu'en novembre à Paris. Ce serait bien long sans nous voir. Ne venez pas pour vous amuser. Franz part vers le 20 pour Munich, avec lui le grand flot et le mouvement. Je resterai pour soigner ma santé et n'aurai avec moi que le comte Telekï (qui s'est pris de sympathie pour votre portrait et *veut* vous aimer) et l'excellent Berlinois traducteur de Shakespeare, que j'attacherai probablement à ma personne en qualité de précepteur des Mouches. Nos plaisirs seront la promenade et la lecture, le bain froid ! qui ne vaudra pas celui de Saint-Cloud peut-être ? enfin quelques courses artistiques et puis le hasard des Petetin ou autres qui passent...



Durant ces années 1843-44, *Lehmann fut pour Mme d'Agoult le confident dévoué, fidèle, qui, par sa présence, même silencieuse, calmait le désarroi de son cœur.*

Que de petits billets griffonnés au crayon à toute heure du jour, portèrent à l'ami attristé l'appel de sa détresse !

Considérez-moi comme une âme malade, mortellement malade, et alors vous m'aimerez d'une affection compatissante, triste et douce, qui me sera bonne et qui vous sera peut-être bonne aussi, car pour les grands cœurs, être bon aux autres, c'est être bon à soi.

Je pense beaucoup à vous. Vous étiez très triste hier. Je sens amèrement qu'en me laissant ainsi tomber, je suis coupable de tout ce qui tombe avec moi.

Je n'ai pas une minute, mais beaucoup d'espoir en de meilleur temps.

1843.

J'ai formé le projet, ou plutôt j'éprouve le besoin au premier soir où nous pourrons causer, de vous donner toute la clé de ma vie en apparence si peu conséquente et si inexplicable.

Si après votre travail vous vous sentez le courage de venir me distraire un peu, ce sera œuvre de charité ! mais je ne puis ni parler, ni penser, ainsi préparez-vous à un monologue.

26 *novembre* 1843.

Votre lettre me fait venir les larmes aux yeux, douces et tristes larmes, et me voici encore comme « le palmier qui s'affaisse soudain au souffle orageux du simoun qui passe... »

Sainte-Beuve vient à quatre heures, j'aurai toute ma soirée. Venez donc le plus tôt possible après votre dîner. Vous savez que le mien est une sorte de fiction, une apparence, un fantôme qui passe avant qu'on ait eu le temps de l'apercevoir.

Aimez-moi beaucoup afin de m'aimer toujours.

1843.

Je vous ai bien mal dit adieu. Je suffoque de tristesse ; mais je vous aime et ma rudesse n'est autre chose qu'une crainte excessive de tomber dans l'attendrissement et les pleurs. J'espère cependant encore des jours tolérables et toujours je vous y associe.

Vous verrai-je un instant dans la journée, cher benjamin de ma vieillesse ?

1844.

Je ne serai pas fâchée de vous voir demain parce

que je suis un peu sur mon « carré » littéraire, aux prises avec une difficulté qui m'obsède et ne trouvant que des ressources de vaudeville.



Les derniers liens sont brisés !

Après avoir revu Liszt, malade à Paris, Mme d'Agoult se réfugia quelque temps chez sa mère en Touraine. D'abord accablée, très vite elle sait dominer son abattement, mais la contrainte intérieure qu'elle s'impose rend sa plume plus acerbe. Elle veut se convaincre de son aveuglement passé, elle voudrait surtout que son entourage l'en persuade. Si elle juge Liszt avec une partialité amère, elle ne peut se défendre de prononcer son nom... Lehmann est chargé de la renseigner sur l'état d'une santé qui lui reste chère.

L'esprit de la comtesse d'Agoult, de plus en plus attiré par la littérature, s'oriente vers le roman. Sous le pseudonyme de Daniel Stern, elle a déjà publié des articles, des nouvelles remarqués dans la Presse *et la* Revue des Deux Mondes.

Elle encourage Lehmann à écrire sur l'art de peindre, tout en se préoccupant d'étendre la renommée de son salon au delà des frontières.

Mme d'Agoult à Lehmann.

Monnaye, 18 *mai* 1844.

Ronchaud vous aura conté ou vous contera notre voyage. J'ai passé plusieurs heures de la nuit qui a précédé mon départ à l'Hôtel Byron. Liszt était malade. Nous avons parlé de vous. Tâchez de le voir, je l'ai laissé sans irritation et dans une disposition attendrie, pendant laquelle je désire que vous le voyez. Je désire aussi être informée exactement de l'état de sa santé. Si l'occasion l'amène, parlez-lui avec douceur et sérieux, sans conseil mais en me donnant cependant absolument raison.

Il paraît que l'abbé de Lamennais a entamé une conversation sérieuse et en a annoncé la continuation. Si vous pouviez le voir ? Peut-être pourriez-vous le guider un peu et faire qu'il parle moins au hasard. Peut-être cette parole-là ferait-elle effet ; quoique je l'ai trouvé dans l'inconscience absolue, vraie ou feinte de ses torts et de ses devoirs. Tâchez de me bien poser dans l'esprit de l'abbé. Répétez bien à Liszt que je ne me suis jamais plainte de rien.

Écrivez-moi bientôt ; ne comptez pas que je vous écrirai beaucoup. La solitude me fait du bien, je vais travailler avec intérêt. Cette dernière scène

à l'Hôtel Byron m'a prouvé que j'étais très forte, mais il me faut un temps d'isolement complet.

Lehmann à Mme d'Agoult.

18 *mai* 1844 (1).

Ronchaud n'a pas paru, mais je savais votre visite nocturne par Liszt lui-même. Le soir de votre départ, j'appris sa maladie. Mon premier mouvement fut d'y aller de suite, j'ai craint que cet empressement ne parût affecté et l'heure indue (il était onze heures passées), j'ai remis ma visite au lendemain. Il dormait. A son réveil il m'a fait entrer et m'a paru beaucoup mieux. Après quelques paroles sérieuses, mais affectueuses de ma part pour m'informer de son état, il m'a dit : « Mme d'A. est partie, je pense; je l'ai vue la veille; je l'ai appelée dans mon délire à ce qu'il paraît et ce bon diable de domestique, prenant cela à la lettre, a été la chercher... Elle est venue, elle est restée une heure ici. » Après quelques secondes de silence, j'ai dit : « On la trouve toujours lorsqu'on l'appelle. » Dans l'ignorance complète de ce qui s'était passé, je n'ai pas osé prendre une initiative, le chapitre en est donc resté là. Les

(1) Lettre appartenant à Mme Daniel Ollivier.

plaisanteries qui ont suivi n'ont eu d'autre avantage que celui de me rassurer complètement sur l'état moral du malade. Je suis parti après avoir passé une heure avec lui.

Dimanche, 19.

J'y suis retourné le surlendemain. L'amélioration de son état était plus notable. Il ne peut cependant pas remuer sans douleur et il n'y a pas à songer au concert. J'y ai trouvé Daniel faisant ses adieux et Villers (1). « Allons, c'est bien, il est venu. La prochaine fois qu'il viendra, monsieur mon fils me mettra sa carte ! » On a parlé de l'article de Heine que Franz n'avait pas lu. « Je voudrais d'ailleurs bien savoir et ces messieurs seraient bien embarrassés de me dire ce qu'ils entendent par mes absurdités. » — Silence — « dans ma vie publique, bien entendu... » — Autre silence ! — « du reste (à propos des vilenies de Heine) ce n'est pas leur faute, c'est un peu la faute du métier, il faut que tout le monde y passe ! » J'ai dit que je ne pensais pas cela et que s'il n'était pas donné à tout le monde de faire son métier vaillamment, tous pouvaient le faire simplement et honnêtement que c'était là un effet de la volonté.

La première fois que je le trouverai seul, je ferai

(1) Alexandre de Villers, diplomate, ami de Liszt.

selon votre volonté, l'occasion sera facile mais le résultat nul. J'ai écrit à M. de Lamennais pour qu'il m'envoie un nouveau laissez-passer. Votre lettre m'a tiré d'embarras, car elle m'a permis de ne pas vous écrire une lettre amusante que j'aurais eu beaucoup de peine à composer. J'ai eu le cœur serré en vous quittant et, au lieu de se desserrer, toutes les tristesses que vous avez accumulées en moi depuis un mois, se sont posées sur lui. J'en ai fait une *Scène au pied de la Croix* qui sera un beau tableau quelque jour et une belle esquisse quand vous reviendrez.

Un temps diluvien à mourir de tristesse ! Imaginez-vous le mauvais sang que je distille étant retardé de deux mois par l'humidité des murs à Saint-Merry ? — Sans miracle je ne pourrai pas finir cette année ; il faudrait faire soixante figures en quatre ou cinq mois !

Votre aveuglement était si grand que je n'y ai jamais cru et que j'ai eu bien moins de mérite à ne pas vous éclairer que vous ne supposez, convaincu que vous saviez et jugiez tout parfaitement et qu'il vous convenait de n'en jamais parler et d'affecter le contraire. J'ai eu d'ailleurs la grande satisfaction de voir justifier ma prédiction quant au jugement du monde. Avant-hier, je me suis trouvé dans la journée avec A. de Vigny chez Mme de X qui, certes, ne vous adore pas, mais qui dans les termes les plus durs et les plus justes, châtiait Liszt, l'accusant de tout ce dont il est

réellement coupable et le trouvant inexcusable, lors même, ajouta-t-elle, que vous seriez la femme la plus insupportable, exigeante, etc... que vous n'êtes pas. Vigny a été parfait, il a un peu défendu Franz, disant que malheureusement il appartenait par le corps et l'esprit à une race qui n'avait rien d'humain, à celle des acteurs, etc... Il a été, comme vous pensez, pour vous. J'ai regretté que ma mémoire ne soit plus aussi sténographe qu'autrefois. Mme de X représente assez toute une société dont les idées ne vous sont pas indifférentes, voilà pourquoi je vous les redis.

Mme Récamier ne paraît pas le moins du monde accablée par l'insuccès de *Rancé* (1) ; insuccès aussi général que trop complet à mon avis. Elle m'avait donné rendez-vous, venant expressément de la campagne, pour me demander de faire pour la fille du prince Auguste de Prusse, d'après les documents du temps, une espèce de portrait idéalisé d'elle et qui soit cependant un souvenir de celui de Gérard. Décidément elle se trouve une personne pleine de charme. Si je réussis, elle acceptera de moi une répétition pour Chateaubriand (2). Avec M. de la Rosière (3) je suis au mieux. Il vous aime beaucoup et il est de ces natures qui éprouvent toujours le besoin de déployer leur activité pour

(1) *La vie de Rancé*, de Chateaubriand.

(2) Lehmann fit le portrait de Mme Récamier d'après une miniature. Commandé par une chanoinesse de Waldenbourg, puis donné par lui à Mme Récamier qui l'offrit à Chateaubriand (juin 1844).

(3) Premier secrétaire de l'ambassade de France à Rome.

les autres. Je le vois chez Delaroche et à l'académie dont le cercle restreint facilite l'intimité.

J'ai encore une illusion, celle de croire que votre amitié pour moi vous aide à supporter une correspondance si niaise par ma faute.

Mille fois vôtre.

Mme d'Agoult à Lehmann.

Monnaye, 23 *mai* 1844.

Votre lettre m'a fait un très grand plaisir. J'avais encore un reste d'inquiétude pour le Grand Homme. Me voici bien complètement raffermie. Le plus difficile est fait, désormais je demeure inébranlable. Je suis bien aise que vos rapports avec lui se soient aussi naturellement continués Donnez-moi toujours tous les détails. Les lettres que je reçois du Rhin (la Czettritz) (1) me félicitent et m'approuvent entièrement. Il paraît que mon aveuglement a été bien autrement aveuglé que je ne saurais même le soupçonner.

J'ai eu la fièvre trois ou quatre jours, maintenant je suis bien. J'ai trouvé ici une grande ressource inattendue, M. de Brétignères (2) qui, après une histoire d'amour assez semblable à la mienne,

(1) Marie de Czettritz Neuhauss, amie de Liszt et de Mme d'Agoult.

(2) Vicomte de Brétignères de Courtcille.

est devenu humanitaire et fait de très belles choses sur une assez grande échelle auprès d'ici. Vous imaginez si nous nous comprenons ; j'ai vraiment un singulier bonheur dans toutes mes infortunes.

Herwegh (1) m'a écrit une excellente lettre dont je vous envoie un passage qui me frappe : « Liszt n'aura jamais le courage de se séparer définitivement de quoi que ce soit, comme d'autre part il n'aura pas le courage de s'attacher définitivement à quoi que ce soit. Pour s'assimiler en même temps les éléments les plus bizarres, il ne faut pas être un caractère. Liszt n'en sera jamais un tant qu'il restera *virtuose*. Cet état de virtuosité met un obstacle à sa manière d'envisager le monde et l'a littéralement transformé en ogre insatiable. Les applaudissements frénétiques qui s'adressent à son brio, à sa virtuosité, plutôt qu'à son esprit ou à son âme, ont faussé son jugement et il commet l'erreur de juger à son tour les hommes uniquement d'après leur apparence brillante, ce qui le met en contact avec tous les vauriens qui ont une si mauvaise influence sur lui, qui le ruinent peut-être. Néanmoins, j'admire en lui une grande force qui, hélas, se répand en dehors de plus en plus, s'éparpille en mille rayons si éloignés de leur foyer qu'ils ne peuvent bientôt plus échauffer les âmes.

(1) Georges Herwegh, poète allemand chassé de son pays pour ses idées libérales et sa haine de la Prusse, se fit naturalisé Suisse. Plusieurs de ses poésies furent traduites par Mme d'Agoult qui conserva son amitié pour lui malgré qu'il fût l'ami de Liszt, de Wagner et de la princesse de Sayn-Wittgenstein.

S'il était possible de le rendre à lui-même par une secousse violente et de le convaincre de contempler à nouveau le monde dans sa *profondeur* plutôt que dans sa *surface,* il serait sauvé (1). »

Emma (2) insiste pour que j'aille prendre les bains avec eux. Je ne fais pas de projets. Je crois que je resterai assez longtemps ici. Je crains que partout ailleurs, Franz ne vienne me trouver avec fracas.

Continuez à m'écrire sans vous inquiéter si je réponds ou non. Je n'ai vraiment rien à dire car je vis en *attendant.*

Adieu, mon fils, réjouissez-vous d'avoir une Mater dolorosa si peu endolorie et si vaillante.

Lehmann à Mme d'Agoult.

28 *mai* 1844 (3).

Votre lettre est la seule joie que j'ai eue depuis longtemps, et ce m'est une joie que d'y répondre parce qu'il m'en vient le vif sentiment que vous avez quelques pensées pour moi, sauvées du déluge. Ronchaud vous a donné les grandes nouvelles théâtrales (4), il est plus apte que moi à vous

(1) Traduit de l'allemand.
(2) Femme de Georges Herwegh.
(3) Lettre appartenant à Mme Daniel Ollivier.
(4) Représentation *d'Antigone,* d'Auguste Vacquerie et Paul

entretenir du mérite littéraire, je ne vous dirai que les effets scéniques inattendus, mille fois supérieurs à tout ce que j'ai vu dans le drame moderne, même lorsque l'effet du tableau y avait été cherché à grand frais. Ce n'est plus théâtral, c'est plastique et toutes les exigences de l'esthétique la plus difficile me paraissent comblées par moments. Sentiments vrais et profonds, exprimés par les gestes et les paroles les plus simples, costumes magnifiques, exacts et recherchés (c'est-à-dire sortis de l'ornière du théâtre classique). Il serait curieux que le théâtre classique qui a résisté aux violences du romantisme effréné et impie tombât devant le désaveu de ses aïeux légitimes ! Exclamations déchirantes coupées de longues pauses. Mme Sand pleurait des torrents, elle a dit à M. Léo qu'elle retournerait à ce spectacle, pour voir si il résisterait à un second examen et que, dans ce cas, ce serait bien triste à penser pour toute la poésie postérieure à Sophocle ! Cette émotion d'une haleine, sans entr'acte, ne donnant pas au public la possibilité de « se faire son concert un peu lui-même » (pour me servir d'une expression nouvelle du Grand Homme), est aussi une preuve contre le charlatanisme de l'intrigue. La musique, dont je ne puis juger, ni ne veux en rien diminuer le mérite, a le défaut de trop couvrir une partie essentielle de la poésie. Il est vrai que les chœurs sont chantés

Meurice au Théâtre-Français, suivie de *la Ciguë*, comédie que fit Émile Augier à 23 ans (15 mai 1844).

au-dessous de la critique. Ronchaud vous aura parlé aussi de cette jolie comédie de la *Ciguë*.

Je suis retourné une dernière fois chez Liszt qui, bien qu'encore un peu gêné dans ses mouvements, était levé, marchait dans la chambre et se rinçait la bouche avec du café et des sottises, Villers, Belloni, etc... étaient là. Ce n'est malheureusement qu'en présence des familiers, qu'il entame des sujets qui me donneraient l'occasion que vous désirez et que je ne redoute point. Ainsi, à propos de Moschelès, dont la femme venait le consulter sur un voyage en Russie, il a touché à la question des dépenses, prétendant qu'on verrait plus tard que les hommes réputés économes n'auraient pas plus que lui. Des élèves de l'École Polytechnique ont écrit à Franz pour pouvoir l'entendre chez lui, ses concerts étant tombés les jours de prison. Moi, je lui apportais une lettre de ce fameux chambellan qui déplore sa maladie « comme une calamité pour la République des gens bien élevés » et me recommande un médecin merveilleux, inutile désormais puisqu'il est déjà sorti en voiture. Renvoyant les autres, Liszt me questionna sur ce que je demanderais à Villers pour faire un dessin de lui. Quelle plaisanterie ! Je vais le faire un de ces jours. Le voilà donc de nouveau à flot de folies et — Herwegh a bien raison — entraîné dans la largesse ! J'ai voulu me rejeter sur Lamennais, il n'était pas seul, mais j'y retournerai incessamment. J'y ai trouvé Béranger et c'était un spectacle

digne d'envie que de voir ces deux vieillards détachés du monde, l'un dans son amertume attristée, l'autre dans sa joviale bonhomie, effleurer de la pointe d'une ironie fine et presque bienveillante, tant de choses et d'hommes : Laffite qui se mourait, Chateaubriand qui se survivait, Mlle Rachel, Walewski en Pologne, la Russie, tout y a passé. Le plus singulier contraste m'a mené de là chez la princesse Radziwill où le comte de Syracuse, frère du roi de Naples, et le duc de Bauffremont faisaient des observations moins piquantes sur les avantages et les inconvénients des chemins de fer.

Au dernier concert Moskowa, trois fauteuils avaient été mis à part. Le comte de Syracuse a pris l'un, le duc de Montpensier l'autre, et M. Thiers ne s'est pas gêné pour se constituer président de cette rangée, en prenant le premier fauteuil. On a chanté entre autres une chanson à quatre voix du XVIe siècle, je crois, intitulée « Fuyons tous d'amour le jeu ».

J'avais besoin d'être rassuré sur l'effet que vous avait produit la scène nocturne. Vous vous y êtes trouvée forte, vous le serez donc à tout jamais, car les plus grands effets tragiques ont été usés ce jour-là, ce me semble. Enterrez-en les souvenirs et que l'oubli leur soit léger et à vous aussi.

Vous ne trouverez sans doute plus des éclairs qui puissent brûler et calciner votre cœur et il faudra vous contenter des sentiments que la sympathie la plus constante, une admiration qui se

nourrit et croît de chaque douleur que vous combattez, et une reconnaissance qui grandit avec l'intelligence qui me vient de votre génie peuvent m'inspirer à moi, et à bien d'autres sans doute, mais moi, je suis votre fils !

Franz a dit à X. « Si vous aimez Mendelssohn, vous devez beaucoup aimer Lehmann, qui est une espèce de Mendelssohn. »

Mme d'Agoult à Lehmann.

Juin 1844.

C'est M. de Brétignères qui vous porte cette lettre ; je désire immensément que vous fassiez un croquis de lui pour notre album, il n'est à Paris que pour cinq ou six jours, veuillez donc lui donner un rendez-vous le plus tôt possible. C'est un ami de ma famille (comme la Ville-Château, mais ce qui vaut mieux c'est un véritable ami à moi). Causez avec lui en toute liberté, il sait ce que vous êtes pour moi. Vous trouverez un noble cœur, un esprit cultivé, des manières charmantes et l'enthousiasme du beau sous toutes ses formes. Après dix ans donnés à la passion, il fait aujourd'hui le plus bel usage possible de son temps, de ses forces et de sa fortune. La colonie de Mettray qu'il a fondée est une œuvre d'une très grande portée et qui contient en germe bien

des rénovations sociales. Il a du reste continué en ma personne l'œuvre de fortitude que vous n'aviez pas craint de commencer à Paris au plus profond de mon découragement. Ses idées sur mon avenir sont absolument les vôtres, il vous dira que je suis revenue complètement au sentiment juste des choses.

Il y aurait démence à espérer quoi que ce soit de qui que ce soit auprès de Franz, ainsi n'y employez plus ni vous, ni l'abbé (1), ni personne. Georges (2) m'a redit quelques-uns de ses propos, cela fait pitié. J'étais aveuglée non pas quant aux actes que je jugeai parfaitement et dans l'amertume de mon cœur, mais quant à la racine de ces actes que je ne voulais pas deviner, je les considérai tous isolément, ils me tombaient sur la tête comme ces aérolithes qui tombent on ne sait d'où. Je me disais toujours, « encore une pierre, mais ce sera la dernière », et maintenant il y a grêle permanente ! Quand Dieu a prévu qu'il créerait des Liszt, il a dû résoudre du même coup de créer des chambellans ! Vous savez que j'aimerais savoir l'abbé mieux édifié à mon égard ; c'est une œuvre que je vous confie avec l'aide du temps.

Je voudrais que vous écriviez aussi pour la *Allgemeine Parisier Salon, der Salon der Grafin d'Agoult.* Il faudrait ne pas du tout parler de ma

(1) L'abbé de Lamennais proposé par Liszt comme médiateur entre Marie d'Agoult et lui.
(2) Georges Herwegh.

personne, mais décrire le local et y faire passer les plus charmantes célébrités. Je vais vous noter plusieurs points, cela ne presse pas, mais je crois que cela nous serait bon.

Dire que c'est un salon très restreint, plutôt une coterie. Description de la Renaissance et de la chambre violette (buste, fleurs, objets d'art, etc...) (l'album, M. Ingres et son école). C'est là qu'on a entendu la première lecture de *Lucrèce* (1), pour la première fois à Paris le jeune Filtich (2) et autres blagues de ce genre. M. de Lamennais, à qui la maîtresse de la maison reprochait un jour en souriant d'avoir imprimé que les femmes ne pouvaient pas raisonner plus d'un demi-quart d'heure et insistant sur ce que ce « demi » avait de plus offensant : « J'avais d'abord mis un quart d'heure, répondit l'illustre vieillard, non sans quelque malice, mais en me relisant, j'ai trouvé que demi faisait mieux pour la phrase et j'ai eu une faiblesse d'écrivain ».

Habitude de recevoir ses amis à souper à minuit le jour de l'an ; le comte de Vigny y vient lire, etc. etc... Vers cités de Sainte-Beuve. Étrangers célèbres : Herwegh et sa femme (quelque chose d'aimable pour Emma), Gretkow (3), Mickiewiez, Bulwer, Ciezkowski.

Terrain neutre, les conservateurs représentés par

(1) Tragédie de François Ponsard, représentée au Théâtre-Français.
(2) Carl Filtich, pianiste mort à 14 ans.
(3) Karl Gretkow, poète et littérateur allemand.

le frère pair de France. Humanitaires ou démocrates : Lamartine, Petetin ; progressistes modérés, Girardin, Viel-Castel (1), mais il est facile de s'apercevoir que toutes les sympathies de la maîtresse de la maison sont pour le parti humanitaire (il faut trouver un autre mot).

Votre observation sur le classicisme vrai qui va tuer le classicisme faux est fine et juste et j'en fais mon profit.

J'ai lu la *Ciguë* avec plaisir. Les vers sont charmants. C'est une réminiscence de *Lucrèce,* très bien déguisée en comédie.

Voulez-vous aller pour moi ces jours-ci au *Sauvage,* sur le boulevard, en face des Bains chinois. Vous y achèterez un petit fichu cravate, une étoffe de soie bon marché pour robe du matin. La robe ne doit en aucun cas dépasser 40 frs., j'aimerais qu'elle n'en coûte que 30. Vous ferez porter le tout avec la note chez mon frère.

Juin 1844.

Je viens d'ouvrir l'album, le portrait d'Emma (2) est magnifique. Ce n'est pas son visage mais c'est l'idéal de son caractère. C'est la femme qui aime Georges Herwegh. Vous me faites un plaisir infini. Le portrait de M. de Brétignères est ressemblant,

(1) Comte Horace de Viel-Castel.
(2) Portrait de Mme Herwegh que Lehmann dessina pour l'album de Mme d'Agoult.

mais pas dans son caractère de Touraine, pas dans le caractère humanitaire ; probablement il était autre à Paris. Il a eu la charmante attention de m'écrire sur le dos d'un petit mot de vous (où vous lui donnez rendez-vous). Il m'écrit qu'il retournera vous voir parce que tous les amis d'une femme comme moi doivent se connaître, « c'est, dit-il encore, une manière de vous honorer ». Vous voyez qu'il comprend.

La robe et les fichus sont à merveille.

J'écris à bâtons rompus. C'est la façon la plus amicale et surtout la plus *maternelle.*

Schindler a publié un article contre Franz où il dit que tous les articles « musique » signés de lui ont été écrits par la spirituelle comtesse d'Agoult.

Ponsard sera à Paris en novembre avec un *Philippe Auguste* (1) et plus mien ou nôtre que jamais. Aussi re-lecture et probablement dédicace, etc...

Platen est fini et sera envoyé incessamment (2).

Pensez donc à faire de la critique d'art, je vous corrigerai tout et je vous garantis le succès.

Lettres à un jeune peintre serait peut-être un bon cadre, puis : *Vous me demandez mes conseils, mes idées, etc.*

Qu'est-ce qu'un coloriste ?

Qu'est-ce qu'un dessinateur ?

(1) Non terminé.

(2) *Le Comte Auguste de Platen*, article de Daniel Stern, *Revue Indépendante*, tome 22.

L'étude de l'antique est-elle nécessaire? Dans quelle mesure, etc. etc...

Imitation de la nature.

Le modèle.

Enfin un cours poétique d'enseignement.

Allons vite à la besogne !

Vous voyez que je vis et que je vivrai. Inventez-moi une coiffure pour mes cheveux qui pâlissent d'effroi à se voir tomber par milliers ! Je n'en éprouve aucun chagrin, la vieillesse me sourit.

18 *juin.*

Mon frère part et je ne puis le laisser partir sans un petit mot pour vous. Vous devez être très joyeux en ce moment car je suis, moi, sur mon « carré ». Je viens d'apprendre par le feuilleton de J. Janin l'escalier Chasseriau et d'y voir la guerre recommencer contre vous. J'insiste d'autant plus pour les *Lettres à un jeune peintre* ou *Lettres sur la peinture.* Vous prendrez par là une position à part et supérieure. Vous ferez à très peu de frais un livre tout nouveau et qui, appuyé sur de bonnes peintures, restera. Si nous avions un livre d'art, je ne dis pas de Raphaël mais seulement de J. Romain avec quel intérêt on le lirait ! Quant au salon de la comtesse d'A. j'insiste pour ne pas du tout parler de ma personne, seulement un peu de la franc-maçonnerie si vous le voulez. Franz

écrit à Cologne qu'il allait à Bordeaux, Marseille et Livourne.

Je reste ici jusque vers le 15 août. J'ai envoyé l'article *Platen* à la *Revue.*

J'ai reçu une lettre de M. Petetin en réponse à une lettre semi-confidentielle. C'est encore une grosse voix ajoutée à ce chœur qui me crie : « Bien ! » et « en avant, courage ! »

A Cologne, ils disent : « son bon génie l'a abandonné. » La presse allemande l'attaque vivement. Croyez-vous à une durée et à la possibilité d'une chose quasi sérieuse ? Moi j'y crois assez et j'en suis bien aise car cela me sauvera de toutes les tentatives de réconciliation. Adieu, écrivez-moi bientôt un mot.

21 *juin.*

Pouvez-vous m'avoir (sans vous donner grand-peine) les poésies de Hölderlin et ce qui pourrait les concerner. Mon frère se chargerait de m'envoyer cela. C'est lui (Hölderlin) qui doit suivre *Platen* et comme j'ai du temps ici j'aimerais assez ne pas attendre Georges.

A-t-on un peu parlé des *Heures* (1) ? Mon frère est un peu préoccupé de l'idée de me faire acheter quelque chose en Touraine et je ne dis pas tout à fait non ; dans deux ans ce sera à six heures de distance de Paris. Vous ne pouvez croire comme

(1) Vers de Louis de Ronchaud publiés en 1844.

je me figure une existence agréable d'ici à quelques années. Je me sens complètement affranchie au dedans, ne voulant plus rien de personne et bien résolue à vivre à ma guise, sans concession aucune, avec mes bons et chers amis et un petit peu d'encre ou de « fluide azuré » comme on dit maintenant. Si j'étais riche, je n'ajouterais rien, mais ces malheureux enfants ! Dieu sait s'il me laissera seulement les élever en paix !

Voilà Chasseriau en mesure de passer grand homme, mais quelle Béatrice que Delphine (1) ! A propos lisez-vous ses *Courriers de Paris ?* C'est d'un goût parfait de femme de chambre (vous savez que c'est mon terme de suprême mépris). Je m'aperçois que je me suis mise à vous écrire sans avoir rien à vous dire ! Excusez la distraction et voyez-y la preuve, etc. etc...

1er *juillet* 1844.

J'ai reçu Hölderlin ; merci ; j'ai parcouru. Jusqu'ici je ne vois pas matière à une notice biographique ; c'est bien prosaïque auprès de Platen. J'en ai écrit à Georges qui prend décidément la haute direction de mes futurs travaux allemands. Ces pauvres gens, qu'ils sont donc noblement impossibles ! Il m'a écrit de Bâle (c'était la première fois depuis 1835 que je voyais ce timbre,

(1) Delphine de Girardin.

j'en ai eu un petit froid dans le dos) (1). Il paraissait ennuyé et de méchante humeur. La nouvelle de ma *consolation* est établie sur le Rhin. Emma a énormément questionné Ronchaud sur moi, j'aurais préféré qu'elle s'adressât à vous. Mes cheveux blancs et tombés vont me venir en aide, quoique je sois plus magnétique que jamais et que je fasse vraiment de risibles ravages dans les cœurs d'Indre-et-Loire ! Il faut que je sois un personnage étrange, je m'en amuse à moi toute seule quand je repasse ma vie. Quelle vie à écrire !

Je serais bien aise de revoir Scheffer quoique je me méfie beaucoup, mais en le flanquant de vous et de Petetin on pourra l'empêcher de déserter. De Vigny m'a écrit une lettre charmante, il s'est sérieusement et bien occupé de mes affaires avec Buloz. J'ai commencé l'*Esthétique* de Hegel. Si vous avez la patience de lire cela, vous y trouverez de quoi étonner les Parisiens pendant dix ans dans vos *Lettres sur la peinture*. Deux pages sur « le génie railleur et sur le souffle artistique » qui produisent une recherche maladive de la beauté semblent écrites pour caractériser Franz. Herwegh m'avait dit avoir également trouvé son portrait dans l'*Esthétique* de Schiller. C'est donc quelque chose de typique et de bien plus prévu par la philosophie que nous ne croyons, nous autres, qui sommes toujours à nous étonner ! Mais Hegel con-

(1) C'est à Bâle que Mme d'Agoult se sépara des siens pour suivre Liszt.

clut négativement quant à la beauté de l'œuvre de ces artistes si pleins du *moi,* que le reste n'existe pas pour eux et qu'ils raillent tous ceux qui prennent au sérieux les affections humaines ! C'est, je l'avoue, une des vives curiosités des années à venir pour moi que son œuvre musicale.

Je n'ai pas d'autre motif pour craindre l'italianisme de Ponsard que l'abandon de son premier sujet esquissé, pour un autre bien moins heureux et moins vaste.

Je voudrais bien savoir qui pousse ainsi Chabat. Je croyais que Delphine ne s'occupait pas du tout d'autre chose que d'elle-même. Son mari m'a écrit une de ces lettres sans motif comme je les aime, pour revoir de mon écriture, dit-il. Elle est poétique comme on pourrait l'être si on n'avait jamais lu que de mauvais romans. Y a-t-il du monde à Paris ? En voyez-vous ?

Je ne décide rien pour la Touraine. Je ne déciderai rien cette année, c'est mon année de transition ; je ne verrai personne, voilà ce qui est certain, que les gens qui m'intéressent vraiment. Lisez-vous le *Juif errant* (1) ?

Adieu, mon cher et bien-aimé fils. Je suis parfaitement calme toujours, mais je crains un peu la rentrée dans Paris. Je suis faite pour la société des arbres et des nuages. Comment voulez-vous que je ne sois pas sereine ? J'ai là sur ma table et je

(1) D'Eugène Sue.

ne lis guère autre chose, Hegel, Platon, Gœthe.
N'irez-vous plus à la campagne cet été ?

Août 1844.

Léon (1) va à Athènes avec M. Piscatory, cela s'appelle avoir une étoile ! Il part immédiatement après sa thèse. Je voudrais bien lui donner quelque chose de vos œuvres pour prétexte à conversation. Qu'est-ce que vous pensez ? Son propre portrait à l'huile, peut-être, en l'ôtant de l'armoire ? Il va sans dire que ce ne serait qu'un prêt. Singulier hasard ! Je vais lui donner de fameuses instructions.

J'ai une lettre de Bocella et une de Bernard Potocki. J'ai du succès à Posen. Quel avantage ce malheureux art d'écrire a sur les autres et que de temps on gagne, par ces publications de revue qui font un public obligé. M. de Varnhagen (2) (le mari de Rahel) m'a fait demander un autographe de moi. Je lui ai écrit directement, je ne suis pas fâchée de cette relation.

Connaissez-vous, à Ville d'Avray ou quelque part par là, un petit coin (auberge propre et retirée) où je pourrai passer un mois cachée *qu'avec* Annette ? Il faut que je sois un mois ignorée des humains. Je pars d'ici au plus tard dans 15 jours.

(1) Léon Ehrmann, neveu de la comtesse d'Agoult.
(2) Charles-Auguste Varnhagen, historien, critique distingué. Ami intime de Henri Heine ainsi que sa femme, Frédérique Rahel.

Je me suis fait une nichée d'amis, outre M. de Brétignères que vous avez vu, sa sœur, sa mère et sa nièce, enthousiastes de moi ! J'écris dans ce moment de la musique pour l'orgue du village ! Oh destinée !

Adieu. Athènes me fait venir l'eau à la bouche. Si nous avons de l'argent dans un an, allons-y.

M. de Brétignères m'a peu parlé de vous, il me paraît sous l'oppression de la pensée que nous sommes « du dernier bien », comme disait Molière.

Mon album (et il faut bien ajouter mon chien) fournissent à toutes les conversations ici. Je bénis le Ciel de ce puissant recours.

Il paraît que Franz ne reviendra pas l'hiver, il ira en Hongrie. C'est un grand repos d'esprit pour moi.

Vous travaillez donc beaucoup, immensément ?

Je passe ma vie à défendre Nieuwerkerke (1) à cause du *Descartes*. On dit ici qu'il fait faire ses statues ! Je suis de plus en plus frappée de la sottise des sots !

Adieu, mon fils, je vous aime beaucoup, je me porte bien et l'illusion me sourit encore.

1844.

Alors il ne me reste qu'à vous écrire les événements de ma vie.

(1) Comte de Nieuwerkerke, sculpteur, plus tard surintendant des Beaux-Arts sous Napoléon III.

On dit à Versailles à M. Demetz que j'ai quitté Liszt pour un M. Ronchaud, homme de lettres. Le concert du Grand Homme aurait été peu brillant et il aurait dit d'un ton superbe : « Il faut venir à Versailles pour trouver une salle vide ! » Du reste les détails de la rupture assez bien sus et contés fort à mon avantage.

Je vais dimanche soir en cabinet particulier avec Teleki à « la Chaumière » d'où je verrai par la fenêtre. Il n'y a pas moyen, dit-il, au bal de la reine Pomaré. Les étrangères vont à la Chaumière. Il était convenu que vous viendriez mais vous n'êtes pas à ce diapason, je vais le proposer à de Vigny.

Liszt fait le voyage d'Espagne, mais je crois que vous le savez.

Ville-Chateau a envoyé ses observations sur l'article Mettray. Il est curieux de voir comment des esprits supérieurs et cultivés peuvent cependant être hermétiquement bouchés par certains côtés.

M. de Vigny me semble amoureux. Nous allons lire *Nélida* ensemble. Il est d'un conseil excellent et d'une franchise relative assez grande.

Lettre du prince Mechesky, ancien fidèle du culte antézyotique ; muet depuis 1835, revient plus charmant que jamais et écrit : « Je suis comme les Bourbon : je n'ai rien appris et rien oublié. » Je trouve cela joli dans sa petite nuance d'impertinence ! Ce retour est encore un signe que nous avons le vent en poupe.

Adieu, mon vieux fils. Je vous envoie ma plus attendrissante malédiction.



C'est à Herblay — encore éloigné de Paris et peu fréquenté en 1845 — *que M*[me] *d'Agoult loua une petite maison à son amie Hortense Allart, devenue ainsi sa voisine de campagne. Dans cet ermitage, lui parvint l'écho des louanges, mais aussi des nombreuses critiques que lui valut son roman* Nélida, *anagramme de Daniel, publié en février* 1846 *à la* Revue Indépendante. *Roman autobiographique, où le héros Guermann personnifiait, semblait-il, les défauts que Marie d'Agoult reprochait à Liszt. Celui-ci, noblement, ne voulut pas se reconnaître, il félicita l'écrivain et feignit même d'ignorer la sévérité de l'article de Gâchons de Molènes. Marie d'Agoult comprit la leçon, la trouva* « *exquise* » *et l'écrivit à Lehmann, un peu réticent, en ajoutant — témoignage de valeur —* « *qu'elle n'avait pas voulu faire de livre contre Liszt !* » *En écrivant ce roman pour apaiser son cœur, sa clairvoyance habituelle l'aurait-elle trahie ?*

*A Herblay encore, elle termine l'*Essai sur la Liberté *étude de philosophie sociale qui précède de peu les* Esquisses morales, *son œuvre la plus fine et la plus pénétrante.*

Lehmann, dont le talent s'affirmait, demeure

le confident « Clear Placid » de la libérale Daniel, comme il avait été celui de l'ardente Marie.

Sans date.

La nuit porte conseil, faites-moi le sacrifice du portrait de Liszt pour cette fois encore. Plaignez-moi d'être forcée, par de lamentables circonstances, d'ajourner une chose qui me tient bien plus à cœur. Je suis dans le guignon pécuniaire jusqu'au cou. Si votre essai de sincérité vous agrée comme à moi nous continuerons. Je vous en prie, faites de moi votre mère idéale et ne vous croyez jamais obligé à aucune diplomatie. Je n'aime pas vos réticences, ni vos allées tournantes. Je vous aime bien plus que vous ne pensez et ce que j'aime le plus passionnément dans ceux que j'aime, ce sont leurs faiblesses ou leurs défauts. N'êtes-vous pas ainsi ? Adieu. Écrivez-moi à propos de rien. Je pars le cœur joyeux de cette belle exposition et je me prends à faire sans cesse le mouvement d'épaule d'Ophélia (1). A vous.

DANIEL.

(1) Allusion au tableau d'*Ophélia* exposé au Salon de 1846 ainsi que le tableau d'*Hamlet* qui valut à Lehmann cette lettre d'Alfred de Vigny : « Il ne me suffit pas de le dire à tout le monde, je veux vous dire à vous-même combien j'aime votre *Hamlet*. C'est l'homme du Nord, c'est l'homme du doute, c'est l'étudiant de l'Université de Wurtemberg, comme il le dit, c'est le pauvre enfant incertain, faible, inférieur par le caractère aux horreurs et aux douleurs dont le destin l'accable, c'est le jeune prince élégant par son costume, à demi fou par son désordre.

« J'aime cette lumière douteuse qui n'éclaire que le bord

Herblay, 25 mars 1846.

Vous savez que malgré la vertueuse suppression de votre musique, je viens dimanche dîner au cabaret avec vous tous et que de là je vous mène chez les Foudras (1) où l'on me promet Huerta, un génie espagnol qui me transporte. Arrangez-vous aussi pour aller lundi matin au Louvre avec moi.

Il me semble qu'un compagnon idéal est tout trouvé dans Ponsard qui part après *Agnès* (2) pour il ne sait où et qui se laisse entraîner comme un vrai poète.

M[me] Sand m'a paru en effet bien bourgeoisée. Je ne connais pas le cynisme de Th. Gautier à propos de F. David. Je ne crois pas qu'un critique puisse à ce point choquer le bon sens et la vérité sans se nuire beaucoup. A ce propos, comme vous rassemblez pour Hambourg les articles sur votre exposition, communiquez-les-moi avant de les envoyer. Je suis à votre endroit plus bête qu'aucune mère et plus vaniteuse qu'aucune sœur.

de son front et laisse sur tout son être le même vague qui règne dans sa pensée. Un attendrissement profond m'a saisi quand je l'ai vu et me revient au cœur en y pensant et aux yeux par une larme en vous l'écrivant ce soir.

« Et depuis plus de huit jours je pense tout ceci et n'ai vu encore ce tableau qu'une fois. Je m'étonne moi-même de ce que cette impression s'est conservée en moi telle qu'au premier jour. J'attends samedi pour aller encore mais tout seul, rêver devant votre *Hamlet* et vous en remercier ainsi en silence et du fond de moi-même. » (7 avril 1846.)

(1) Marquis de Foudras, romancier, (1800-1872).

(2) *Agnès de Méranie*, tragédie de François Ponsard.

Votre bonjour a été en effet le premier à Herblay. Je m'y enivre de solitude. Je mets en ordre ma correspondance avec Liszt qui est une belle, étrange et très intéressante chose de ce temps-ci. Son amour pour moi y apparaîtra bien grand et bien profond.

Je me sens très heureuse de l'été qui se prépare. Le travail auquel je me sens plus qu'encouragée, les courses à cheval, et les mystérieux pressentiments que vos beaux anges de Saint-Merry m'envoient par moments à l'âme, suffisent à ma nature calme et placide et à cette philosophie poétique qui est demeurée souveraine dans une existence si longtemps la proie des puissances mauvaises.

Quand les lilas fleuriront et que vous pourrez me donner quelques jours, nous repasserons par les allées tournantes d'où votre tendresse a écarté tant de ronces et a fait glisser tant de doux rayons.

Adieu.

1846.

J'irai chez les Foudras à l'issue du dîner de très bonne heure. Vous y êtes attendu, invité, désiré, vous vous y plairez.

Ernestine est soi-disant le modèle qui a posé pour Ophélie et qui venait l'été dernier à Herblay pour Marcus (1).

Je vous en prie, jamais aucun scrupule à propos

(1) Marcus Allart, né en 1801, fils du comte de Sampayo, Portugais, et d'Hortense Allart de Méritens.

d'un beignet soufflé et vide ; mes haines comme mes amours ont d'autres allures.

Je serai bien embarrassée pour vous promener dans les allées tournantes du passé que j'oublie à mesure, mais je vous y prendrai à l'avenir et vous tirerai par la manche quand vous ne serez pas tout à fait simple et spontané.

Mon esprit ardent et inquiet dont vous ne comprenez pas, me dit-on, les déterminations, vient chercher ici le loisir du travail et de la poésie intérieure dont il a un besoin jamais rassasié. Le sentiment et le pressentiment d'une vie prédestinée me portent au-dessus des ennuis et des soucis de mon existence qui serait insupportable à d'autres.

Je voudrais ne sortir d'ici à la fin de la saison qu'avec mon livre philosophique (1) et un roman que j'ébauche.

Je ne voudrais pas que vous vous trouvassiez malheureux.

La santé ? On la refait vite à votre âge.

L'argent ? Vous n'êtes pas et vous ne serez jamais dans une de ces situations où l'on ne sait comment le faire arriver.

La gloire ? C'est l'affaire des épitaphes. Tant qu'on vit c'est quelque chose d'impalpable, d'inappréciable, d'indéfinissable, dont les autres seuls ont conscience et jamais celui qui la possède.

La grande affaire en ce monde, c'est le charme

(1) *Essai sur la liberté.*

(attendrissant ou non), c'est la certitude d'appartenir à cette classe aristocratique et privilégiée de qui émane les rayons.

J'ai une étrange et mystérieuse correspondance dont je vous parlerai avant les lilas dès que vous pourrez venir.

Sainte-Beuve est charmant, de plus en plus, pour *Nélida* et moi.

7 mai 1846.

Excusez-moi d'être brève, mes yeux sont fatigués de travail.

Seriez-vous disposé à un voyage à pied et en bateau d'ici à Rouen avec Ponsard, Ronchaud et moi. Retour par chemin de fer. Visite à tous les monuments riverains, 8 jours en tout, frais très modiques ?

Dites à M. de la Rosière que dès qu'il aura fait tout son effet romain à Paris et qu'il aura suffisamment savouré la fine fleur de l'élégance, il faut qu'il vienne passer un jour ici avec vous.

Lisez un très joli article sur *Nélida* dans la *Mode* du 6.

Il paraît que Mme Sand déblatère contre vous à propos de moi — quelle singulière persistance et peu philosophique ! Ce que c'est que de ne pas lire Hegel et Spinoza !

Parlez-moi avec détails et comme jadis de La Rosière et de tout ce qu'il dit, il m'intéresse toujours. Vale.

Mme Allart vous trouve toujours ravissant, plus beau et plus spirituel cent fois que Franz ; homme politique si vous vouliez, mais beaucoup plus aimable, moi absente !

1846.

Je suis la plus infortunée créature sous le soleil ! Je ne puis pas lire votre lettre ! J'y entrevois confusément comme en un beau paysage noyé dans les brumes, des idées, des images, des sentiments, hélas ! O Sphinx, soyez votre propre Œdipe et dévoilez l'énigme !

Vous me demandez (je crois) ce qu'il faut répondre aux sots. « Que votre parole soit oui, oui, non, non », dit l'Écriture. A quoi bon répondre aux sots ? Les rend-on moins sots ? Non, on gagne la sottise comme la peste. Il faut s'abriter derrière le silence, c'est le meilleur cordon sanitaire.

Ma solitude a été si troublée ces jours-ci que je vais aller à Paris la chercher. Je suis exaspérée. Ne venez donc pas, c'est moi qui vais vous chercher.

Je ne lis pas *La Croix de Berny* (1). Qui vous a dit que j'y étais ? C'est assez probable. La princesse Belgiojoso et moi semblons prédestinées à poser pour les écrivains sans idées et il s'en trouve beaucoup.

Je vais assez bien. Hortense Allart me ravit.

(1) Roman de Delphine de Girardin.

C'est depuis Mme Sand ce que j'ai connu de plus puissant et elle a des supériorités de droiture et de simplicité.

Adieu. Vous vous amusez donc à troubler les jeunes cœurs ? Que le diable vous protège.

Puisque mes palimpsestes vous font rire, je me livrerai dorénavant à toute la fougue de ma passion pour ce genre de littérature. Je suis ravie de ces opinions de la Rosière qui me semblent bien voisines des miennes, les dos et les mains étant décidément votre spécialité.

Ma seule impression de l'article Molènes (1) a été la surprise qu'il ait accepté de l'écrire. Il était si simple de dire : « Je n'aime pas ce livre et ne veux pas en parler. » Je le trouve fait de parti pris, avec un jugement a priori sur Liszt, qui n'est pas un jugement sur Guermann, et je n'imagine pas comment un homme sensé peut parler des mystères du lévrier et de la gazelle à propos des femmes et leur interdire la lecture de Platon (dont par parenthèse il n'est pas question dans *Nélida*), mais Janin eût fait bien pire et je ne crois pas que cela nuise. D'ailleurs je suis prédestinée ; mon esprit est pourvu de nageoires qui me soutiennent dans cet élément de publicité comme le poisson dans la rivière.

J'ai fait un travail courageux tout ce temps passé ; refait, reproportionné, mis au ton toute la

(1) Dans les *Débats* du 19 mai 1846.

première partie de la *Liberté,* celle que vous avez lue. Vos observations et critiques ont reçu satisfaction, le tout s'anime et se colore. Je m'étonne de ma persévérance.

Quand vous m'écrirez, n'oubliez pas le chapitre Piffoël (1) et Liszt.

Je viens de trouver dans Gœthe : « il faut se résigner à traverser la vie inconnu ou méconnu. »

13 *juin* 1846.

Il paraît que vous ou moi, peut-être tous deux, nous devenons bêtes à faire pleurer, mais nous nous portons bien, c'est la seule chose nécessaire. Je suis toute ravie de vous savoir satisfait sur ce point.

Le tableau des *Enfants d'Édouard* à faire voir à Mme Alexandrine, marchande de modes rue d'Antin. Je vous ai conté qu'elle achetait tous les *Enfants d'Édouard* parce que son fils leur ressemble ! Décidément vous perdez la mémoire !

Je ne veux pas mourir avant d'avoir découvert le secret de cette répulsion sans cause que j'ai toujours sentie pour Scheffer et que j'ai senti être réciproque. L'hiver prochain j'étudierai à fond le magnétisme, je suis sûre qu'il y a là la clé de bien des inexplicables.

(1) Surnom de George Sand.

Je suis ravie de cette exquise leçon que nous donne Liszt à tous et dans le fond il a raison. Les articles à la Gâchons font plus de bien que de mal, si toutefois quelque chose d'autre que le talent et le je ne sais quoi inconnu, fait du bien ou du mal.

J'aime beaucoup que vous me demandiez mon indulgence ! J'ai envie de vous demander votre bienveillance !

Quand viendrez-vous ?

18 *juin* 1846.

Mon Dieu, que vous devenez irritable ! Je n'ai pas prétendu que Liszt vous donnait une leçon, mais nous donnait à nous autres artistes (je me fais l'honneur de me compter du nombre, un peu par anticipation) une leçon de ce qu'il convient de dire quand il nous tombe des bombes Molènes, etc. Je vous assure que c'est le premier exemple pour moi d'une telle modération au moment même de la lecture. Qu'on l'explique comme on voudra, feinte ou réelle, préméditée ou perfide, ou naturelle et vraie, cela reste une marque de parfait savoir-vivre que vous étiez jusqu'ici le seul à nier. Et je vous assure que sa lettre, dans laquelle il me demande de petits services et plaisante sans aucune ironie, ni fiel, n'est pas écrite dans un ton qui puisse faire soupçonner le serpent caché sous la fleur.

Laissons-nous aller, mon ami, mais de grâce ne laissons pas aller la grâce des rapports, et quand nous avons d'aimables amis ne les plantons pas là, pour le seul plaisir de leur faire voir que nous nous trouvons mieux de leur absence.

J'aime toujours à tout savoir (dans le genre Scheffer), non pas seulement à mon point de vue personnel mais encore comme moraliste. Je préférerais beaucoup que vous me disiez davantage et votre erreur est de croire devoir me ménager. Je n'ai pas l'ombre d'irritabilité nerveuse et le danger de la solitude et de l'atmosphère zyotique, c'est qu'on perd un peu le sentiment du rapport avec le public, rapport nécessaire à connaître quand on est entré dans la publicité. Je ne crois pas que Scheffer dise jamais rien ; il n'aime assez ni Liszt ni moi pour cela.

A samedi donc. Peut-être vous sera-t-il plus agréable de venir ainsi : chemin de fer rue Saint-Lazare jusqu'à Maisons. A Maisons prendre un bateau et vous faire conduire à Herblay. Le tout n'excède pas 2 heures.

Voulez-vous jeter un coup d'œil sur la dernière *Revue des Deux Mondes*.

Pouvez-vous me découvrir un moyen de faire passer à la douane une tour de Pise en albâtre de Florence ? Je cherche un chien terre-neuve ou de garde quelconque pour orner mon jardin Plu-

met (1) qui, par parenthèse, va être une ravissante corbeille de fleurs.

J'ai trouvé en arrivant ici une seconde lettre de Liszt. On n'a pas plus d'esprit que cela.

Adieu, au revoir, bonjour, bonsoir, bonheur.

Ne pensez-vous pas que quelque marchand voudrait prendre à son compte les frais de mon portrait, gravé, lithographié ou eau-forte, et le vendre à l'entrée de l'hiver en même temps que paraîtra la *Liberté*. J'aspire à me vendre en effigie !

La lettre de Liszt est un véritable triomphe pour moi. Colportez-la, car il paraît que l'ennemi est sur le terrain, que Liszt doit être blessé, etc...

Scheffer raconte que quelqu'un ayant dit à Liszt : « Avez-vous lu *Nélida ?* » il aurait répondu : « Oui, pauvre Lehmann ! »

Adieu.

20 *juin* 1846.

Le dessin de la bibliothèque me paraît charmant. Mon curé (2) m'a trouvé des caractères arabes pour stores. Je regrette que vous ne veniez pas ce samedi plutôt que l'autre où je serai peut-être forcée d'aller à Paris.

Sera-t-il possible en faisant le dessin du profil (3)

(1) Mme d'Agoult s'installait rue Plumet.
(2) L'abbé Bertrand, jésuite, curé d'Herblay.
(3) Portrait de Mme d'Agoult, coiffée d'un turban, exécuté

pour la gravure, de donner un peu de vivacité au regard. C'est à mon avis la seule chose qui manque, cela ne donne pas l'idée de ce *génie* que vous voulez faire gober au public comme vous lui avez fait gober ma beauté.

On passe ici de charmantes matinées : bain de Seine, déjeuner sur l'eau, promenade en forêt, puis repos italien, aux heures d'accablante chaleur.

Adieu. Ne soyez jamais susceptible avec moi, cela n'aurait aucun sens. Ne pensez pas que je flétris les artistes car je me flétrirais moi-même et toute ma jeunesse. Il n'y a qu'une chose flétrie et moquée dans *Nélida,* c'est le monde.

23 *juin* 1846.

Vous aurez le dessin quand il vous plaira mais je ne m'y trouve pas la grandeur. Il faudra bien prendre garde que la gravure ne perde pas cette incontestable et suprême beauté de votre peinture.

Quant à l'œil animé, puisque ce n'est pas votre avis, je m'incline, car je n'imaginerai jamais, en fait d'art, de préférer ma conception à la vôtre.

Ma fille (1), que je devais aller voir samedi, étant à la campagne, je reste et vous attends avec amitié *si piace a lei* (2).

Ne vous occupez plus du terre-neuve, on vient

par Lehmann en 1842 et qu'elle nommait en plaisantant « le cou tendu vers l'Idéal ».

(1) Claire-Christine d'Agoult, née en 1830.

(2) S'il vous plaît.

de m'en donner un magnifique. A ce propos, je vous dirai que ce n'est pas l'antipathie de Scheffer pour moi que je veux expliquer (je la trouve très simple), mais la mienne pour lui, qui n'a aucun fondement appréciable, et, en général, le secret de nos affections par le magnétisme. J'avance pas à pas dans les sciences naturelles et j'y trouve des éclaircissements très pacifiants.

Vous n'êtes pas à un point de vue juste, je n'ai pas fait de livre contre Liszt. Je n'ai rien à gagner (même égoïstement parlant) à nuire à l'homme qui laissera un tel signe à ma vie et qui est le père de mes trois enfants. J'avais beaucoup à faire pour moi en m'affranchissant de sa domination et en lui montrant ce que j'étais. Ces deux choses sont faites et j'avoue qu'il me plaît lui voir mettre de l'esprit et du tact dans ce que nous devons avoir encore de rapports. Le « pauvre Lehmann ! » ne me semble avoir aucune portée. Ferrière (1) a très bien répondu à Mme Sand qui disait : « Pauvre Liszt ! — Je voudrais, Madame, avoir eu l'honneur et le bonheur de vous inspirer un semblable livre. »

Je ne crois pas qu'en général il s'agisse pour les grands talents et les caractères forts de *lutter* mais d'*avancer*.

Allons tranquillement de livre en livre, de Hamlet en Prométhée. Regardons en avant, rare-

(1) Théophile le Vayer de Ferrière, diplomate.

ment de côté, jamais en arrière. Oublions. La souveraine justice, c'est le souverain pardon et le royaume des cieux est au dedans de nous.

Croiriez-vous que je m'éveille quelquefois, tout à coup, la nuit en sanglotant et en appelant : « Léon ! Léon ! » (1) puis je me rendors.

Oh ! voilà les vrais chagrins, les irréparables malheurs ! « N'anticipons pas sur la mort », disait Liszt et il disait bien juste !

Tant qu'il y a de la vie quelque part il y a de l'espoir. Vivons, espérons, travaillons, pardonnons ! Et s'il m'est permis de me citer :

« Tendons-nous la main à travers nos fautes, à travers nos souffrances. »

Herblay, 1er août 1846.

Une idée bête s'était nichée dans mon cerveau : qu'il fallait attendre l'*Amitié* (2) pour vous écrire. Depuis qu'elle est ici, nous parlons tant de vous qu'il me semble vous voir. Vous écrire romprait le charme. Voilà l'histoire de mon silence. *Ecco la storia del mio silenzio.*

L'Amitié est donc ici, belle à regarder, douce à entendre, mais je ne dissipe pas autant que je le voudrais sa disposition mélancolique et absorbée.

Je ne crois pas aller sur le Rhin. Il n'y a per-

(1) Son neveu, Léon Ehrmann, mort en Grèce.
(2) Surnom de Mme Alphonse Karr, née Clémentine Renard de Mentuli, femme de l'écrivain satirique et humoristique.

sonne des gens qui m'intéresseraient à connaître aux eaux, et puis Hambourg me fait quelque peur. Ponsard s'engage pour l'année prochaine. Tout cela milite pour l'ajournement, non moins que le désir d'achever ce principe constitutif, serré de près dans mon esprit par les personnages du roman qui me harcèlent.

Du reste, le statu quo. Le calme mobile du bouleau que vous me faites chérir encore davantage en l'acceptant comme signe et image de notre gracieuse et invariable affection.

Le *Journal de Cologne* annonce que Daniel Stern élit domicile à Heidelberg avec Herwegh. « Combien le présent même est impénétrable ! (1) »

J'estime un peu trop haut mon album pour l'envoyer à *Charlatan*. Qu'il vienne le prendre ou du moins écrive. Je n'admets pas ces commissions-là.

Ronchaud a découvert une jeune Bettina au vieux Lamartine. C'est une de ses nièces (2) qui se trouve mal quand il parle de m'écrire.

Voilà une phrase extraite d'une lettre de Mme Sand qui vous fera sourire. Elle recommande un paysagiste en disant qu'il a du génie : « Ce ne serait pas l'avis de Mme d'A., elle n'admet que ses génies à elle. La différence entre elle et moi, c'est que je *rencontre* des grands hommes et qu'elle en *invente*. »

(1) En allemand.
(2) Valentine de Cessiat.

Vale.
Je ne sais rien de Liszt, et vous ?

1846.

Entendez-vous parler de *Madeleine* (1), roman anti-Nélida qui vient de paraître à la librairie catholique ? Que d'honneur !

Mme Sand est encore plus bête à votre endroit que cela n'en a l'air, car elle fonde une partie de ses superbes dédains sur la religion ! Convenez que c'est une belle chose que d'être réformatrice !

Je ne peux pas encore comprendre que la fureur du contentement qu'on suppose à autrui, rende si bête. Tous ces gens-là croient que nous avons inventé et perfectionné un bonheur exclusivement à notre usage !

Dites à Bohn qu'il lise dans Chateaubriand (œuvres complètes, volume XI, page 279) un passage sur le paysan qui me semble donner un pendant à sa *Femme du peuple.* Il devrait suivre cette voie-là, se faire peintre humanitaire, outre que c'est à la mode, c'est un beau fond en ne suivant que les bons écrivains : George Sand, Lamartine, Disraëli.

Mon curé prétend avoir entendu les plus flatteuses choses pour vous et moi devant mon profil.

Je serais très curieuse de l'avis de la Rosière sur *Nélida,* parce qu'il est sévèrement classique,

(1) De Jules Sandeau.

quoique attiré par le contraire. Je vous l'envie, mais ne l'amenez que par le beau temps car il faut un caractère rustique aux festins d'Herblay.

Vale.

DANIEL.

Je crois que nous aurons vraiment une jolie fête villageoise le 15 août. Chacun s'y prête *con amor* (1) et ce sera amusant de voir tous ces rustiques visages épanouis et ces jeunes et champêtres beautés vêtues de blanc, célébrer ma vieille beauté fort peu champêtre. Il y aura des effets de contraste à saisir.

Écrivez-moi à temps le nombre de chambres qu'il vous faut à l'auberge ; je ne puis loger qu'une dame.

20 *août* 1846.

L'Amitié veut que je vous écrive à Francfort et elle le veut si impérieusement que je me soumets à vous envoyer un pareil papier vide car, heureusement, les incidents deviennent rares dans la vie, quand on marche en tournant le dos aux passions. Et puis quelle singulière amabilité de ne pas m'écrire un mot de tout le voyage... (2)

Je suis venue essayer mon logis qui me plaît beaucoup, sauf certaines heures d'un bruit qui dans

(1) Avec amour.
(2) Lehmann passait ses vacances à Hambourg.

l'hiver sera amorti par les tentures. Je serai en Touraine du 25 au 5 septembre. M. de Girardin, Considérant (1), Quinet (2), doivent s'y trouver ; ce sera intéressant. Le voyage n'est rien ; par les Messageries royales qui prennent le chemin de fer, c'est douze heures. Ronchaud est à Saint-Point avec la Girardine. De Vigny m'écrit de jolies choses sur ma « vita nuova » (3).

J'ai publié un assez joli article sur Emerson (4). *La Liberté* est *finie,* ce qui ne veut pas dire *achevée.* Vous connaissez la différence.

Mais vous auriez dû m'écrire. Adieu.

Au revoir en Indre-et-Loire ?

Herblay, 16 *septembre* 1846.

Du pain, j'en réponds ; du fromage, c'est douteux ; quant à de l'esprit, n'y comptez pas du tout. Je ne lis plus que des romans et rien ne rend plus bête. Par parenthèse, je vous recommande la *Chartreuse de Parme* de Stendhal !

Il faut que vous veniez vite pour que je vous conte trois choses : 1° un beau rêve fait cette nuit, un rêve symbolique et prophétique.

(1) Victor Considérant, philosophe et économiste (1808-1893).
(2) Edgar Quinet, poète, philosophe et historien (1803-1875).
(3) Lettres d'Alfred de Vigny à la comtesse d'Agoult publiées par M. Daniel Ollivier (*Revue des Deux Mondes* — 1er novembre 1934).
(4) Paru dans la *Revue Indépendante* — 25 juillet 1846.

2° Un lever de soleil dans le sentier sur les brumes de la Seine.

3° Et surtout une idée de génie qui m'est venue en pensant au roman de Mme Karr. Sainte-Beuve a un cruel affront à venger sur Alphonse Karr. Buloz aime les romans doux et simples, la littérature morale et comme il faut, il lui plairait de patronner une femme nouvelle pour vexer Mme Sand et moi.

De là je combine l'entrée triomphale de *l'Amitié* à la *Revue*, une gloire établie en quinze jours, etc., etc. J'ai déjà composé plus de dix lettres pathétiques à Sainte-Beuve dans ce but.

Bonjour, mon vieux fils.

19 *septembre* 1846.

Votre lettre m'a ravie. Vous confirmez la philosophie d'Emerson. On ne cherche que soi, on n'aime que soi dans les livres. Mon article n'est pas meilleur mais plus *vous* que les autres ; de là votre illusion. Cependant je ne nie pas un certain progrès dans l'allure que vous trouverez aussi dans le roman.

Ponsard me répond sur Bocage (1) qu'il s'est tant baigné dans le Rhône qu'il a tout oublié. « Est-ce que Bocage a été mal pour moi ? » me

(1) L'acteur qui avait lu *Lucrèce*, la tragédie de Ponsard chez Mme d'Agoult.

dit-il, avec sa plaisante et philosophique bonhomie.

La Belgiojoso est en Seine-et-Oise et écrit dans son journal ausonien des lettres au Pape que l'abbé Lami déclare pleines de vérité.

Je crois que vous avez un peu raison pour le symbole et le *thing signified*. C'est-à-dire que vous êtes un peu trop philosophe pour un peintre et un peu trop peintre pour un philosophe.

Au revoir.



*Témoin passionné de la Révolution, M*me *d'Agoult découvrit, durant cette tumultueuse année, sa vocation d'historien. Elle écrivit d'une plume démocrate dans le* Courrier Français *dix-huit* Lettres Républicaines *qui furent le prélude de son* Histoire de la Révolution de 1848.

A cette époque, Liszt, du fond de l'Ukraine songeait à son mariage avec une Polonaise, brune Egérie, la princesse Nicolas de Sayn-Wittgenstein, projet qui ne devait pas se réaliser.

Malgré les angoissantes journées de septembre, une ligne de cette lettre révèle la préoccupation de Marie d'Agoult..

Désormais Lehmann, de plus en plus retenu à Paris par ses succès, habita non loin d'elle. La correspondance bientôt cessa entre eux. Les beaux jours de leur amitié appartenaient au passé !

Septembre 1848.

En toute vérité il n'y a aucune apparence de crise prochaine à Paris. Le parti a reconnu qu'avec l'état de siège et les précautions prises une tentative nouvelle serait insensée. Nous avons passé le danger Napoléon. Le pauvre innocent est à son banc, insignifiant et vulgaire, sans que personne ne tourne plus la tête pour le regarder. Maintenant nous avons le danger Raspail, c'est-à-dire une pétition couverte de 60.000 signatures pour qu'il soit mis en liberté, mais ce danger s'évanouira comme l'autre. Je crois la réaction maîtresse du terrain pour assez longtemps.

Ronchaud est retourné en Jura. Tribert (1) part pour les Deux-Sèvres. Ponsard est en silence et moi je serai en solitude complète si vous ne revenez bientôt. La mort de Félix Lichnowsky m'a consternée. Grâce, esprit et courage étaient en lui et me le rendaient cher, malgré bien des *malgré*.

Le mariage de Liszt se confirme.

Cavaignac s'use. Les voix pour la Présidence seront très partagées. Lamartine a tour à tour d'immenses succès et des fiaschi complets. S'il eût vécu de notre temps, Bossuet n'eût jamais écrit : « Un homme s'est rencontré. »

Adieu.

(1) Louis-Pierre Tribert, né en 1819, député des Deux-Sèvres de 1839 à 1848 et sénateur en 1873.

1er octobre 1848.

Ceci est un post-scriptum important.

On m'a remis votre lettre en rentrant de la Chambre hier à six heures. Pensant n'avoir pas le temps de répondre ce matin, je réponds immédiatement et on jette la lettre à la petite poste. Cette lettre contenait mes impressions et mes informations, c'est-à-dire celles des gens qui n'ont aucun rapport avec le parti Bonaparte. Dans la soirée le hasard m'a fait recueillir de très bonne source les plans du parti qui semblent se rapporter davantage avec vos renseignements. Je cite : l'Assemblée Nationale va avoir à prononcer si le Président de la République sera nommé par le suffrage universel ou par elle-même. Si elle décide pour le suffrage universel, le parti attendra pacifiquement le résultat immanquable, l'élection de Louis Bonaparte.

Sinon le parti fait un 18 Brumaire, met l'Assemblée à la porte et s'empare du pouvoir par la force. Il aurait fait alliance avec la République rouge, se serait entendu avec Thiers et Berryer. L'armée ne tirera jamais contre un Bonaparte.

Tout ceci serait imminent.

Ces nouvelles sont sérieuses. Elles ne changent point mon opinion parce que je ne peux pas croire qu'un tel dadais fasse un 18 Brumaire et qu'un homme tel que Thiers s'y prête. Mais les personnes qui connaissent Thiers disent que rien n'est moins

impossible, que tous moyens lui seront bons pour arriver, etc.

D'ailleurs reste toujours la chance humiliante du suffrage universel où la majorité pour Napoléon est en effet probable.

Voyez si ceci vous paraît de nature à retarder votre retour, il s'agirait en ce cas seulement d'attendre le vote de l'Assemblée qui, je le crois, se prononcera pour le suffrage universel.

Adieu, je vous serre la main.

Dépôt légal : 3e trimestre 1947.
N° d'Édition : 678. — N° d'Impression : 1226.

Cette édition a été achevée d'imprimer le 10 *juin* 1947, *sur les presses de Emmanuel Grevin et Fils à Lagny. Le tirage a été limité à* 2.500 *exemplaires sur Beau Velin, numérotés de* 1 *à* 2.500.

EXEMPLAIRE N° 148

UNE CORRESPONDANCE ROMANTIQUE.

Beau Vélin